



La sorcière des mers

Alistaire MacLean

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ALISTAIR MACLEAN

**LA
SORCIÈRE
DES
MERS**

ROMAN

**FEUX
CROISES**

Alistair MacLean

La Sorcière des mers

FEUX CROISES

PLON

Titre original :

SEAWITCH

Traduit de l'anglais par Jacques Martinache.

La Loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants-droit ou ayants-cause, est illicite (alinéa 1^{er} de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code Pénal.

® Alistair MacLean, 1977.

© Librairie Plon, 1977, pour la traduction française.

ISBN 2-259-00232-3 (édition originale : ISBN 0 00 222468 2 Collins, Londres).

Pour Lachan

PROLOGUE

Pour prospecter et extraire le pétrole en mer, on se sert en général de deux types de machine. La première, destinée essentiellement à la prospection, est tout simplement une sorte de bateau automoteur, pouvant atteindre des dimensions imposantes, et ne se distinguant d'un bateau ordinaire que par le derrick qui s'élève de son pont. On l'utilise pour procéder à des forages prospectifs dans des secteurs qui, selon les études géologiques et sismologiques, pourraient recéler du pétrole. Malgré la complexité technique d'une telle opération, ce système a donné d'excellents résultats. Toutefois, ces navires de prospection présentent deux inconvénients majeurs. Tout d'abord, bien qu'ils soient dotés d'un équipement très perfectionné, notamment d'hélices à poussée avant-arrière, ils se maintiennent difficilement en position, lors des forages, quand les courants, les vents ou la marée sont trop forts. En second lieu, ils ne peuvent opérer lorsque la mer devient vraiment mauvaise.

Pour l'extraction proprement dite, on utilise presque exclusivement un système de plate-forme maintenue en position par des « pieds » solidement ancrés au fond de la mer. Cette plate-forme comprend non seulement le matériel de forage – derrick, grues, etc. – mais aussi des pistes d'atterrissage pour hélicoptère, des dortoirs, une cantine, un foyer, tout ce qui permet au personnel de passer de longues périodes en mer. Tout comme les navires de prospection, ce système donne d'excellents résultats mais présente aussi certains inconvénients. En premier lieu, la plate-forme n'est pas mobile ; deuxièmement, il faut arrêter les opérations dès que la mer devient un peu houleuse ! troisièmement, on ne peut utiliser ce système qu'en eaux peu profondes. En mer du Nord, par exemple, elles n'opèrent qu'à environ 150 mètres de profondeur au maximum. Equiper une plate-forme de « pieds » plus longs rendrait le coût de l'opération trop élevé pour être rentable, encore que les Etats-Unis envisagent la construction, au large de la côte californienne, d'une plate-forme dont les pieds auraient près de 300 mètres de long. En outre, ce système pose des problèmes de sécurité : deux plates-formes de ce type ont déjà coulé en mer du Nord sans qu'on sache exactement pourquoi. On suppose toutefois qu'un ou plusieurs pieds présentaient des défauts de conception ou de fabrication.

Il existe enfin un troisième type de système pour forer en mer : la P.A.C., plate-forme à ancrage par câble, dont il n'existe actuellement qu'un seul exemplaire au monde. D'une superficie égale à celle d'un terrain de football, c'est un vaste triangle équilatéral non pas d'acier mais de béton armé spécial, mis au point par un armateur néerlandais. Trois énormes pieds d'acier, conçus et fabriqués en Angleterre, soutiennent la plate-forme à chaque angle : ils sont reliés entre eux par des cylindres creux horizontaux et diagonaux qui donnent à l'ensemble une flottabilité telle que les vagues les plus fortes ne peuvent atteindre le « pont ».

De chacun des pieds partent trois gros câbles d'acier reliés à des ancres massives posées sur le fond de la mer. De puissants moteurs permettent de descendre ou de remonter en eaux plus ou moins profondes, près de la côte ou à l'extrémité du plateau continental.

La plate-forme à ancrage par câbles présente des avantages considérables.

Du fait de sa grande flottabilité, les câbles d'ancrage subissent une tension constante qui élimine quasiment tout roulis et tangage. Ainsi, les opérations de forage et d'extraction peuvent se poursuivre même en cas de tempête, à la différence des plates-formes de type classique.

En second lieu, la P.A.C. n'a rien à redouter des séismes affectant les fonds marins.

Enfin, elle est mobile : il suffit de relever les ancrs pour la déplacer vers un nouveau secteur plus productif et le coût de son installation en un lieu donné est dérisoire, comparé à celui des plates-formes classiques.

Cette plate-forme à ancrage par câble porte le nom de *Sorcière des Mers*.

CHAPITRE PREMIER

En certains pays et dans certains milieux, on n'aimait guère la *Sorcière des Mers*, ou plutôt son propriétaire, un certain Lord Worth, multimillionnaire et même multimilliardaire, seul actionnaire de la compagnie pétrolière Worth Hudson. Quand ils prononçaient son nom, les dix hommes réunis dans une maison de campagne située en bordure du lac Tahoe n'y mettaient rien moins que de la révérence.

Aucun journal, local ou national, n'avait annoncé la réunion de ces dix hommes et cela pour deux raisons. L'arrivée d'un délégué, seul ou accompagné d'une secrétaire, n'éveillait pas l'attention dans cette région de tourisme, mais surtout, chacun des participants à la rencontre avait veillé à passer inaperçu. Aucun d'entre eux ne tenait à ce que la presse divulguât une réunion qu'ils voulaient garder secrète. La date, vendredi 13, était de mauvais augure pour quelqu'un.

Benson, le propriétaire de la maison de campagne, avait donc accueilli chez lui, dans l'incognito le plus absolu, neuf délégués, notamment Corral, représentant des Compagnies minières et pétrolières de Floride, Patinos, un Vénézuélien et Borosoff, un Soviétique. La participation de celui-ci dans les approvisionnements pétroliers américains étant mince, les autres délégués supposaient, à juste titre probablement, qu'il était venu surtout pour semer le plus de perturbation possible.

Fournissant tous, à des degrés divers, du pétrole aux Etats-Unis, les dix hommes réunis au lac Tahoe étaient animés d'un souci commun : maintenir les cours de la matière première qu'ils livraient à l'Amérique, et tous avaient la hantise d'une chute du prix du baril de brut.

Benson, représentant de la compagnie pétrolière exploitant les puits forés au large des côtes californiennes et hôte de la réunion, ouvrit la discussion :

— Messieurs, verriez-vous une objection à ce qu'un tiers participe à notre réunion ? Par tiers, j'entends quelqu'un qui ne représente ni nos intérêts ni ceux de Lord Worth.

Un concert de protestations accueillit sa suggestion : non seulement

la plupart des délégués y voyait une objection mais encore ils s'y refusaient catégoriquement.

— Pas question, répondit Borosoff. C'est trop dangereux.

Après avoir lancé aux autres délégués un regard délibérément soupçonneux, le Russe ajouta :

— Nous sommes déjà trop nombreux à participer à cette discussion.

Benson, qui n'était pas devenu par hasard le P.D.G. d'une des plus grandes compagnies pétrolières européennes – une compagnie basée en Grande-Bretagne – pouvait se montrer d'une brusquerie déconcertante.

— Borosoff, vous êtes le plus mal placé pour contester à quiconque le droit d'être ici, souvenez-vous-en. Qui voulez-vous exclure ?

Le Soviétique garda le silence.

— Messieurs, poursuivit Benson, je vous rappelle que notre réunion a pour objectif de maintenir, à tout le moins, le prix actuel du pétrole. Si l'O.P.E.P. décide une hausse, comme elle semble l'envisager, nous n'aurons qu'à élever également nos tarifs et faire payer la différence aux consommateurs.

— Vous nous reprochez notre cupidité et notre intransigeance, mais vous n'agissez pas autrement, observa Patinos.

— Ne confondez pas intransigeance et réalisme. Personne n'augmentera les tarifs tant que Lord Worth restera dans la course. La compagnie Worth Hudson vend déjà à un prix légèrement inférieur à celui que nous, les « majors », nous pratiquons. Si nous élevons nos prix, elle nous prendra encore une partie du marché ; et si Lord Worth met en exploitation d'autres plates-formes à ancrage par câble, tout le monde en subira les conséquences : non seulement nous, mais vous aussi, Patinos, car l'O.P.E.P. aura des difficultés à vendre son pétrole.

Jusqu'à présent, toutes les grandes compagnies pétrolières s'étaient engagées, par une sorte de gentlemen's agreement, à ne pas prospecter dans les eaux internationales, c'est-à-dire en dehors des limites territoriales mondialement reconnues, afin d'éviter des querelles juridiques, diplomatiques et politiques, ou même, qui sait ?, des conflits armés. Supposons, en effet, qu'une nation A décide, comme certains pays l'ont déjà fait, d'étendre la limite de ses eaux territoriales à cent milles ; supposons qu'une nation B installe des plateformes de forage à trente milles de cette limite ; supposons encore – pour

imaginer le pire – que la nation A prenne alors unilatéralement la décision de porter à cent cinquante milles la limite de ses eaux territoriales (n'oubliez pas que le Pérou l'a déjà fixée à deux cents milles) : une telle situation pourrait avoir des conséquences catastrophiques.

Hélas le monde des affaires ne compte pas que des gentlemen. Lord Worth, président de la compagnie Worth Hudson, et les membres de son conseil d'administration – des gens abominables – seraient d'ailleurs les premiers à refuser ce titre, tout comme ils refuseraient d'être traités de criminels, ce qui serait justifié aujourd'hui.

Lord Worth s'est en effet rendu coupable de deux délits qui auraient dû lui valoir une inculpation. « Auraient dû », dis-je, car le premier ne peut être prouvé et le second, bien que moralement condamnable, ne constitue pas un crime du point de vue strictement légal.

Le premier délit, que je considère comme mineur, concerne la construction de la P.A.C. de Lord Worth à Houston. Dans les milieux industriels, nul n'ignore qu'il en a volé les plans : à la Mobil Oil pour la plateforme même ; à la compagnie de recherche pétrolière Chevron pour les « pieds ». Mais comme je le disais, nous n'en avons pas la moindre preuve. Il arrive fréquemment que des chercheurs fassent, en même temps, les mêmes découvertes, et Lord Worth peut toujours prétendre que ses bureaux d'étude, travaillant en secret, ont coiffé les autres sur le poteau.

Les accusations de Benson étaient parfaitement fondées. Pour mettre au point la *Sorcière des Mers*, Lord Worth avait eu recours à des procédés qu'un esprit étroit aurait qualifiés de peu scrupuleux, voire de tout à fait illégaux. Comme toutes les compagnies pétrolières, la Worth Hudson avait ses bureaux d'étude mais les « chercheurs » qui en faisaient partie, tous de vieux amis de Lord Worth, auraient été incapables de dessiner les plans d'un vulgaire bateau à rames. Leur contribution à la firme consistait uniquement à alléger la feuille d'impôts de leur pseudo-employeur, par le jeu de déductions fiscales.

Lord Worth n'avait en fait nul besoin d'une véritable équipe de recherche. Immensément riche, soutenu par de puissants amis (dont aucun, il va sans dire, n'appartenait aux milieux pétroliers) il était passé maître dans l'art de l'espionnage industriel. Avec les ressources dont il disposait, il n'avait eu aucune difficulté à se procurer ces plans secrets, qu'il avait ensuite confiés à une firme d'études de construction maritime hautement compétente dont les services, incroyablement

chers, incluait également une discrétion à toute épreuve. Les ingénieurs de cette firme avaient habilement combiné les deux séries de plans, en y ajoutant suffisamment de modifications et d'améliorations pour décourager quiconque de leur en contester la paternité.

— Ce qui me préoccupe davantage, poursuivit Benson, ce qui devrait tous vous préoccuper, c'est le second délit : la violation de l'accord tacite entre compagnies de ne pas procéder à des forages dans les eaux internationales.

Il marqua une pause pour souligner la gravité de ses propos et regarda tour à tour chacun des participants à la rencontre.

— Je pèse mes mots, Messieurs : la cupidité et l'inconséquence de Lord Worth pourraient bien mettre le feu aux poudres et déclencher une troisième guerre mondiale. Indépendamment de nos propres intérêts, nous devons agir pour le bien de l'humanité – et je ne cherche pas ici à nous justifier en invoquant de nobles objectifs – si les gouvernements ne se décident pas à intervenir. C'est à nous qu'il incombe de mettre ce fou hors d'état de nuire puisque les dirigeants politiques ne semblent pas disposés à le faire. Vous conviendrez tous, Messieurs, que nous sommes les seuls à comprendre la gravité de la situation, les seuls à pouvoir y remédier.

La salle s'emplit de murmures approbateurs. Le bien de l'humanité ! Voilà une raison d'agir autrement généreuse que la volonté, égoïste, de protéger ses propres intérêts. Patinos, le Vénézuélien, regardait pourtant Benson avec un sourire un rien sarcastique.

— Vous semblez bien sûr de vos conclusions, Mr Benson, dit-il.

— J'y ai longuement réfléchi.

— Et comment allons-nous mettre fin aux agissements de ce fou, comme vous dites ? demanda Borosoff.

— Je n'en sais rien.

Un des délégués haussa les sourcils d'un millimètre, ce qui constituait sa façon d'exprimer une totale stupéfaction.

— Vous n'en savez rien ? fit-il. Alors pourquoi nous avoir sommés de participer à cette réunion ?

— Je vous ai simplement priés de bien vouloir examiner, tous

ensemble, le mode d'action que nous pourrions adopter.

— Ce mode d'action étant ?

— Je n'en sais rien, je vous le répète.

Les sourcils du délégué reprirent une position normale tandis que ses lèvres esquissaient une ébauche de sourire.

— Cette... euh... tierce personne...

— Oui ?

— Elle a un nom ?

— Cronkite. John Cronkite.

Le silence se fit autour de la table. Les visages perdirent leur expression sceptique pour un air pensif puis approbateur. À l'exception de Benson, aucun des délégués n'avait rencontré Cronkite mais ils connaissaient tous l'homme de réputation. Dans les milieux pétroliers, son nom suscitait des réactions mélangées mais certainement pas d'indifférence. Tous savaient qu'ils auraient peut-être besoin un jour de ses services, incomparables, et tous espéraient en même temps que ce jour ne viendrait jamais.

Cronkite n'avait pas son pareil pour éteindre un puits de pétrole en flammes. Lorsqu'un incendie se déclarait dans une exploitation pétrolière, où que ce fût, aucune compagnie n'essayait de l'éteindre par ses propres moyens, elle faisait tout simplement appel aux services de John Cronkite. Pour un observateur sourcilieux, ses méthodes pouvaient paraître plutôt draconiennes mais Cronkite ne souffrait pas qu'on les discutât. En plus des honoraires exorbitants qu'il demandait, il lui arrivait fréquemment d'exiger qu'on mette à sa disposition un avion à réaction pour qu'il puisse se rendre le plus rapidement possible sur les lieux du sinistre. Cronkite donnait toujours satisfaction ; il connaissait mieux que personne non seulement les techniques de l'industrie pétrolière mais aussi ses aspects financiers et se montrait, comme on pouvait s'y attendre, d'une dureté impitoyable.

Henderson, qui représentait les compagnies du Honduras, rompit le silence :

— Pourquoi un homme d'une telle compétence – le meilleur au monde dans sa partie, nous le savons tous – accepterait-il de s'engager dans une, euh... une entreprise de cette nature. Connaissant sa réputation, je ne l'imagine guère partant en croisade pour le bien de

l'humanité souffrante.

— Cronkite se moque des malheurs de l'humanité, il n'aime que l'argent et, surtout, il nourrit une véritable haine pour Lord Worth.

— Sentiment assez largement partagé. Pour quelle raison, dans son cas ?

— Lord Worth fit un jour appel à ses services mais lorsque Cronkite arriva sur les lieux, les techniciens de la compagnie avaient déjà éteint l'incendie par leurs propres moyens. Cronkite se sentit insulté et commit l'erreur de réclamer néanmoins la totalité de ses honoraires, ce que Lord Worth refusa, bien entendu. Sa Seigneurie a la réputation de se montrer digne de ses origines écossaises quand il s'agit d'argent. Que les Ecossais me pardonnent mais, dans son cas, le cliché se justifie totalement. Cronkite commit alors une seconde erreur en l'attaquant en justice : contre les avocats que Lord Worth peut s'offrir, il n'avait aucune chance. Non seulement il fut débouté, il dut encore payer les frais de procédure.

— Qui devaient être énormes, remarqua Henderson.

— Probablement, acquiesça Benson. En tout cas, Cronkite prit très mal sa mésaventure.

— Ne conviendrait-il pas, avant toutes choses, d'exiger de lui une discrétion absolue ?

— Des promesses ne l'engageraient guère. En revanche, son amour de l'argent, sa haine à l'égard de Lord Worth et le côté éventuellement illégal de l'entreprise nous garantissent son silence.

Ce fut au tour d'un autre délégué de marquer sa désapprobation.

— Illégal ? Nous ne pouvons courir le risque d'être impliqués dans...

— Eventuellement, ai-je dit, trancha Benson. De plus, nous veillerons à ne pas nous compromettre.

— Pouvons-nous lui parler ?

Benson quitta la table, ouvrit une porte et fit entrer Cronkite.

C'était un Texan, un homme grand, massif, au visage buriné, une sorte de John Wayne qui n'aurait jamais souri. Il avait un teint jaune d'hépatique dû en fait aux cachets contre la malaria qu'il avait pris en

trop grand nombre récemment. La mépacrine n'a jamais donné à personne un teint de lys et de rose et de toute manière, Cronkite ne ressemblait guère à un jeune homme. Il venait tout droit d'Indonésie où il avait une fois de plus honoré sa réputation d'homme infaillible.

— Mr Cronkite, commença Benson, voici...

— Je ne tiens pas à savoir leurs noms, l'interrompit sèchement Cronkite.

En dépit de la sécheresse du ton, les pontes pétroliers assis autour de la table semblèrent ravis de cette entrée en matière. Enfin un homme discret, un homme selon leurs cœurs.

— Mr Benson m'a déjà expliqué qu'on a besoin de mes services pour une affaire concernant Lord Worth et la *Sorcière des Mers*, cela me suffit. Inutile d'entrer dans les détails. J'aimerais cependant écouter les suggestions que vous pourriez avoir à faire.

Cronkite s'assit, alluma un cigare qui se révéla particulièrement nauséabond et attendit. Pendant une demi-heure, il écouta sans mot dire les dix hommes d'affaires les plus puissants du monde dévider ce qu'il considérait comme des chapelets d'inepties. La discussion tournait en rond.

— Mettons-nous bien d'accord, dit Henderson après trente minutes d'interventions inutiles. Il n'est pas question de recourir à la violence.

Chacun approuva énergiquement. Ces dix hommes éminemment respectables n'entendaient pas ternir leur réputation de citoyens respectueux de la loi. Après quoi, la discussion se remit à tourner en rond sans que personne s'aperçût du mutisme de Cronkite.

Patinos, le Vénézuélien, risqua une suggestion :

— Pourquoi l'un de vous quatre – les Américains, j'entends – ne proposerait-il pas au Congrès d'adopter une loi interdisant tout forage en dehors des eaux territoriales ?

Benson lui lança un regard chargé de feinte commisération.

— Vous semblez ignorer, mon pauvre Patinos, que les compagnies pétrolières américaines entretiennent avec le Congrès des relations plutôt tendues. Lors des rares fois où nous avons eu affaire aux parlementaires – pour des questions de profits trop élevés et d'impôts dérisoires, d'après eux – nous les avons traités d'une façon si... euh... cavalière que rien ne leur ferait plus plaisir que de nous refuser un

service, quel qu'il soit.

Un autre délégué, connu simplement sous le nom de M^r A, avança à son tour une proposition :

— Nous pourrions faire appel à la Cour de La Haye. Après tout, c'est une question internationale.

— N'y songeons pas, répondit Henderson. Cet auguste organisme se perd si souvent en d'interminables arguties que nous serions tous à la retraite ou même morts avant qu'il ne parvienne à rendre son verdict. En outre, rien ne nous garantit qu'il prononcerait une sentence en notre faveur.

— L'O.N.U. alors ? suggéra M^r A.

— Ce moulin à palabres inutiles ! répondit Benson qui, manifestement, professait à l'égard des Nations unies une opinion assez répandue. Elle ne pourrait même pas obtenir de la ville de New York l'installation d'un nouveau parcmètre devant sa porte d'entrée.

L'un des Américains présents à la réunion eut à son tour une idée lumineuse :

— Si nous nous mettons tous d'accord pour vendre moins cher que Lord Worth pendant une certaine période, personne n'achètera plus son pétrole.

Sa proposition provoqua une consternation générale.

— Non seulement nous subirions de lourdes pertes, lui expliqua aimablement Corral, mais Lord Worth s'empresserait de baisser lui aussi ses prix en dessous des nôtres. L'homme possède assez de capitaux en réserve pour vendre à perte en baissant ses tarifs pendant plus de cent ans ; si tant est, naturellement, qu'il vende à perte, ce qui reste à prouver.

Un long silence suivit. Cronkite perdit un peu de son immobilité. On entendit ses doigts pianoter sur les bras de son fauteuil, sans qu'il perdît son expression impassible. Pour lui, c'était presque une crise d'hystérie. Pendant ce temps, les délégués commençaient à se demander si, après tout, forer dans les eaux internationales était une action si condamnable et préjudiciable à la paix du monde. Le bien de l'humanité avait cessé de les préoccuper au premier chef.

— Pourquoi ne pas lui acheter la *Sorcière des Mers* ? proposa M^r A. Cent millions de dollars, par exemple, ou même, soyons généreux,

deux cents millions ?

Il faut dire, à la décharge de M^r A, qu'il ne mesurait pas l'immensité de la fortune de Lord Worth. Aussi riche qu'il fût lui-même, M^r A faisait figure de petit boutiquier comparé au président de la Compagnie Worth Hudson.

L'air profondément affligé, Corral se chargea de répondre à la question :

— Lord Worth possède l'une des plus fabuleuses fortunes du monde. Pour lui, deux cents millions de dollars, c'est de la petite monnaie.

Ce fut au tour de M^r A d'avoir l'air affligé.

— Il accepterait de vendre, fit Benson.

M^r A reprit quelque assurance.

— Pour deux raisons, enchaîna Benson. D'abord parce qu'il réaliserait ainsi et sans attendre un joli bénéfice. Ensuite parce qu'avec la moitié de cette somme, il ferait construire une nouvelle plate-forme qu'il installerait à un ou deux milles de la *Sorcière des Mers* – dans les eaux internationales, il n'existe pas de droit d'exploitation – et il recommencerait à vendre son pétrole au même prix.

M^r A se renversa sur son fauteuil en prenant une mine de chien battu.

— Proposons-lui une association, dit M^r B sans conviction.

— Hors de question, assura Henderson. Comme tous les hommes très riches, c'est un solitaire. Il refuserait de s'associer au Chah d'Iran et au roi d'Arabie Saoudite si on le lui proposait.

Découragés, les dix délégués n'essayaient même plus de trouver une solution à un problème qui leur semblait inextricable. John Cronkite, qui n'avait pas encore soufflé mot et s'ennuyait ferme, se leva soudain. Il annonça sans préambule :

— Mes honoraires s'élèveront à un million de dollars. Il me faudra également, pour les frais de l'opération, une provision de dix millions de dollars dont je vous restituerai une partie si je n'en ai pas l'utilisation. J'exige que vous me donniez carte blanche. À la moindre ingérence de votre part, j'abandonnerai l'affaire en gardant ce qui restera de la provision. Je refuse de vous dévoiler mes plans, ni

maintenant ni lorsque je les aurai échafaudés plus concrètement. Enfin, je préférerais n'avoir aucun contact avec vous, ni maintenant ni par la suite.

L'homme faisait preuve d'une étonnante confiance en soi. Soulagés, les dix délégués lui donnèrent sur-le-champ leur accord total. Les dix millions de dollars (une somme dérisoire pour qui a coutume d'en distribuer autant chaque mois en pots-de-vin) lui seraient versés dans les vingt-quatre heures sur un compte numéroté d'une banque de Miami, le seul endroit des Etats-Unis où l'on pouvait ouvrir un compte anonyme, comme en Suisse. Afin d'éviter l'attention des contrôleurs du fisc, l'argent ne proviendrait pas des différents pays d'origine des délégués mais plutôt – on appréciera l'ironie – de fonds qu'on pouvait qualifier d'extraterritoriaux.

CHAPITRE DEUX

Lord Worth était de haute taille, mince et droit comme un I. Bien qu'il eût le teint hâlé d'un milliardaire passant ses journées au soleil, il travaillait rarement moins de seize heures par jour. Ses cheveux, encore très fournis, avaient la même blancheur de neige que sa moustache. Selon son humeur ou l'expression de son visage, il ressemblait à un patriarche biblique, à un patricien de la Rome antique ou à un corsaire-gentilhomme du XVII^e siècle, encore qu'on imaginerait mal ces personnages revêtus des costumes d'alpaga blanc qu'affectionnait Lord Worth.

Tout en lui évoquait l'aristocrate, à juste titre d'ailleurs, puisqu'il était le quinzième lord d'une longue lignée de pairs du royaume écossais. Peu importait si ses illustres ancêtres ne s'étaient distingués que dans le meurtre, le pillage ou le rapt de femmes, s'ils avaient préféré les guerres incessantes entre clans à des activités qui élèvent davantage l'âme : leur sang bleu coulait dans les veines de Lord Worth. Aussi cruel, rapace et vaillant que ses ascendants, l'héritier du titre menait ses affaires avec un raffinement, une sophistication qui auraient stupéfié ses prédécesseurs.

Lord Worth avait suivi le chemin inverse de ces Canadiens qui partent faire fortune en Grande-Bretagne et s'y font élever à la pairie : lorsqu'il avait émigré au Canada, il possédait déjà le titre de pair et une immense fortune gagnée à Londres dans l'immobilier, avant que le fisc ne commençât à s'intéresser à ses activités et ne provoquât ainsi son départ, précipité et discret. Heureusement pour Lord Worth, les charges qu'on aurait pu retenir contre lui ne donnaient pas lieu à une extradition.

Après avoir quitté son pays natal, Lord Worth passa plusieurs années au Canada, investit ses millions dans la Compagnie Worth Hudson et montra un génie des affaires encore plus grand dans le pétrole que dans l'immobilier. Il possédait une flotte de navires pétroliers et de nombreuses raffineries éparpillées dans le monde entier lorsqu'il décida de fuir les rigueurs du climat canadien pour s'installer en Floride. Le manoir qu'il s'y fit construire faillit faire crever d'envie les millionnaires – moins riches que lui, il est vrai – qui se disputaient chaque pouce de terrain de la région de Fort Lauderdale.

La salle à manger de ce manoir avait de quoi éblouir les plus blasés. On dit que les moines ont renoncé aux fastes de ce monde mais aucun n'aurait pu contempler la magnifique table de réfectoire en chêne de Lord Worth sans en devenir vert de jalousie. Les fauteuils, comme de juste, étaient Louis XIV. Du tapis de soie brodé assez épais pour donner refuge à une souris de bonne taille, un expert avisé aurait dit qu'il venait de Damas et coûtait une fortune : il aurait eu deux fois raison. Les lourdes tentures et les tapisseries de soie brodée, d'un même gris pâle, mettaient en valeur une série de tableaux impressionnistes, dont trois Matisse et trois Renoir. Esthète éclairé, Lord Worth s'efforçait visiblement de racheter les fautes commises par ses ancêtres quant à la culture.

C'est dans ce décor princier que Lord Worth savourait un second cognac en compagnie des deux êtres qu'il aimait le plus au monde (après l'argent) : ses filles Marina et Melinda, dont la mère, espagnole et à présent divorcée de Lord Worth, avait choisi les prénoms. Jeunes et belles toutes deux, elles auraient pu passer pour des jumelles si ce n'était leurs cheveux : aile de corbeau pour Marina, blond vénitien chez Melinda.

Il y avait, autour de la table, deux autres convives. Plus d'un millionnaire de la région auraient donné une bonne partie de leur argent mal gagné pour avoir l'honneur de s'asseoir à la table de Lord Worth mais peu d'entre eux y étaient invités et d'ailleurs très rarement. Pauvres comme Job, les deux jeunes hommes assis à la table de Sa Seigneurie pouvaient, sans invitation, se rendre au manoir quand ils le désiraient, privilège unique dont ils usaient assez souvent.

Lord Worth nourrissait pour Mitchell et Roomer une admiration qui, bien que cachée, n'en était pas moins grande, il les considérait comme les seules personnes totalement intègres qu'il eût jamais rencontrées. Non que le noble Ecossais eût jamais enfreint la loi, encore qu'il eût fréquemment l'occasion d'approcher de véritables brigands : tout simplement il n'avait pas l'habitude de fréquenter des honnêtes gens.

Agés tous deux d'une trentaine d'années, Mitchell et Roomer avaient exercé pendant plusieurs années les fonctions d'inspecteur de police avec une grande efficacité. Trop grande même, puisqu'ils commirent l'imprudence d'arrêter des politiciens véreux, des hommes d'affaires aussi riches que crapuleux qui, jusque-là, se croyaient à l'abri des lois. Les deux inspecteurs furent chassés de la police pour cause d'intégrité intempestive.

Des deux hommes, Michael Mitchell était le plus grand, le plus large d'épaules et le moins séduisant. Avec son visage anguleux, ses cheveux bruns en broussailles et son menton bleu de barbe, il n'avait rien d'un jeune premier. Les cheveux châains, la moustache bien taillée, John Roomer avait beaucoup plus de charme ; tous deux étaient intelligents, rusés et pleins d'expérience ; excellents tireurs, ils savaient faire face à n'importe quelle situation. Roomer avait l'intuition, Mitchell la rapidité d'action.

Deux ans plus tôt, ils avaient ouvert une agence de détectives privés et s'étaient acquis, en peu de temps, une telle réputation que les gens ayant des ennuis préféraient désormais s'adresser à eux plutôt qu'à la police, ce qui ne plaisait guère aux inspecteurs officiels. Ils habitaient et avaient leurs bureaux à moins de trois kilomètres du manoir où ils étaient toujours les bienvenus. Que les deux hommes ne venaient pas uniquement pour le plaisir de sa compagnie, Lord Worth en avait conscience. Il savait aussi qu'ils ne s'intéressaient pas davantage à sa fortune et s'en étonnait puisqu'il n'avait jamais rencontré personne que son argent laissât aussi totalement indifférent. En fait, Roomer et Mitchell étaient devenus des familiers du manoir pour Marina et Melinda qui, de leur côté, goûtaient fort la compagnie des deux détectives.

La porte s'ouvrit et Jenkins, le maître d'hôtel (anglais, bien entendu, comme les deux valets de chambre) s'avança sans bruit vers le bout de la table et murmura discrètement quelques mots à l'oreille de Lord Worth. Le maître de maison hocha la tête et se leva.

— Veuillez m'excuser, Messieurs, je dois m'absenter un instant. Je suis sûr que vous pouvez aisément vous passer de moi tous les quatre, dit-il en souriant.

Il se dirigea vers son bureau, entra et referma derrière lui la porte capitonnée qui insonorisait totalement la pièce.

Sans être sybarite, Lord Worth aimait le confort et le bureau avait la même magnificence que la salle à manger, dans un style différent : chêne, cuir, feu de bois, meubles qu'on eût dits sortis tout droit d'un château anglais. La pièce était tapissée de milliers de livres, dont Lord Worth avait lu un bon nombre, ce qui aurait désespéré ses incultes ancêtres pour qui la lecture constituait le premier pas vers la dégénérescence.

Un homme de haute taille, aux traits aquilins et aux cheveux gris, se leva à son entrée.

— Corral, mon vieux, content de vous voir. Vous vous faites rare, dit Lord Worth en lui serrant la main.

— Depuis quelque temps, il ne se passait rien qui pouvait vous intéresser.

— Tandis que maintenant ?

— J'ai des nouvelles importantes.

Le visiteur était bien le même Corral qui avait représenté les compagnies exploitant le pétrole au large des côtes de Floride à la réunion du lac Tahoe. Depuis quelques années déjà, les deux hommes avaient conclu un accord qui leur donnait à tous deux entière satisfaction. Corral, qui passait pour l'ennemi juré de Lord Worth et ne manquait jamais une occasion de l'attaquer publiquement, l'informait régulièrement des activités et surtout des projets des grandes compagnies pétrolières. En échange, il recevait chaque année deux cent mille dollars dont le fisc ne soupçonnait pas l'existence.

Lord Worth appuya sur un bouton et quelques secondes plus tard, Jenkins entra dans le bureau avec un plateau d'argent supportant deux grands verres de cognac. Le maître d'hôtel n'avait aucun don de télépathie mais les nombreuses années passées au service du noble Ecossais lui avaient appris à devancer les désirs de son maître.

Lorsque Jenkins eut quitté le bureau, les deux hommes prirent place dans les fauteuils de cuir.

— Quoi de neuf, à l'Ouest ? s'enquit Lord Worth.

— Les Cherokees ont déterré la hache de guerre.

— Cela devait arriver tôt ou tard. Racontez-moi ça en détail.

En quelques minutes, Corral fit un compte rendu fidèle et exhaustif de la réunion du lac Tahoe, à la fin duquel Lord Worth, qui connaissait bien Cronkite depuis les démêlés qu'il avait eus avec lui, demanda :

— Cronkite a-t-il souscrit à l'engagement des dix de renoncer à toute forme de violence ?

— Non.

— Cela n'aurait d'ailleurs rien voulu dire s'il l'avait fait : l'homme n'a cure d'un mensonge de plus ou de moins. Dix millions de dollars

de frais, m'avez-vous dit ?

— À moi aussi, la somme m'a parue excessive, répondit Corral.

— Pensez-vous qu'il en aurait l'usage s'il n'avait pas l'intention de recourir à la violence ?

— Certainement pas.

— Pensez-vous que les autres aient vraiment cru à une utilisation pacifique, si je puis dire, des dix millions de dollars ?

— Quand un homme d'affaires réussit à se persuader ou feint de croire que les actions entreprises contre un concurrent contribuent au bien-être de l'humanité, il peut aussi se convaincre ou faire mine de croire que le nom de Cronkite est synonyme de paix sur la terre.

— Ils s'épargnent ainsi tout scrupule de conscience. Si Cronkite va trop loin, s'il commet, pour les satisfaire, des crimes trop révoltants, ils pourront toujours lever les bras au ciel en s'écriant : « Grand Dieu, nous n'aurions jamais cru qu'il se livrerait à de telles extrémités ! » D'ailleurs, le problème ne se pose même pas puisqu'on n'établira jamais de lien entre Cronkite et eux. Quel ramassis d'hypocrites !

Après une pause, Lord Worth poursuivit :

— Je suppose que Cronkite a refusé de dévoiler ses plans ?

— Exactement. Il y a un petit détail troublant que j'ai gardé pour la fin. Au moment où nous quitions la salle, Cronkite a pris à part deux des délégués pour leur parler sans témoin. Il serait intéressant de savoir pourquoi.

— Pouvez-vous le découvrir ?

— Peut-être. Je suis certain que Benson finira par l'apprendre : c'est lui qui nous a tous fait venir au lac Tahoe.

— Et vous pensez pouvoir le persuader de vous donner le renseignement ?

— Ce n'est pas impossible.

— Combien ? soupira Lord Worth, l'air résigné.

— Rien du tout. Benson n'est pas à vendre, aussi extraordinaire que cela puisse paraître, à notre époque et dans ces milieux, mais il me doit quelques faveurs. Sans moi, par exemple, il n'aurait jamais réussi

à devenir président de la compagnie pétrolière qu'il dirige actuellement.

Corral s'interrompit puis reprit :

— Je m'étonne que vous ne m'ayez pas demandé l'identité des deux hommes que Cronkite a pris à part.

— Je m'en étonne également.

— Borosoff, le Soviétique et Patinos, le Vénézuélien.

Silencieux, Lord Worth s'absorbait dans ses pensées.

— Croyez-vous que cela signifie quelque chose ? demanda Corral pour le tirer de ses réflexions.

— Oui, répondit Lord Worth en relevant brusquement la tête vers son interlocuteur. Des unités de la Flotte soviétique en visite d'amitié dans les Caraïbes mouillent actuellement à Cuba. Des dix délégués, seuls Patinos et Borosoff pourraient lancer une... intervention navale contre la *Sorcière des Mers*. Diabolique, murmura-t-il. Absolument diabolique.

— Je partage votre opinion mais nous n'avons aucune certitude pour l'instant. Je vais m'efforcer d'obtenir des renseignements le plus rapidement possible.

— En attendant, je vais prendre immédiatement les précautions nécessaires. Merci, Corral, nous allons sérieusement reconsidérer la misérable allocation que nous vous octroyons.

— Nous essayons de nous rendre utile, Lord Worth, dit Corral en se levant.

La salle de radio privée de Lord Worth ressemblait beaucoup à la cabine de pilotage de son Boeing 707 personnel. Parfaitement à l'aise au milieu des cadrans, des boutons, des interrupteurs et des fiches, le milliardaire procéda lui-même à plusieurs appels.

Il demanda d'abord à ses quatre pilotes de tenir ses deux plus gros hélicoptères (Lord Worth, qui ne faisait jamais les choses à moitié, en possédait six) prêts à décoller un peu avant l'aube sur son aérodrome personnel. Les autres messages furent adressés à des destinataires dont aucun membre de son personnel ne soupçonnait l'existence. Le premier fut envoyé à Cuba, le second au Venezuela. Lord Worth possédait dans le monde entier un vaste réseau d'hommes toujours

prêts à lui rendre service. Les instructions qu'il donna étaient simples et claires : surveiller jour et nuit les bases navales des deux pays ; signaler tout départ de navire, normal ou inattendu.

Le troisième message, qui avait une destination moins lointaine, était adressé à un certain Guiseppa Palermo, un nom qui évoquait la Mafia mais dont le propriétaire n'avait rien à voir avec *l'Onorata Societa* : Palermo méprisait la Mafia, qu'il considérait comme une organisation de poules mouillées, en passe de verser dans la respectabilité tant ses méthodes de persuasion étaient devenues ridiculement douillettes.

Le dernier message parvint à Bâton Rouge, en Louisiane, où vivait un homme qui se faisait appeler « Conde » et qui ne pouvait prétendre à la célébrité que comme l'officier de marine le plus élevé en grade à être passé devant la Cour martiale et chassé de l'armée depuis la Seconde Guerre mondiale. Comme les autres, « Conde » reçut des instructions parfaitement claires et précises. Non seulement Lord Worth avait le génie de l'organisation mais l'efficacité dont il faisait preuve n'avait d'égale que la rapidité avec laquelle il agissait.

Le noble descendant des seigneurs d'Ecosse aurait farouchement nié être un criminel, si quiconque avait eu la témérité de l'en accuser, mais il se préparait pourtant à commettre des actes condamnés par la loi. Pour se justifier à ses propres yeux, il invoquait trois excellentes excuses ou tout au moins raisons : la constitution donnait à chaque citoyen le droit de posséder des armes ; chacun avait le droit de défendre ses biens des attaques criminelles par tous les moyens dont il disposait ; enfin, on ne pouvait combattre le feu que par le feu.

Le dernier message que Lord Worth adressa était destiné au commandant Larsen, un homme en qui il avait toute confiance. Le commandant Larsen était le capitaine de la *Sorcière des Mers*.

Personne ne savait pourquoi Larsen se donnait le titre de commandant, mais personne n'avait jamais osé le lui demander. C'était un personnage aux antipodes de son patron. Hormis devant un tribunal ou en présence d'un officier de police, Larsen reconnaissait avec la meilleure grâce du monde ses origines roturières et ses activités criminelles. De fait, il n'avait rien d'un aristocrate mais il n'en existait pas moins entre lui et Lord Worth des rapports d'estime et de respect mutuel. Sous la surface des apparences, le commandant et le milliardaire se reconnaissaient comme appartenant à la même race d'hommes.

Malfaiteur, roturier, Larsen avait aussi le physique du rôle. Bâti

comme un hercule de foire, il avait des petits yeux noirs profondément enfoncés dans leur orbite, sous des sourcils broussailleux ; une barbe noire, également broussailleuse, un nez crochu et un visage qui semblait être entré régulièrement en contact avec des objets lourds. Personne – à l'exception, peut-être, de Lord Worth – ne savait qui il était ni d'où il venait. Quand il se mettait à parler, sa voix surprenait agréablement : sous la carapace néanderthalienne se cachaient l'organe et l'esprit d'un homme cultivé. Juste retour des choses dans un monde où tant de têtes exquises abritent des cervelles d'oiseau.

Larsen se trouvait dans sa salle de radio où il écoutait attentivement, en hochant la tête de temps à autre, la voix de son patron.

— Compris, Sir, je vais prendre les mesures nécessaires, dit-il. Si je puis me permettre, il me semble que vous n'avez pas envisagé toutes les possibilités.

— Quelles possibilités ? répliqua Lord Worth avec le ton d'un homme à qui rien n'échappait jamais.

— Vous me dites qu'ils pourraient lancer contre la *Sorcière des Mers* une attaque navale. Puisqu'ils paraissent décidés à utiliser contre nous les grands moyens, pourquoi s'arrêteraient-ils à des demi-mesures ?

— Expliquez-vous.

— Si nous pouvons aisément surveiller deux ou trois bases navales, nous aurons plus de difficultés à surveiller une dizaine ou même une vingtaine d'aérodromes.

— Juste Ciel ! Pensez-vous vraiment qu'ils oseraient...

— S'ils veulent détruire la *Sorcière des Mers*, ils peuvent le faire aussi bien avec des bombes qu'avec des obus ; plus facilement même, car leurs avions disparaîtraient beaucoup plus rapidement du secteur après l'attaque, tandis qu'un navire de surface risquerait de se faire intercepter par la Flotte ou les bombardiers des bases de la côte. Une chose encore, Sir : les navires ont une portée d'une centaine de kilomètres, les missiles actuels, de plus de quatre mille. Il leur suffirait de brancher le système de guidage par infra-rouge lorsque le missile se trouverait à, disons, une trentaine de kilomètres de la plate-forme. La *Sorcière* constitue la seule source de chaleur à des centaines de milles à la ronde.

Il y eut un instant de silence au terme duquel Lord Worth

demanda :

— D'autres pensées réconfortantes vous viennent-elles à l'esprit, Commandant Larsen ?

— Une encore, Sir. Si j'étais à la place de l'ennemi – je crois que je peux les appeler par ce nom –...

— Appelez-les comme vous voudrez.

— Si j'étais l'ennemi, j'utiliserais un sous-marin. Pas besoin de faire surface pour envoyer un missile : Pouf ! Plus de *Sorcière des Mers*. Aucune trace de l'attaquant et la disparition de la plate-forme serait mise sur le compte d'une explosion accidentelle. Cette éventualité n'a rien d'impossible, Sir.

— Pourquoi pas un missile à ogive nucléaire tant que vous y êtes ?

— Dont une dizaine de stations sismologiques signaleraient l'explosion ? Non, cela me paraît fort improbable... Enfin, j'espère ne pas me tromper : je ne tiens pas à être vaporisé dans l'atmosphère.

— À demain matin, fit Lord Worth, mettant ainsi fin à la conversation.

*

Larsen s'éloigna du récepteur radio en souriant. Contrairement à ce qu'on aurait pu attendre, son sourire ne découvrit pas une double rangée de crocs jaunis mais une denture parfaite, d'un blanc éclatant. Il se tourna vers Scoffield, son chef-foreur, son bras droit.

Rondelet, le teint rubicond, un éternel sourire aux lèvres, Scoffield avait toutes les apparences de la bonne pâte mais aucun de ses hommes ne le jugeait comme tel. C'était en fait un gaillard des plus rudes qui ne cachait pas sa force de caractère et sa dureté par modestie, mais bien plus probablement parce que les deux longues cicatrices verticales qui balafrèrent chacune de ses joues contractaient ses muscles faciaux en un sourire permanent. De toute évidence, il ne croyait pas plus que Larsen à la chirurgie esthétique.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il au commandant avec une curiosité bien compréhensible.

— L'heure est venue de régler les comptes. Prépare-toi à affronter ton destin. Pour être plus clair et moins pompeux, les ennemis de Lord Worth s'apprêtent à l'attaquer. Le patron nous envoie en renfort un

bataillon de briscards équipés d'un armement adéquat. Dans l'après-midi, un navire nous apportera l'artillerie lourde.

— On se demande comment il arrive à se procurer les hommes et le matériel.

— On se le demande mais on ne lui demande pas.

— Ces histoires de bombardiers, de sous-marins et de missiles, tu y crois vraiment ?

— Non. Je n'ai pas pu résister à la tentation d'ébouriffer un peu les plumes de notre aristocrate. – Larsen marqua une pause et enchaîna : – Disons plutôt que je préfère ne pas y croire. Voyons un peu les défenses dont nous disposons.

— J'ai un pistolet, toi aussi. C'est ça, les défenses ?

— Nous les installerons quand le matériel arrivera.

— S'il arrive, objecta Scoffield.

— Reconnaissons à Lord Worth la qualité de toujours tenir ses engagements. J'imagine qu'il va nous envoyer quelques canons.

— De son arsenal personnel, je suppose ?

— Cela ne m'étonnerait pas.

— Dis-moi ce que tu penses vraiment, Commandant.

— Je ne sais pas ce qui se passe mais si la moitié seulement de ce que redoute Lord Worth se produit, la vie à bord de la *Sorcière* va perdre de sa monotonie dans les jours qui viennent.

Les deux hommes sortirent et se dirigèrent vers le centre de la plate-forme que l'obscurité commençait à envelopper. La *Sorcière des Mers* était amarrée par cent cinquante brasses de fond (environ deux cent cinquante mètres, c'est-à-dire en dessous des possibilités qu'offrait son système d'ancrage par câbles) au Sud de la zone d'exploitation pétrolière américaine et des grandes voies de navigation Est-Ouest, juste au-dessus du plus grand gisement pétrolifère découvert dans le golfe du Mexique. Larsen et Scoffield s'arrêtèrent devant le derrick où l'on procédait à un forage oblique, selon le plus grand angle possible, pour déterminer les limites exactes du gisement. Les ouvriers les regardèrent sans hostilité particulière mais sans grande chaleur non plus.

Les foreurs avaient quelque raison de ne pas accueillir les deux hommes par des débordements d'effusions. Lord Worth entendait vider jusqu'à la dernière goutte ce gigantesque baril de pétrole avant que ce genre d'exploitation ne soit déclaré illégal. Il ne s'inquiétait d'ailleurs pas outre mesure, car les agences intergouvernementales n'avaient pas la réputation d'agir avec une célérité particulière. On ne pouvait cependant exclure que pour une fois elles fissent diligence ou, chose horrible, que le pactole se révélât bien plus considérable que prévu.

Voilà pourquoi le milliardaire voulait connaître le plus rapidement possible l'étendue du gisement ; voilà pourquoi Larsen et Scoffield, meneurs d'hommes talentueux et impitoyables, négriers nés quelques siècles trop tard, imposaient aux foreurs un travail sans relâche, de jour comme de nuit ; voilà pourquoi les ouvriers les accueillaienent sans grande chaleur.

Les hommes se plaignaient des cadences trop rapides mais ils s'en accommodaient car ils étaient bien nourris, bien logés et recevaient de très hauts salaires. Certes, on ne trouvait à bord de la *Sorcière* ni femmes ni alcool ni occasion de se distraire, mais après douze épuisantes heures de travail, ces frivolités semblaient bien superflues comparées à un bon repas plantureux suivi d'une longue nuit de sommeil. En outre, contrairement aux autres compagnies, la Worth Hudson accordait à ses ouvriers d'importantes primes pour chaque millier de barils de pétrole extraits.

Larsen et Scoffield gagnèrent l'angle Ouest de la plate-forme, contemplèrent un instant l'énorme réservoir flottant dont les flancs étaient festonnés de feux verts et rouges, puis regagnèrent leurs quartiers.

— Tu as choisi l'emplacement des canons ? demanda Scoffield. Si canons il y a...

— Il y en aura, assura le commandant, mais nous n'en aurons pas besoin pour ce secteur-ci de la plateforme.

— Pourquoi ?

— Cherche par toi-même. Quant au reste, je ne sais pas trop encore ; la nuit me portera conseil. Je vais me coucher, c'est ton tour de garde. Réveille-moi à quatre heures.

On ne stockait pas le pétrole sur la plate-forme même car le simple bon sens interdit de garder de grandes quantités d'hydrocarbures à proximité d'un derrick. Suivant les conseils de Larsen – prudemment présentés sous la forme de simples suggestions – Lord Worth avait fait construire un immense réservoir flottant amarré, selon le même système que la plate-forme, à trois cents mètres environ de la *Sorcière des Mers*. Ce réservoir recevait, après épuration, le pétrole extrait du sous-sol océanique, ou plus exactement d'une couche calcaire constituée de minuscules animaux marins fossilisés qui avaient vécu dans une mer peu profonde disparue depuis des centaines de milliers d'années.

Une ou deux fois par jour, un pétrolier de cinquante-mille tonnes venait vider le réservoir. Trois navires de ce type assuraient la navette entre la plate-forme et le sud des Etats-Unis. La Compagnie Worth Hudson possédait aussi des tankers géants d'un tonnage bien supérieur mais inutile dans le cas de la *Sorcière*. Tout le pétrole contenu dans le réservoir flottant n'aurait pas rempli le quart du ventre de ces monstres et la perspective de les faire naviguer aux trois quarts vides aurait donné des insomnies aux responsables financiers de la Worth Hudson. En outre, les ports isolés que Lord Worth choisissait de préférence pour livrer son pétrole ne pouvaient en général accueillir de navires d'un tonnage supérieur à cinquante mille tonnes.

Incidentement, il convient de souligner que le milliardaire écossais n'avait pas fortuitement jeté son dévolu sur ces ports tranquilles et discrets. Parmi ceux qui respectaient l'accord interdisant le forage en haute mer, ceux qui condamnaient publiquement les pratiques de Lord Worth, on trouvait un bon nombre des meilleurs clients de la Worth Hudson. Il s'agissait de petites compagnies réalisant des profits marginaux et ne possédant pas les ressources suffisantes pour développer un secteur de recherche et de prospection. Elles ne pouvaient donc, comme les grandes compagnies, prétexter des investissements massifs dans ces domaines pour réclamer, à la grande fureur des contrôleurs des impôts et des membres des commissions d'enquête parlementaires, des dégrèvements fiscaux sans cesse plus élevés.

Pour les petites compagnies, les prix pratiqués par Lord Worth présentaient un attrait irrésistible. La *Sorcière des Mers*, qui produisait à elle seule autant que toutes les autres plates-formes autorisées réunies, constituait à leurs yeux une source de pétrole à bon marché qui ne risquait pas de se tarir tant que le gouvernement n'interviendrait pas. Et une intervention gouvernementale avait peu de chances de se produire puisque le Congrès avait déjà montré son

incapacité à s'opposer aux agissements d'une compagnie pétrolière assez puissante pour se moquer de toutes les commissions d'enquête. En outre, tant que durerait la crise de l'énergie, personne ne se montrerait trop pointillé, sur l'origine du pétrole fourni. De surcroît, les petites compagnies estimaient que si l'O.P.E.P. (Organisation des Pays exportateurs de Pétrole) avait le droit de jongler à sa guise avec le prix du brut, pourquoi ne le pourraient-elles pas, elles aussi ?

*

Ce fut Mitchell qui alla ouvrir la porte d'entrée de la maison où les deux détectives habitaient et avaient leurs bureaux.

L'homme qui avait appuyé sur la sonnette était de taille moyenne et un peu ventripotent. Il portait des lunettes à montures métalliques et sa chevelure avait mal résisté aux méfaits de l'alopecie.

— Puis-je entrer ? demanda-t-il d'un ton courtois.

— Je vous en prie, répondit Mitchell en s'effaçant. Nous ne recevons pas la clientèle aussi tard, d'ordinaire.

— Je viens pour une affaire qui sort de l'ordinaire. James Bentley, du F.B.I.

Tout en parlant, l'homme avait fait apparaître une carte au creux de sa main.

— On trouve ces trucs-là dans toutes les boutiques de farces et attrapes, fit Mitchell sans même y jeter un coup d'œil. D'où venez-vous ?

— De Miami.

— Numéro de téléphone ?

Bentley retourna la carte, que Mitchell prit entre le pouce et l'index et tendit à Roomer.

— Il me sert de mémoire, expliqua Mitchell avec un geste en direction de son associé. Cela m'évite de m'encombrer le crâne.

Sans regarder la carte lui non plus, Roomer annonça :

— Tout va bien, Mike, je me souviens de lui. Vous dirigez la branche locale du F.B.I., n'est-ce pas, M^r Bentley ? Asseyez-vous donc.

— Une petite précision d'abord, dit Mitchell. Faisons-nous l'objet

d'une enquête ?

— Bien au contraire. Le Département d'Etat m'a chargé de solliciter votre coopération.

— Enfin la gloire ! s'exclama Mitchell. John, nous allons voler vers la fortune. Il n'y a qu'un détail qui me chiffonne : le Département d'Etat n'a jamais entendu parler de nous.

— Moi si, dit Bentley, et je crois que cela met fin à la discussion. D'après ce que j'ai entendu dire, vous entretenez des rapports amicaux avec Lord Worth ?

— Nous le connaissons un peu, fit prudemment Roomer. Tout comme vous semblez nous connaître un peu, vous aussi.

— J'en sais assez long sur votre compte, notamment que vous avez été virés de la police pour manque... d'indulgence, disons. Quand on ne sait pas fermer les yeux au bon moment, on ne grimpe pas les barreaux de l'échelle. Messieurs, je suis venu vous demander de procéder à une petite enquête sur Lord Worth.

— Du vent, rétorqua Mitchell. Nous le connaissons un peu plus qu'un peu.

— Laisse-le parler, Mike.

En dépit de son attitude apparemment conciliante, Roomer avait lui aussi perdu toutes ses bonnes dispositions à l'égard du visiteur.

— Lord Worth s'est plaint, par téléphone, au Département d'Etat, reprit Bentley. Il semble souffrir d'un complexe de persécution mais le Département l'imagine mieux dans le rôle de bourreau que dans celui de victime.

— Vous voulez dire que c'est ce que le F.B.I. pense de lui : cela doit faire des années que vous le surveillez de près. Lord Worth m'a toujours donné l'impression d'être parfaitement capable de se défendre tout seul.

— C'est précisément pourquoi ses plaintes intriguent le Département d'Etat.

— De quoi se plaint-il ? demanda Mitchell.

— Vous savez qu'il possède une plate-forme de forage opérant dans le golfe du Mexique ?

— *La Sorcière des Mers*. Oui, pourquoi ?

— Lord Worth prétend qu'on menace sa plate-forme et réclame la protection du gouvernement : un rien, une bagatelle ; simplement quelques vaisseaux de guerre et quelques chasseurs équipés de missiles pour faire bonne mesure, juste en cas.

— En cas de quoi ?

— Voilà l'ennui : il refuse de le dire. Il prétend qu'il a ses sources d'information, ce qui d'ailleurs ne me surprendrait pas. Les Lord Worth de ce monde ont les moyens d'avoir des agents partout.

— Vous feriez mieux de tout nous raconter, fit Mitchell.

— Je vous ai dit tout ce que je sais. Le fait qu'il se soit adressé au Département d'Etat signifie que des puissances étrangères sont impliquées dans l'affaire. Actuellement, des navires de la Flotte soviétique croisent dans les Caraïbes. Le Département d'Etat redoute un incident international ou même pire.

— Qu'attendez-vous de nous ?

— Pas grand-chose. Simplement que vous découvriez ce que Lord Worth a l'intention de faire dans les prochains jours.

— Et si nous refusons ? demanda Mitchell. On nous retire notre licence ?

— Ne me traitez pas comme un chef de police corrompu. Vous oublierez simplement m'avoir jamais vu, c'est tout. J'aurais pourtant cru que vous aviez assez d'amitié envers Lord Worth pour le protéger contre lui-même, pour lui éviter de subir les conséquences des actes inconsidérés qu'il pourrait commettre. J'aurais cru que vous seriez plus sensibles aux réactions de ses deux filles, s'il lui arrivait quelque chose.

— La porte ! fit Mitchell en se levant. Vous en savez bougrement trop.

— Asseyez-vous, dit Bentley d'un ton soudain plus sec. Et ne dites pas d'idioties : c'est mon métier d'en savoir bougrement trop. Si le sort de Lord Worth vous laisse indifférents, vous montrerez peut-être quelque intérêt pour celui de votre pays.

— Vous ne croyez pas que vous exagérez un peu ? dit Roomer.

— Possible, mais le Département d'Etat et le F.B.I. ont pour règle de ne prendre aucun risque.

— Vous nous placez dans une situation très embarrassante.

— Ne croyez pas que je n'en ai pas conscience : cruel dilemme, conflit cornélien et ainsi de suite. Je m'excuse de vous placer devant un choix délicat, mais je crains bien que nul autre que vous ne puisse régler le problème.

— Que sommes-nous censés faire ? dit Mitchell. Aller trouvez Lord Worth, lui demander pourquoi il s'est plaint au Département d'Etat ? Lui demander ce qu'il mijote ?

— Vous pouvez vous montrer plus subtils. Tout le monde – excepté la police – vous considère comme des détectives très habiles. À vous de choisir les méthodes que vous utiliserez, dit Bentley en se levant. Gardez ma carte et prévenez-moi si vous découvrez quelque chose. Combien de temps vous faudra-t-il pour obtenir des résultats ?

— Deux ou trois heures, répondit Roomer.

L'homme du F.B.I. eut peine à cacher sa surprise.

— Deux ou trois heures ? Vous pouvez vous rendre au manoir sans invitation ?

— Nous n'en avons pas besoin.

— Même les millionnaires du coin n'ont pas ce privilège.

— Il est réservé aux pauvres fauchés comme nous.

— Je vois. Eh bien, Messieurs, merci et bonne nuit.

Après le départ de Bentley, les deux hommes restèrent un moment silencieux.

— Nous jouons sur les deux tableaux ? fit enfin Mitchell.

— Nous jouons sur tous les tableaux, répondit Roomer en décrochant le téléphone.

Il composa un numéro, demanda Lord Worth et dut décliner son identité avant de pouvoir lui parler : le milliardaire veillait à ce qu'on respectât sa vie privée.

— Lord Worth ? Ici Roomer et Mitchell. Nous aimerions discuter

avec vous d'une question qui a peut-être beaucoup d'importance. Nous préférierions ne pas en parler au téléphone.

Roomer écouta la réponse, murmura un merci et raccrocha.

— Il va nous recevoir tout de suite. On se gare dans l'allée du parc, on prend la petite porte et on va directement à son bureau. Les filles sont déjà montées dans leurs chambres.

— Tu crois que notre ami Bentley a déjà placé notre téléphone sur table d'écoutes ?

— S'il ne l'a pas fait, il faut le virer du F.B.I.

Cinq minutes plus tard, après avoir garé leur voiture dans l'allée, les deux détectives firent à pied le reste du chemin conduisant au manoir. Au premier étage, de la fenêtre de sa chambre, Marina les regardait s'approcher avec curiosité. Lorsqu'elle les perdit de vue, elle resta un moment immobile à réfléchir puis sortit sans hâte de sa chambre.

Lord Worth fit entrer les deux hommes dans son bureau, referma soigneusement derrière eux la porte capitonnée, puis s'approcha du bar et remplit trois verres de cognac. Dans certaines circonstances, l'Ecosais se passait des services de son maître d'hôtel.

— À votre santé, Messieurs, dit-il en levant son verre. Qu'est-ce qui me vaut le plaisir, inattendu, de vous voir ?

— Le motif de notre visite n'a rien d'agréable, répondit Roomer.

— Alors, vous n'êtes pas venus demander mes filles en mariage ?

— Malheureusement non, fit Mitchell. John vous expliquera mieux que moi la situation.

— Quelle situation ?

— Nous venons d'avoir la visite d'un agent du F.B.I., dit Roomer en montrant la carte de Bentley. Au dos, il y a un numéro auquel nous sommes censés téléphoner quand nous aurons obtenu de vous quelques renseignements.

— Comme c'est intéressant, murmura Lord Worth. Quel genre de renseignements ?

— Pour reprendre l'expression de Bentley, vous vous êtes plaint au Département d'Etat de menaces dirigées contre la *Sorcière des Mers*. Le

F.B.I. voudrait savoir comment vous avez eu connaissance de ces menaces et ce que vous avez l'intention de faire.

— Pourquoi ne s'est-il pas adressé directement à moi ?

— Parce que vous ne lui en auriez pas révélé davantage qu'au Département d'Etat, si tant est que vous eussiez accepté de le recevoir. Le F.B.I. sait – Bentley nous l'a dit – que nous avons nos entrées au manoir ; il a pensé que vous pourriez peut-être vous montrer plus loquace avec nous.

— Bentley s'imagine que vous pourriez me tirer les vers du nez sans que je m'en aperçoive ?

— C'est à peu près ça.

— Ne vous place-t-il pas dans une position délicate ?

— Pas vraiment.

— Vous êtes pourtant censés vous tenir du côté de la loi ?

— De la loi, oui, mais pas de la police, répondit Mitchell. Auriez-vous oublié que nous n'avons pas pu rester flics précisément parce que la police a de la loi une conception différente de la nôtre ? Nous n'avons de responsabilités qu'à l'égard de nos clients.

— Dont je ne suis pas, observa Lord Worth.

— Exact.

— Souhaitez-vous que je le devienne ?

— Pourquoi faire ? demanda Roomer.

— Tout se paye, John. Comme on dit, toute peine mérite salaire.

— Nous sommes venus pour rien, fit Mitchell d'un ton offensé en se levant. Merci de nous avoir reçus.

— Je vous prie de m'excuser, dit aussitôt Lord Worth en prenant une expression navrée. Je me suis montré très grossier, j'en ai peur.

Il se tut un instant puis reprit en souriant.

— J'essayais de me rappeler quand j'ai présenté des excuses à quelqu'un pour la dernière fois... Aucun souvenir. Dieu bénisse mes jolies filles ! Revenons à notre affaire : je vais vous confier quelques

informations que vous pourrez donner en pâture à nos amis du F.B.I. Tout d'abord, en ce qui concerne l'origine de mes renseignements, vous pouvez leur dire que j'ai reçu plusieurs coups de téléphone anonymes menaçant d'une part la vie de mes filles et d'autre part la *Sorcière des Mers* si je continuais à vendre mon pétrole à bas prix. Mes interlocuteurs m'ont fait remarquer que je ne pouvais condamner éternellement mes filles à une vie de recluses pour les protéger et qu'on ne pouvait rien contre un tireur d'élite. Quant à la *Sorcière*, si je m'entêtais, ils la feraient sauter. Pour ce qui est de mes plans, je me rends sur la *Sorcière* demain après-midi et j'y resterai vingt-quatre ou même quarante-huit heures.

— Y a-t-il quelque chose de vrai là-dedans ? demanda Roomer.

— Non, bien sûr, ne soyez pas ridicules. J'ai bien l'intention de me rendre sur la plate-forme mais avant l'aube : je ne tiens pas à décoller de mon hélicoptère sous les regards indiscrets de ces forbans.

— Vous faites allusion au F.B.I. ?

— Bien entendu. Cela vous ira-t-il pour le moment ?

— À merveille.

Les deux détectives descendirent l'allée en silence et regagnèrent leur voiture.

— M'ouais, fit Roomer en se glissant derrière le volant.

— M'ouais, comme tu dis. Sacré vieux roublard.

La voix de Marina s'éleva de la banquette arrière :

— Vieux peut-être mais...

Elle faillit s'étrangler quand Mitchell tourna vivement sur lui-même tandis que Roomer allumait le plafonnier. Le canon d'un calibre 38 était braqué entre les yeux de la jeune fille, écarquillés de frayeur.

— Ne recommence plus jamais ça, dit Mitchell avec douceur. J'aurais pu te tuer.

Marina se passa la langue sur les lèvres. D'ordinaire, elle montrait une désinvolture et une intrépidité qui n'avaient d'égales que sa beauté mais être menacée, pour la première fois de sa vie, par un pistolet lui avait fait perdre une partie de son assurance.

— Voudrais-tu ranger cet engin ? bégaya-t-elle. Drôle de façon de

faire la cour à la jeune fille qu'on aime !

Mitchell fit disparaître son arme.

— Je ne risque pas de rester amoureux longtemps d'une jeune é cervelée, marmonna-t-il.

— Ou d'une espionne, ajouta Roomer en regardant Melinda. Qu'est-ce que vous fichez ici toutes les deux ?

Melinda, elle, avait gardé toute son assurance. Après tout, personne ne lui avait mis sous le nez le museau d'une arme à feu.

— En fait de roublardise, tu n'as rien à envier à personne, John Roomer, fit-elle. Tu essayes tout simplement de gagner du temps.

Ce qui était l'absolue vérité.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Que tu cherches désespérément une réponse à la question que je vais te poser, la même d'ailleurs : qu'est-ce que vous fichez ici tous les deux ?

— Cela ne te regarde pas, répondit Roomer avec une sécheresse délibérée et inhabituelle chez lui.

Sur la banquette arrière, les deux jeunes filles restèrent silencieuses. Sans aucun doute, elles venaient de découvrir chez John et Michael des côtés qu'elles ne leur connaissaient pas : le fossé qui séparait leur vie professionnelle et leur vie privée était plus large qu'elles ne l'auraient cru.

— Laisse tomber, John, soupira Mitchell. Plus venimeux qu'une vipère est l'enfant ingrat.

— Ça, tu peux le dire, fit Roomer, qui n'avait pas la moindre idée de ce dont parlait son associé.

— Pourquoi ne posez-vous pas la question à votre père ? reprit Mitchell. Il vous répondra sûrement... à moins qu'il ne vous flanque à toutes les deux une bonne fessée pour vous apprendre à vous mêler de ses affaires.

Il descendit de voiture, ouvrit la portière arrière et attendit que les deux jeunes filles fussent sorties pour la reclaquer.

— Bonne nuit, mes petites.

Il remonta en voiture, abandonnant les deux sœurs plantées au milieu de l'allée. Roomer démarra.

— Belle séance de dressage, murmura-t-il, mais je n'y ai pris aucun plaisir. Dieu sait qu'elles ont agi sans penser à mal. Enfin ! Elles n'en auront peut-être que plus d'estime pour nous à l'avenir.

Une minute plus tard, Mitchell sortait de la cabine téléphonique et reprenait place à côté de son associé.

— Qui as-tu appelé ?

— Affaire personnelle, répondit Michael en tendant à Roomer un morceau de papier sur lequel il avait griffonné : « Micros dans la voiture ? »

— D'accord, d'accord, fit Roomer.

Pendant le reste du trajet qui les ramenait chez eux, les deux détectives gardèrent le silence. Quand ils furent descendus de voiture, Roomer s'approcha de Mitchell et lui murmura :

— Qu'est-ce qui te fait croire qu'on a caché un micro dans ma bagnole ?

— Rien. Tu fais confiance à Bentley ?

— Autant que toi, mais il n'a sûrement pas eu le temps de...

— Cinq minutes suffisent pour poser un micro aimanté sous le tableau de bord.

Les deux hommes fouillèrent la voiture de Roomer puis celle de Mitchell sans rien découvrir. Dans la cuisine de Michael, John demanda :

— Alors, ce coup de téléphone ?

— Au vieux, bien sûr. J'ai voulu le prévenir que ses filles allaient lui poser des questions. Je lui ai conseillé de leur raconter qu'il avait reçu des coups de téléphone le menaçant, qu'il en connaissait l'origine, qu'il n'avait pas confiance en la police locale et qu'il nous avait chargés de l'affaire. Il a tout de suite pigé. Je lui ai dit aussi de leur passer un savon soigné.

— Pas de problème, elles le croiront.

— Et toi, tu crois à ce qu'il nous a dit ?

— Absolument pas. Le vieux renard réfléchit vite et ment plus vite encore. Tout ce qu'il voulait savoir, c'est si on le prendrait au sérieux en cas d'urgence. Eh bien, il le sait maintenant. Je suppose que nous allons répéter à Bentley exactement ce qu'il nous a dit de lui dire ?

— Tu vois une autre solution ?

— Non, bien sûr. Je me demande ce qu'il y a de vrai dans ce que Sa Seigneurie nous a raconté.

— Qu'il ait un réseau d'agents à sa solde, je n'en doute pas une seconde ; qu'il ait décidé de se rendre à bord de la *Sorcière*, j'en suis persuadé, mais quand ? c'est une autre histoire. Il nous demande de dire à Bentley qu'il partira dans l'après-midi et il nous confie qu'il décollera en fait à l'aube. S'il ment à Bentley, il nous ment peut-être à nous aussi. Pour quelle raison ? Je n'en sais rien ; probablement parce qu'il a perdu l'habitude de dire la vérité. En réalité, je crois qu'il va quitter le manoir bien avant le lever du jour.

— Sûrement, fit Roomer. Quand on doit se lever à l'aube le lendemain matin, on ne reste pas à veiller jusqu'à des heures avancées de la nuit. S'il ne va pas se coucher, c'est parce que cela ne vaudrait pas le coup.

Il marqua une pause puis reprit :

— Alors, une double planque ?

— J'allais le dire, répondit Mitchell. Tu prends l'héliport, je surveille le manoir ? S'il bouge, je lui filerai le train.

— À toi la conduite dans le noir, comme d'habitude.

Mitchell possédait une vision nocturne d'une acuité exceptionnelle qui lui permettait de rouler tous phares éteints par les nuits les plus noires. En temps de guerre, les généraux prennent pour chauffeur les soldats doués de cette surprenante faculté.

— Je me planquerais derrière le petit bois situé à l'ouest, annonça Roomer. Tu vois où ?

— Je vois. Si tu dégoisais ton boniment à Bentley pendant que je prépare deux Thermos de café et des sandwiches ?

— D'accord.

Roomer allongea le bras vers le téléphone mais suspendit son geste.

— Dis-moi un peu, fit-il. Pourquoi nous donnons-nous tant de mal ? Nous n'avons aucune obligation à l'égard du F.B.I. ; nous n'avons pas l'habitude de coopérer avec la police ; je ne me sens pas le devoir de sauver ma patrie d'une menace inexistante ; nous n'avons pas de client, aucune perspective de palper des honoraires. Pourquoi devrions-nous nous occuper des ennuis de Lord Worth ?

— Pose donc la question à Melinda, répondit Mitchell sans cesser de couper des tranches de pain.

Roomer décrocha le téléphone en poussant un profond soupir.

CHAPITRE TROIS

Scofield s'était trompé dans ses suppositions : Lord Worth ne possédait aucun arsenal personnel. En revanche, les forces armées des Etats-Unis en comptaient par dizaines.

Les deux cambriolages furent réalisés avec cette maîtrise professionnelle que seule donne l'expérience et qui seule évite tout risque d'erreur. Dans les deux cas, il s'agissait d'arsenaux des Forces nationales, l'un appartenant à l'armée de terre, l'autre à la marine. Tous deux faisaient, bien entendu, l'objet d'une étroite surveillance, mais les sentinelles qui y montaient la garde ne furent ni tuées ni même blessées, si l'on excepte les contusions crâniennes – légères, d'ailleurs – causées par un coup de matraque ou de chaussette emplie de sable : Lord Worth avait très expressément recommandé d'user d'un minimum de violence.

Giuseppe Palermo ressemblait à un agent de change prospère de Wall Street et en avait d'ailleurs adopté les tics vestimentaires. Il avait reçu pour mission de cambrioler le mieux gardé des deux arsenaux. Pour un homme nourrissant à l'égard de la Mafia un mépris condescendant, l'opération semblait d'une simplicité enfantine. Accompagné de neuf hommes aussi respectables que lui (sur le plan vestimentaire s'entend) dont trois portaient l'uniforme de commandant de l'armée, il se présenta à la porte de l'arsenal de Floride un quart d'heure avant minuit. Les six jeunes recrues qui protégeaient les biens de l'armée n'avaient jamais participé à un combat de leur vie et attendaient la relève en sommeillant. Ceux d'entre eux qui dormaient le moins profondément se hâtèrent d'aller voir qui frappait à la porte avec une telle insistance. Ils furent étonnés – pour ne pas dire stupéfaits – de découvrir trois officiers qui déclarèrent vouloir procéder à une inspection. Cinq minutes plus tard, les six sentinelles se retrouvaient ligotées, bâillonnées et enfermées dans l'une des nombreuses chambres fortes de l'arsenal. Les deux soldats qui avaient commis l'erreur d'esquisser un geste de résistance avaient reçu un coup de matraque, mais ils en seraient quittes, à leur réveil, pour un mal de tête.

Dans le quart d'heure qui suivit, l'un des hommes de Palermo, un expert en électronique nommé Jamieson, neutralisa tous les signaux d'alarme reliés au commissariat de police et à la caserne la plus

proche. L'électronicien achevait son travail lorsque les sentinelles de relève, aussi engourdies de sommeil que leurs camarades, se présentèrent au poste de garde et découvrirent avec ahurissement trois hommes braquant sur elles des pistolets mitrailleurs. Quelques minutes plus tard, les nouveaux venus, ligotés eux aussi, allaient rejoindre les autres gardes à qui on enleva leurs bâillons. Les prisonniers pouvaient maintenant crier tout leur soûl puisque l'arsenal se trouvait maintenant à plus de deux kilomètres de toute habitation. Les hommes de Palermo n'avaient bâillonné les six premières sentinelles que pour les empêcher d'alerter la relève.

Disposant de près de huit heures de tranquillité, Palermo envoya Watkins, l'un de ses hommes, amener devant la porte le minibus dans lequel ils étaient venus. À l'exception de Watkins, les autres cambrioleurs quittèrent leur uniforme ou leur costume de banquier pour enfiler des bleus de travail. Pendant que ses complices se changeaient, Watkins se rendit au garage de l'arsenal, en força la serrure avec une facilité déconcertante, choisit, parmi les véhicules militaires, un camion de deux tonnes, mit le moteur en marche en trafiquant le contact (les clefs, on ne s'en étonnera pas, ne pendaient pas au tableau de bord) et conduisit le camion vers les portes, déjà ouvertes, du principal quai de chargement de l'arsenal.

Palermo avait inclus dans son équipe un certain Jacobson qui, entre des séjours prolongés dans divers pénitenciers, avait cultivé au plus haut degré l'art combien difficile d'ouvrir n'importe quel type de serrure, avec ou sans combinaison. Ses services s'avérèrent d'ailleurs inutiles puisque, assez curieusement, les clefs de toutes les portes de l'arsenal pendaient au mur du poste de garde, à la merci du premier venu.

En moins d'une heure, Palermo et ses hommes avaient chargé sur le camion – choisi parce qu'il était bâché – un échantillonnage surprenant d'armes de toutes sortes : du bazooka à la mitrailleuse, sans oublier des explosifs et assez de munitions pour un bataillon entier. Puis ils refermèrent toutes les portes et emportèrent les clefs : la relève de huit heures du matin n'en mettrait que plus de temps à découvrir ce qui s'était passé.

Watkins reconduisit le minibus avec son lot de vêtements abandonnés à l'endroit où il l'avait caché avant le cambriolage puis retourna à pied au camion et démarra. Les neuf autres, installés à l'arrière, s'assirent du mieux qu'ils purent entre les mortiers et les fusils mitrailleurs. Fort heureusement pour leurs séants, il fallut à Watkins moins de vingt minutes pour les amener à l'héliport privé de

Lord Worth, isolé et désert – désert à l'exception de deux hélicoptères, de leurs pilotes et copilotes.

Le camion, éclairé uniquement par ses feux de position, franchit les portes de l'héliport et alla s'arrêter près d'un des deux hélicoptères. Deux lampes baladeuses fixées à la carlingue de l'appareil donnaient une lumière faible et diffuse, mais suffisante pour permettre à un observateur placé à une centaine de mètres et équipé de jumelles de nuit de ne rien perdre de la scène. Et Roomer, caché dans le bosquet, les yeux rivés aux jumelles, se trouvait fortuitement à moins d'une centaine de mètres. Il fallut aux hommes de Palermo une vingtaine de minutes pour transborder dans l'hélicoptère le chargement du camion, sans prendre la peine de l'emballer ou de cacher sa nature d'une façon ou d'une autre. L'un des pilotes surveilla l'opération en veillant à ce que le poids de la cargaison fût bien réparti.

À l'exception de Watkins, les autres cambrioleurs montèrent à bord de l'autre hélicoptère et attendirent les renforts promis. Le pilote de cet appareil avait déjà communiqué son plan de vol à l'aéroport le plus proche sans cacher que sa destination était la *Sorcière des Mers*. Agir autrement aurait constitué une grossière erreur : les radars installés sur le pourtour du golfe du Mexique fonctionnaient aussi bien que partout ailleurs dans le monde et tout appareil s'écartant de l'itinéraire annoncé recevait pour escorte deux chasseurs à réaction dont les pilotes, hautement soupçonneux, posaient des questions très désagréables.

Watkins ramena le camion au garage de l'arsenal, ferma la porte, retourna au minibus et partit. Avant l'aube, les vêtements auraient regagné les garde-robes de ses amis et le minibus le parking où bien entendu, il avait été volé.

Roomer s'ennuyait à mourir et commençait à se sentir des fourmis par tout le corps. Depuis le départ du minibus, une demi-heure plus tôt, il était resté dans la même position, allongé sur le ventre, les coudes appuyés au sol, les jumelles devant les yeux. Il avait épuisé sa provision de sandwiches et de café et aurait donné cher pour pouvoir fumer une cigarette. Malheureusement, la lueur de son briquet aurait pu signaler sa présence aux hommes qui attendaient à bord de l'hélicoptère. Qui attendaient quoi ? L'arrivée de Lord Worth, sans aucun doute.

Le détective entendit un bruit de moteur et vit un autre véhicule éclairé uniquement par ses feux de position franchir les portes de l'héliport. C'était encore un minibus, dans lequel ne se trouvait

certainement pas Lord Worth car Sa Seigneurie n'affectionnait guère ce moyen de transport. Le véhicule s'arrêta ; ses passagers – douze au total, compta Roomer – montèrent à bord de l'hélicoptère.

Le dernier homme venait de grimper à bord de l'appareil lorsqu'une voiture s'approcha ou plutôt glissa silencieusement vers le milieu de la piste. Cette fois, c'était une Rolls Royce. Lord Worth, se dit Roomer, et comme pour lui donner raison, un bruit de pneus roulant dans l'herbe se fit entendre derrière lui. En se retournant, il vit une voiture, phares et moteur éteints, s'arrêter silencieusement à côté de la sienne.

— Par ici, fit Roomer à voix basse.

Mitchell le rejoignit et, ensemble, les deux hommes regardèrent la silhouette blanche de Lord Worth descendre de la Rolls et monter à bord de l'hélicoptère.

— Je crois qu'on n'attend plus personne pour ce soir, murmura Roomer. Tout le monde est là.

— Il y a d'autres passagers ?

— Vingt et un. Je n'en jurerais pas, mais mon instinct me dit qu'il ne s'agit pas d'honnêtes citoyens. Il paraît que chaque millionnaire...

— Milliardaire.

— Il paraît que chaque milliardaire possède sa propre armée et j'ai l'impression que je viens de voir l'une des escouades de Lord Worth.

— Et le second appareil ? Rien à voir ?

— Bien au contraire, c'est le clou du spectacle. Il est bourré d'armes de toutes sortes.

— Ce n'est pas un crime. Lord Worth possède l'une des plus belles collections d'armes du pays et il a peut-être décidé d'en vendre une partie.

— Aucun collectionneur n'a le droit de posséder des bazookas, des mitraillettes et des explosifs.

— Alors il les a empruntés ?

— Oui, mais sans demander la permission.

— À l'arsenal le plus proche ?

— Probablement.

— Ils ne se décident pas à décoller. Peut-être attendent-ils encore quelqu'un ? Si nous prévenions la police ou l'armée en téléphonant d'une des voitures ?

— Le poste de commandement militaire le plus proche se trouve à dix kilomètres d'ici.

— Essayons.

Les deux détectives n'avaient pas fait trois pas en direction de leurs voitures que les moteurs des deux hélicoptères se mettaient en marche. Quelques secondes plus tard, les deux appareils décollaient.

— Bon, eh bien n'y pensons plus, soupira Mitchell.

— Regarde-les : ils ne se cachent même pas. Tous leurs feux de navigation sont allumés, comme s'ils portaient pour un baptême de l'air.

— C'est le meilleur moyen de ne pas éveiller les soupçons. Nous pourrions téléphoner à la base aérienne la plus proche, demander qu'on envoie des chasseurs à leurs troussees pour les contraindre à atterrir.

— En invoquant quels motifs ?

— Vol de biens appartenant à l'Etat.

— Nous n'avons aucune preuve. Lorsqu'on découvrirait que Lord Worth se trouve à bord, ce serait sa parole contre la nôtre. Qui préférerait croire deux anciens flics, virés de la police, plutôt qu'un magnat du pétrole ?

— Personne. Tu as déjà eu l'impression de te trouver dans un cul-de-sac ?

— C'est exactement ce que je ressens en ce moment. Bon, essayons de découvrir des preuves de ce que nous soupçonnons. Où se trouve l'arsenal le plus proche ?

— À deux kilomètres environ du poste de commandement militaire. Je connais le coin.

— Peux-tu me dire pourquoi on n'installe pas les arsenaux dans les casernes ?

— Parce qu'il leur arrive d'exploser. Tu imagines ce qui se passerait si on construisait les dépôts d'armes juste à côté des chambrées ?

Plié en deux, Roomer examinait la serrure de la porte principale de l'arsenal.

— Pas moyen, fit-il en se redressant.

Avec un soupir, il remit dans une de ses poches le gros trousseau de clefs dont la simple possession aurait pu lui valoir de se retrouver en prison.

— Il faut une clef spéciale, ajouta-t-il, et tu sais où elle se trouve en ce moment ?

— Au-dessus du golfe du Mexique, dans la poche d'un des passagers de l'hélicoptère de Lord Worth.

— Probablement. Les portes du quai de chargement ont le même type de serrure ; à part ça, rien que des fenêtres à barreaux. Tu n'aurais pas une scie sur toi, par hasard, Mike ?

— Je penserai à en emporter une la prochaine fois.

Mitchell dirigea le faisceau de sa torche vers l'une des fenêtres mais ne découvrit que son propre reflet. Prenant son pistolet par le canon, il frappa la vitre de plusieurs coups de crosse sans obtenir de résultat car les barreaux l'empêchaient de donner assez de force à ses coups.

— Qu'est-ce que tu essaies de faire ? demanda Roomer.

— J'essaie de casser la vitre, expliqua Mitchell calmement.

— Ce n'est pas ça qui t'aidera à entrer à l'intérieur.

— Cela m'aidera à y voir quelque chose. Je me demande si c'est du verre ordinaire très épais ou du verre armé.

— Comment le saurais-je ?

— Très juste. Il y a un bon moyen de le savoir : si c'est du verre armé, les balles ricocheront. Planque-toi.

Les deux hommes s'accroupirent et Mitchell tira un coup de feu en direction de la fenêtre. La balle ne ricocha pas mais passa au travers de la vitre, qu'elle étoila. Mike commença à agrandir le trou avec la crosse de son arme puis céda la place à son associé qui revenait avec une manivelle de cric. En quelques coups, Roomer obtint un trou

d'une trentaine de centimètres de diamètre. Braquant sa lampe électrique à l'intérieur, Mitchell découvrit un bureau meublé de classeurs métalliques et dont la porte était ouverte. Approchant son oreille du trou, il entendit le bruit de coups assourdis et ce qui ressemblait fort à des cris étouffés. Il se recula et fit signe à son ami, qui écouta à son tour.

— On dirait qu'il y a des types mécontents de leur sort, là-dedans, fit Roomer.

Les deux hommes regagnèrent leur voiture, quittèrent rapidement les lieux et s'arrêtèrent à la première cabine téléphonique. Mitchell avertit le poste de garde de la caserne voisine qu'une petite visite à l'arsenal s'imposait dans les plus brefs délais, et recommanda à son interlocuteur d'emporter un double de la clef de l'entrée principale. Lorsqu'on lui demanda son identité, il raccrocha et alla rejoindre Roomer dans la voiture.

— On prévient la base aérienne ?

— Trop tard. Ils ont quitté l'espace aérien des Etats-Unis depuis longtemps. L'aviation ne peut plus intervenir : nous ne sommes pas en guerre. Pas encore, du moins.

Roomer soupira et ajouta :

— Si seulement j'avais eu l'idée d'emmener une caméra à infra-rouges à la place d'une paire de jumelles !

*

Conde, qui avait jeté son dévolu sur un arsenal de la marine situé dans le Mississipi, ne rencontra pas plus de difficultés que Palermo. Pour le cambriolage proprement dit, il n'avait emmené que six de ses hommes, les seize autres l'attendant à bord du *Vagabond*, un navire de cent vingt pieds amarré à moins de dix mètres de l'arsenal. Les trois gardes armés affectés à la surveillance des quais avaient déjà été neutralisés.

L'arsenal même n'était gardé que par deux sous-officiers à la retraite qui considéraient leur tâche non seulement comme une sinécure mais encore comme un gaspillage des deniers de l'Etat. Quel individu sain d'esprit envisagerait en effet de dérober des grenades sous-marines et des canons de bord ? Chaque soir, dès leur arrivée à l'arsenal, les deux « veilleurs » se préparaient invariablement à sombrer dans le sommeil et ils dormaient profondément lorsque

Conde et ses hommes entrèrent par la porte qu'ils n'avaient même pas pris soin de verrouiller.

À l'aide de chariots électriques, les cambrioleurs transportèrent jusqu'au quai des grenades sous-marines, des canons antiaériens légers et des obus en nombre suffisant ; puis ils utilisèrent l'une des grues alignées sur le quai pour descendre les armes volées dans les cales grandes ouvertes du *Vagabond*.

Le passage de la douane ne fut qu'une formalité. Les douaniers assistaient si souvent aux allées et venues du *Vagabond* qu'ils en avaient perdu le compte depuis longtemps. En outre, aucun d'entre eux n'aurait eu la témérité de fouiller un navire appartenant à l'un des hommes les plus riches du monde : le *Vagabond* était en effet le bateau d'études séismologiques de Lord Worth.

*

Quittant une base navale proche de La Havane, un petit sous-marin à propulsion classique de construction russe prit discrètement le large. On avait informé son équipage, hâtivement rassemblé mais néanmoins expérimenté, qu'il allait participer à des manœuvres navales. Pas un seul homme à bord n'en croyait un mot.

*

Pendant ce temps, Cronkite n'était pas resté inactif. À la différence de ses adversaires, il n'avait nul besoin de forcer une serrure pour se procurer des explosifs : il lui suffisait d'utiliser ses propres clefs. Pour des raisons professionnelles, il avait le droit de posséder des stocks importants d'explosifs de toutes sortes qu'il utilisait pour éteindre les puits de pétrole en flammes. Il prit donc tout ce qu'il lui fallait dans son dépôt de Houston, la ville où il résidait habituellement (parce qu'elle se trouvait au centre d'une importante région pétrolière et à proximité d'un aéroport international) et l'envoya par camion à Galveston.

Tandis que le camion transportant les explosifs se dirigeait vers sa destination, un autre navire séismologique, ancien garde-côte aménagé, faisait également route vers Galveston. Ce cotre portant le nom de *Questar*, Cronkite l'avait obtenu d'un certain Durant, qui avait représenté les compagnies pétrolières de la région de Galveston à la réunion du lac Tahoe. Le *Questar* avait normalement pour port d'attache Free-port, et Cronkite aurait pu facilement y transporter ses explosifs, mais cela n'aurait pas convenu à ses plans. C'était à

Galveston que relâchait le *Croisé*, l'un des trois tankers faisant régulièrement la navette entre la *Sorcière des Mers* et les ports du Golfe.

Cronkite et le *Questar* arrivèrent à destination presque en même temps. Mulhooney, l'homme commandant le cotre, fit accoster son navire le long du *Croisé*. Il faut signaler que Mulhooney n'était pas le capitaine habituel du *Questar*. Ce dernier avait tellement été impressionné par la vue de deux mille dollars en billets de banque qu'il en était tombé malade et qu'il le resterait pour plusieurs jours. Toujours obligeant, Cronkite avait proposé son ami Mulhooney pour le remplacer.

Cronkite ne se rendit pas immédiatement à bord du *Questar*, mais s'attarda sur le quai avec l'inspecteur principal des douanes, qui regardait d'un œil distrait les caisses d'explosifs qu'on chargeait à bord. Les deux hommes se connaissaient de longue date et l'inspecteur se contenta de demander qui avait encore joué avec des allumettes à bord d'une plate-forme de forage.

Cronkite lui fournit une vague réponse et apprit en échange, en posant à l'inspecteur des questions apparemment innocentes, que le *Croisé* avait fini de vider ses cuves et reprendrait la mer une heure plus tard.

Après avoir pris congé de l'inspecteur, Cronkite monta à bord du *Questar*, salua Mulhooney et se dirigea immédiatement au mess de l'équipage. Assis avec les matelots, trois plongeurs déjà revêtus de leurs scaphandres attendaient son arrivée. Après avoir reçu leurs instructions, les trois hommes gagnèrent le pont et se laissèrent glisser dans l'eau du côté du navire opposé au quai. Un matelot fit descendre jusqu'à eux, à l'aide d'une corde, six mines magnétiques à radio-détonateur dont la flottabilité, très légèrement négative, permettrait aux plongeurs de les tirer facilement sous l'eau derrière eux.

Il faisait encore nuit et les trois hommes auraient certainement pu nager en surface sans risquer d'être découverts (les imposantes coques des navires les protégeaient des puissantes lampes éclairant le quai), mais Cronkite n'avait pas l'habitude de prendre des risques, aussi minimes fussent-ils. Les plongeurs fixèrent les mines le long de la coque du *Croisé*, à dix mètres les unes des autres et à environ trois mètres sous l'eau. Ils avaient regagné le *Questar* depuis cinq minutes lorsque Mulhooney donna l'ordre de larguer les amarres.

En dépit de sa réputation quasi légendaire d'homme impitoyable, Cronkite n'était pas dépourvu de tout sentiment humanitaire. Si l'on

ne pouvait lui reconnaître une bonté sans limites, on ne pouvait pas davantage le considérer comme une brute sanguinaire. Et présentement, il regrettait que les circonstances le contraignissent à des extrémités qu'il aurait souhaité éviter.

Cronkite aurait préféré attendre que le *Croisé* eût gagné le large avant d'appuyer sur le bouton qui se trouvait devant lui. S'il ne tenait pas à faire des victimes innocentes à Galveston, il ne voulait pas non plus courir le risque de faire échouer l'opération. Les hommes-grenouilles italiens ont prouvé à Alexandrie, pendant la Seconde Guerre mondiale, l'efficacité dévastatrice des mines magnétiques contre des navires à l'ancre, mais aucun vaisseau naviguant en haute mer n'a jamais été détruit par une mine de ce type. En prenant de la vitesse, le tanker de Lord Worth pouvait semer en mer les mines fixées à sa coque.

Cronkite aurait voulu également monter à bord de l'hélicoptère posé sur le pont du *Questar* pour aller voir de plus près l'explosion du *Croisé* dans le port de Galveston. Là encore, son réalisme prit le dessus et il chassa de son esprit cette idée qui, il devait l'admettre, tenait assez du caprice.

Il écarta ces deux idées. Lorsque le *Questar* se trouva à huit milles de la côte, il appuya fermement sur le bouton et s'inquiéta de ne constater aucun résultat. Un instant, il craignit même d'avoir attendu trop longtemps et d'être trop loin pour déclencher par radio l'explosion des mines. Dans le port de Galveston, six explosions presque simultanées venaient pourtant de déchirer la coque du *Croisé* dans laquelle s'engouffrèrent des milliers de tonnes d'eau. Vingt secondes plus tard, le tanker donnait fortement de la bande à tribord et vingt secondes plus tard encore, le bruit d'une explosion lointaine parvenait aux oreilles des passagers du *Questar*. Seuls sur la passerelle – le cotre était sur pilotage automatique – Cronkite et Mulhooney échangèrent un sourire. Avec le sens de l'occasion qui caractérise les Irlandais, Mulhooney fit apparaître une bouteille de champagne débouchée et en remplit deux verres. Cronkite, qui d'ordinaire avait horreur du champagne, avala le liquide pétillant d'un trait et reposa son verre en poussant un soupir de satisfaction. Ce fut à ce moment précis que le *Croisé* prit feu.

Le tanker avait certes vidé ses cuves mais les réservoirs de ses moteurs Diesel étaient remplis à ras-bord de carburant. Le gas-oil n'explose pas, il brûle. En quelques secondes, les flammes s'élevant du *Croisé* atteignirent une hauteur de cinquante mètres ; la ville de Galveston baignait dans une immense lueur rouge. Puis, aussi

soudainement qu'il s'était allumé, le brasier s'éteignit lorsque le *Croisé* se coucha sur le flanc et que les eaux du port l'engloutirent aux trois quarts. Çà et là, quelques petites nappes de gas-oil flottant sur l'eau continuaient à brûler.

Manifestement, Lord Worth allait devoir se procurer un nouveau pétrolier et cela posait un problème. S'il suffisait de décrocher le téléphone pour obtenir très rapidement un tanker géant, les navires-pétroliers de cinquante mille tonnes se faisaient rares, tout simplement parce que les principaux chantiers navals du monde avaient cessé d'en construire. On mettait hâtivement en chantier depuis quelque temps des pétroliers de tonnage égal ou même inférieur à celui du *Croisé*, mais leur construction ne serait pas achevée avant un an ou deux. Pourquoi revenait-on à des navires de taille plus modeste ? Parce que les tankers géants qui transportaient en Europe le pétrole extrait dans la région du golfe Persique ne pouvaient, du fait de leur tirant d'eau, emprunter le canal de Suez nouvellement ré-ouvert à la navigation internationale et devaient continuer à passer par le cap de Bonne-Espérance. Les pétroliers de dimensions plus restreintes, de tirant d'eau plus faible, n'avaient pas ce problème et évitaient désormais ce long et coûteux détour. On racontait, non sans raison probablement, que les armateurs grecs, connus pour leur sens particulièrement aigu des affaires, s'étaient taillé la part du lion sur ce marché.

*

L'aube se levait sur la *Sorcière des Mers* où régnait une activité intense. Le pétrolier *Torbello*, battant pavillon panaméen, finissait de vider de son pétrole l'énorme réservoir flottant en forme de cône. Au nord-est, deux hélicoptères venaient d'apparaître au-dessus de la ligne d'horizon. C'était deux gros Sikorsky que le parcimonieux lord écossais avait acquis pour une bouchée de pain. L'armée américaine, qui en possédait en surnombre depuis la fin de la guerre du Viêt-Nam, n'avait été que trop heureuse de s'en débarrasser : d'une façon générale, les particuliers ne se précipitent pas pour acheter du matériel de guerre.

Le premier des deux appareils à se poser sur la plate-forme débarqua vingt-deux hommes, dont Lord Worth et Giuseppe Palermo. Les vingt autres passagers qui, à en juger par leur mine, ne consacraient pas leur vie à la défense de la veuve et de l'orphelin, étaient tous munis de certificats en bonne et due forme leur conférant la qualité d'experts pétroliers. Qu'ils fussent des experts, personne n'aurait pu le nier, mais aucun d'entre eux n'aurait reconnu un baril de pétrole même si on leur avait plongé la tête dedans. Leur spécialité,

c'était la plongée sous-marine, les explosifs et les armes à feu de toutes sortes.

Le second hélicoptère se posa sur la *Sorcière* dès que le premier eut décollé. Il ne transportait aucun passager mais uniquement le matériel de guerre dérobé à l'arsenal de Floride, dont les journaux n'annonçaient pas encore le cambriolage.

Les ouvriers travaillant sur la plate-forme assistèrent sans trop de curiosité au débarquement des étranges passagers et de la non moins étrange cargaison. Pour ces hommes, l'inhabituel était familier ; le curieux, l'incongru, l'explicable faisaient partie de leur vie quotidienne.

Après les avoir rassemblés, Lord Worth les informa du danger menaçant la *Sorcière des Mers* et des mesures défensives qu'il avait prises. Les foreurs, qui tenaient à l'existence autant que quiconque, approuvèrent énergiquement leur employeur, qui déclara, en conclusion, qu'il savait pouvoir compter sur leur discrétion.

Le noble Ecossais avait en cela parfaitement raison. Parmi ces ouvriers pourtant hautement qualifiés, il ne se trouvait pas un seul homme qui n'ait eu, à un moment ou à un autre de sa vie, des démêlés avec la police. Il y avait à bord des repris de justice, des prisonniers évadés, d'anciens détenus libérés sur parole ; pour ces hommes, il ne pouvait y avoir de meilleure cachette que la *Sorcière des Mers* et le motel, propriété de Lord Worth, où ils passaient leurs journées libres. Aucun officier de police soucieux de sa carrière ne se serait risqué à mettre en doute la respectabilité de l'un des plus puissants chevaliers d'industrie du monde ni, par voie de conséquence, celle du personnel qu'il employait.

Loger les nouveaux venus ne présentait aucun problème. Comme la plupart des plates-formes et navires de forage, la *Sorcière des Mers* possédait deux mess, deux quartiers séparés : l'un pour les Occidentaux, l'autre pour les Orientaux, et il n'y avait alors aucun Oriental à bord.

Lord Worth, le commandant Larsen et Palermo tinrent conseil dans le luxueux salon que le milliardaire réservait à son usage personnel. Tous trois tombèrent d'accord sur le fait que Cronkite ne s'embarrasserait pas de subtilités inutiles et aurait recours à des méthodes ouvertement violentes. Une fois le pétrole transporté à terre, Cronkite ne pouvait plus rien contre eux. En outre, il n'oserait jamais couler un tanker plein de pétrole ni détruire le réservoir flottant de la *Sorcière* : dans les deux cas, il provoquerait une gigantesque marée

noire, comparable ou probablement plus grande encore que celle causée par le naufrage du *Torrey Canyon*, quelques années plus tôt, au large de la côte sud-ouest de l'Angleterre. Une catastrophe d'une telle ampleur entraînerait une enquête et la découverte de certains aspects de l'affaire ; si Cronkite se retrouvait impliqué, il n'hésiterait pas à impliquer avec lui les grandes compagnies. L'écologie et la pollution passionnaient encore suffisamment l'opinion pour qu'une enquête fût inévitable.

Cronkite pouvait aussi s'en prendre au tuyau flexible qui reliait la plate-forme au réservoir et les trois hommes décidèrent de le faire surveiller jour et nuit, dès que Conde les aurait rejoints avec le *Vagabond*. Outre les appareils contrôlant la tension des câbles d'ancrage, la *Sorcière des Mers* était équipée d'un matériel très moderne : une antenne de radar ne cessait de tourner au sommet du derrick et des sonars étaient fixés à chacun des trois pieds géants de la plate-forme, à cinq mètres sous l'eau. Le radar signalerait toute attaque par air ou par mer et les canons antiaériens, les pièces de bord assureraient la riposte. Au cas, fort improbable, d'une attaque sous-marine, le sonar localiserait l'ennemi et une grenade sous-marine envoyée depuis le *Vagabond* le neutraliserait.

Lord Worth ignorait bien entendu qu'au moment même où il tenait conseil, une autre embarcation naviguait rapidement en direction du *Questar*. C'était un navire qui se déplaçait grâce à un système connu familièrement sous le nom de « tire-pousse ». L'eau, captée à l'avant du bateau, passait le long de la coque par un tuyau et était rejetée sous pression à l'arrière. Ce navire sans hélice avait été conçu essentiellement pour naviguer très près de la côte ou dans des marécages. À la différence des autres bateaux du même type, celui de Cronkite, l'*Astérie*, était équipé d'une série de batteries alimentant un moteur électrique. Le sonar pouvait détecter une embarcation munie d'hélice mais il ne pouvait repérer un « tire-pousse » électrique.

Le milliardaire envisagea avec les deux autres hommes la possibilité d'une attaque directe contre la *Sorcière des Mers*. Seule une bombe atomique pouvait détruire d'un coup une plate-forme aussi vaste, aussi bien compartimentée et d'une flottabilité aussi grande. Toute arme classique s'avérerait insuffisante. L'attaque, lorsqu'elle se déclencherait, serait localisée. Le derrick constituait une cible évidente mais on imaginait mal comment Cronkite réussirait à s'en approcher sans être vu. Pourtant, Lord Worth ne doutait pas que ses ennemis dirigeraient leurs premiers coups contre la *Sorcière des Mers*.

Les événements devaient lui donner tort à deux reprises en moins

d'une heure.

Les premières mauvaises nouvelles lui parvinrent alors que le *Torbello* disparaissait à l'horizon. Le visage rouge de fureur, Larsen remit à son employeur un câble que le radio venait de recevoir. Après en avoir pris connaissance, le noble Ecossais réagit dans un langage qui le rendait à jamais indigne d'un siège à la Chambre des Lords. Brutal dans sa concision, le message l'informait de la fin spectaculaire du *Croisé* à Galveston.

Les deux hommes se précipitèrent vers la salle de radio. Larsen prit contact avec le *Jupiter*, leur troisième tanker, en train de décharger sa cargaison dans un petit port de Louisiane ; il avertit son capitaine du sort qu'avait subi le *Croisé* et lui ordonna de faire surveiller le navire par tout l'équipage tant qu'il resterait à quai.

Lord Worth demanda à parler au chef de la police de Galveston, se présenta comme le propriétaire du *Croisé* et obtint sur la catastrophe des détails qui ne l'emplirent pas de joie. Mû par une inspiration, il demanda au policier si on avait vu dans les parages, avant l'accident, un certain John Cronkite ou un navire appartenant à un homme de ce nom. On le pria d'attendre quelques instants, le temps de vérifier auprès des services des douanes et, deux minutes plus tard, on lui répondit qu'effectivement le nommé John Cronkite était monté à bord du *Questar*, un navire ancré juste à côté du *Croisé*. On ignorait si le bateau, qui avait pris le large une demi-heure avant l'explosion, appartenait à Cronkite.

Lord Worth exigea que le *Questar* soit arraisonné, ramené au port et Cronkite placé en état d'arrestation. Le chef de la police lui fit observer que le droit international interdit d'arraisonner un navire en haute mer en temps de paix, et qu'en ce qui concernait Cronkite, il n'y avait pas la moindre preuve permettant de l'inculper. Le milliardaire demanda alors si on pouvait retrouver le propriétaire du *Questar*. Le chef de la police lui promit de s'en occuper mais l'avertit que cela pouvait prendre beaucoup de temps, étant donné le nombre de registres à consulter.

*

À ce moment même, un sous-marin cubain naviguant en surface au voisinage de Key West, se dirigeait droit vers la *Sorcière des Mers*. Pendant ce temps, un destroyer russe équipé de missiles quittait La Havane et se lançait apparemment à la poursuite du sous-marin cubain. Quelques minutes plus tard, un autre destroyer larguait les

amarres et s'éloignait d'une base du Venezuela.

Sous le commandement de Conde, le *Vagabond*, le navire de recherches séismologiques de Lord Worth, voguait vers sa destination.

L'*Astérie*, dont le commandant s'appelait Easton, s'éloignait du *Questar*, immobile sur l'océan, tous moteurs arrêtés. Debout sur une plate-forme suspendue, deux marins finissaient de peindre le nouveau nom de *Georgie* sur la peinture à peine sèche recouvrant les lettres de *Questar*. Cronkite ne tenait pas à ce qu'un navire croisé par hasard pût demander par radio confirmation de l'existence d'un cotre appelé le *Questar*.

Un hélicoptère décolla de l'arrière du navire, prit la direction du sud-est pour se lancer à la recherche du *Torbello*, dont il devait communiquer la position et la route dès qu'il l'aurait trouvé. Quelques minutes plus tard, le *Questar* repartait dans la direction prise par l'hélicoptère.

CHAPITRE QUATRE

Lord Worth prenait le thé au salon avec Larsen et Palermo lorsque l'opérateur radio frappa à la porte, entra et lui remit un message en disant :

— Pour vous, Sir, mais il est codé. Avez-vous un dictionnaire chiffré ?

— Inutile, répondit l'Écossais avec un sourire satisfait, j'ai inventé ce code moi-même. — Se frappant le front, il ajouta : — Le voilà, mon dictionnaire chiffré.

Le radio sortit. Larsen et Palermo attendaient avec une certaine impatience en regardant leur patron décoder le message. Cette impatience se transforma en appréhension lorsque le sourire s'effaça des lèvres de Lord Worth et l'appréhension fit place à de l'inquiétude lorsque le visage du milliardaire s'empourpra. Reposant le message, le président de la Worth Hudson prit sa respiration puis lâcha une bordée d'expressions comparables à celles qu'il avait utilisées en apprenant la perte du *Croisé*, mais en y mettant cette fois plus de chaleur et de passion. Après quelques instants, il s'arrêta, moins parce qu'il se trouvait à court de vocabulaire que parce qu'il manquait de souffle.

Trop intelligent pour demander stupidement s'il se passait quelque chose, Larsen se contenta de dire :

— Si vous nous faisiez part des mauvaises nouvelles ?

Au prix de gros efforts sur lui-même, Lord Worth retrouva son calme et commença :

— D'après Cor...

Il s'interrompit aussitôt. L'une des nombreuses règles qu'il s'imposait consistait à cacher à la main droite ce que faisait la gauche.

— J'ai appris, de source sûre, que deux pays envisagent d'utiliser leurs forces navales contre nous. L'un d'entre eux semble même avoir passé le stade des intentions puisqu'un destroyer vénézuélien vient de quitter sa base et se dirige dans notre direction.

— Ils n'oseraient pas, dit Palermo.

— Rien n'arrête ceux qui aiment passionnément l'argent et le pouvoir.

Apparemment, il ne venait pas à l'esprit du milliardaire que cette remarque s'appliquait étrangement à lui-même.

— Quelle est l'autre puissance ? demanda Larsen.

— L'Union soviétique.

— Vraiment ? fit le commandant sans trace d'émotion dans la voix. Je n'aime pas ça.

— Nous avons bien besoin des Russes ! soupira Lord Worth, à nouveau parfaitement maître de lui.

Tout en consultant un petit carnet, il ajouta :

— Je crois que je vais appeler Washington.

Il avançait le bras vers le téléphone lorsque l'appareil se mit à sonner. Il décrocha et appuya en même temps sur le bouton branchant la communication sur amplificateur.

— Worth à l'appareil.

Une voix retentit dans le haut-parleur :

— Vous savez qui vous parle ?

— Oui, répondit Lord Worth, qui avait reconnu la voix de Corral.

— J'ai procédé aux vérifications promises et malheureusement nous avons raison de craindre le pire : X et Y ont accepté d'accorder leur aide à qui vous savez sous forme d'intervention navale.

— Je sais. L'un d'entre eux est déjà passé aux actes.

— Lequel ?

— Le plus au sud. A-t-il aussi été question d'une intervention aérienne ?

— Pas à ma connaissance, mais je n'ai pas besoin de vous dire que cela n'en exclut pas pour autant la possibilité.

— Prévenez-moi dès que vous aurez d'autres bonnes nouvelles.

— Certainement. Au revoir, Sir.

Lord Worth raccrocha puis décrocha de nouveau.

— Je voudrais Washington.

— Pouvez-vous patienter un instant, Sir ?

— Pourquoi ?

— Nous recevons un autre message chiffré. J'ai l'impression que le code utilisé est le même.

— Cela ne me surprendrait pas outre mesure, dit Lord Worth. Apportez-le-moi le plus vite possible.

Il coupa la communication, appuya sur un bouton du petit cadran.

— Chambers ?

Chambers était le chef-pilote de Lord Worth.

— Oui, Sir ?

— Vous avez refait le plein ?

— Prêt à décoller, Sir.

— Ne vous éloignez pas du téléphone ; je peux décider de partir d'une seconde à l'autre.

Le milliardaire raccrocha.

— En route pour Washington ? demanda Larsen.

— Cela dépendra du second message mais j'ai le pressentiment que oui. Voyez-vous, il y a des démarches qu'on ne peut effectuer par téléphone.

— Que faisons-nous pendant votre absence ?

— Le *Vagabond* amènera cet après-midi des canons antiaériens et des pièces de bord que vous installerez sur la plate-forme.

— Au nord, au sud, à l'ouest mais pas à l'est ?

— Comme vous voudrez.

— Simplement pour ne pas couler nous-mêmes notre réservoir

flottant.

— Très juste. Il y a aussi des mines, que vous placerez entre les pieds de la plate-forme.

— Une explosion sous-marine ne risquerait-elle pas de les endommager ?

— Je ne crois pas. En tout cas, nous verrons bien. Restez en contact avec le *Torbello* et le *Jupiter* ; appelez-les toutes les demi-heures. Assurez une surveillance constante du radar et des sonars. Que diable, Commandant, je n'ai pas besoin de vous dire ce que vous devez faire.

Lord Worth écrivit une rangée de chiffres sur un bout de papier.

— Au cas où je partirais effectivement, appelez ce numéro à Washington pour annoncer mon arrivée. Dans cinq heures, environ.

— C'est le Département d'Etat ?

— Oui. Dites-leur que je n'accepterai d'être reçu que par le secrétaire ou le sous-secrétaire. Rappelez-leur, avec tact, les contributions financières à la prochaine campagne électorale. Prévenez ensuite Dawson, mon pilote d'avion, de se tenir prêt à partir pour Washington.

L'opérateur radio frappa à la porte, entra, remit un message à Lord Worth et sortit. Après l'avoir déchiffré, l'Écossais décrocha le téléphone et avertit Chambers de prendre immédiatement place à bord de l'hélicoptère.

— Un sous-marin cubain de fabrication soviétique a quitté La Havane suivi d'un destroyer russe équipé de missiles téléguidés. Tous deux se dirigent dans notre direction.

— Une visite au Département d'Etat ou au Pentagone semblerait tout à fait indiquée, observa Larsen. Nous ne pouvons pas grand-chose contre des missiles téléguidés. On dirait que le secteur va commencer à s'animer : cela fait cinq bâtiments qui naviguent vers nous, si l'on compte le *Jupiter* et le *Vagabond*.

Larsen se serait inquiété davantage s'il avait su que ces bâtiments étaient en fait au nombre de sept, puisque l'*Astérie* et le *Questar* se dirigeaient eux aussi vers la *Sorcière des Mers*.

— Je vous confie la maison, dit Lord Worth en se levant. Je rentrerai probablement dans la soirée mais je resterai en contact radio.

Le voyage de Lord Worth allait se faire en quatre étapes : d'abord en hélicoptère pour regagner le continent, puis en Boeing personnel pour aller à Washington, en revenir, et enfin l'hélicoptère de nouveau pour retourner sur la *Sorcière des Mers*.

Pendant chacune de ces étapes, il devait se produire des événements tout à fait désagréables, désagréables pour Lord Worth, s'entend. Par bonheur, le noble Ecossais n'avait pas le don de double vue qu'on prête généralement à ses compatriotes.

Le premier de cette série d'événements fâcheux se produisit alors que Lord Worth regagnait le continent. Une camionnette s'arrêta devant la porte de son manoir ; cinq hommes au visage masqué en descendirent. L'un d'eux tenait à la main un rouleau de sparadrap, un autre quelques mètres de corde. Tous portaient une arme.

Mac Pherson, le vieux jardinier, examinait comme tous les matins à l'aube les dommages causés à la flore par la faune pendant la nuit, lorsque les cinq hommes descendirent de la camionnette. Même si la surprise ne lui avait pas momentanément paralysé les cordes vocales, le pauvre vieillard n'aurait pas eu le temps de crier. Ses agresseurs le ligotèrent, lui fermèrent la bouche, littéralement, avec du sparadrap et le jetèrent sans plus de cérémonie dans un taillis.

Le chef des cinq hommes, un nommé Durand, appuya sur la sonnette de la porte d'entrée. Durand, qui avait une attirance toute particulière pour les coffres des banques, avait déjà effectué trois séjours en prison. C'était un homme à la réputation d'autant plus douteuse qu'il connaissait parfaitement Cronkite et travaillait avec lui depuis des années. Durand attendit une demi-minute puis sonna de nouveau. La porte finit par s'ouvrir sur un Jenkins en robe de chambre, les cheveux en broussailles, clignant des yeux – il était encore très tôt. Quand le maître d'hôtel découvrit l'arme que Durand braquait sur lui, il cessa de cligner des yeux : il les écarquilla de stupeur.

Durand toucha le cylindre vissé au canon de son revolver en demandant :

— Tu sais ce que c'est ?

Spectateur assidu des feuilletons télévisés, Jenkins savait reconnaître un silencieux au premier coup d'œil. Il acquiesça d'un signe de tête.

— Il ne t'arrivera rien si tu fais ce qu'on te dit et si tu réponds aux

questions sans te faire prier, reprit Durand. Compris ?

Jenkins avait compris.

— Combien y a-t-il de domestiques ici ?

— Il... Il y a moi, répondit Jenkins d'une voix un peu tremblante. Je suis le maître d'hôtel...

— Je m'en doute qu'il y a toi ! Continue.

— Deux valets de chambre, un chauffeur, un opérateur radio, une secrétaire, une cuisinière et deux femmes de chambre... Il y a aussi une femme de ménage mais elle ne vient pas avant huit heures.

— Bâillonne-le, ordonna Durand à l'un de ses hommes.

Lorsque le maître d'hôtel eut la bouche recouverte de sparadrap, Durand reprit :

— Désolé, mais je préfère t'empêcher de faire l'imbécile. Conduis-nous aux chambres.

Dix minutes plus tard, les huit domestiques étaient ficelés et réduits au silence.

— Et maintenant, les deux demoiselles, fit Durand.

Jenkins conduisit les malfrats devant une porte.

Durand désigna trois de ses hommes et dit à voix basse :

— Le maître d'hôtel va nous conduire à la chambre de l'autre fille ; vérifiez ce qu'elle emportera ; fouillez son sac à main, surtout.

Un seul homme resta avec Durand et l'accompagna à l'intérieur de la chambre. Il y avait quelqu'un dans le lit, encore qu'on ne pouvait en voir qu'une masse de cheveux épandus sur l'oreiller. Durand, qui avait rangé son arme dans son étui pour ne pas terroriser la jeune fille, annonça sur le ton de la conversation :

— Debout, c'est l'heure de se lever, Mademoiselle.

D'ordinaire, Durand était peu enclin à la douceur, mais il ne tenait pas à provoquer une crise de nerfs chez la fille.

Il n'y eut pas de crise de nerfs. Marina se retourna dans son lit et regarda Durand avec des yeux ensommeillés puis se redressa soudain,

tout à fait réveillée cette fois. Une expression de frayeur, ou de stupeur se peignit sur son visage puis disparut. La jeune fille se saisit de son peignoir, qu'elle plaqua contre sa poitrine.

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

Sa voix n'était pas aussi calme qu'elle l'aurait voulu.

— Non, mais écoute-moi ça, fit Durand admiratif. À croire qu'elle a passé sa vie à se faire enlever tous les matins.

— C'est un enlèvement ?

— J'en ai bien peur, répondit Durand d'un ton navré.

— Où m'emmenez-vous ?

— En vacances. Sur une petite île baignée de soleil mais ce n'est pas la peine d'emporter un maillot de bains. Levez-vous et habillez-vous.

— Et si je refuse ?

— Nous vous habillerons.

— Je ne m'habillerai pas devant vous.

— Mon ami va aller dans le couloir, devant la porte, et moi dans la salle de bains. Je laisserai la porte entrouverte, non pas pour vous lorgner mais pour surveiller la fenêtre. Appelez-moi quand vous aurez terminé et dépêchez-vous.

Elle se dépêcha. Trois minutes plus tard, lorsqu'elle l'appela, elle portait une blouse, un pantalon bleu et avait peigné ses cheveux.

Durand approuva d'un hochement de tête.

— Mettez dans un sac de voyage de quoi tenir quelques jours, dit-il.

Il la regarda fourrer dans le sac quelques vêtements, tirer la fermeture à glissière.

— Je suis prête, annonça Marina en prenant son sac à main.

Durand le lui prit des mains, l'ouvrit et en renversa le contenu sur le lit. Du bric-à-brac éparpillé sur la couverture, il tira un petit pistolet à crosse de nacre qu'il glissa dans une de ses poches.

— Vous pouvez ranger le reste.

Dépitée et rageuse, la jeune fille s'exécuta sans dire un mot.

Dans la chambre de Melinda, une scène à peu près semblable venait de se dérouler.

Vingt-cinq minutes s'étaient écoulées entre l'arrivée des cinq hommes et leur départ avec les deux filles de Lord Worth. Personne n'avait été blessé – si ce n'était dans son amour-propre – et Durand avait même poussé la délicatesse jusqu'à asseoir confortablement Jenkins dans un fauteuil de l'entrée avant de partir. Le maître d'hôtel aurait peut-être davantage apprécié cette attention s'il n'avait eu pieds et poings liés.

Dix minutes après le départ de Durand et de ses complices, l'hélicoptère de Lord Worth se posait sur l'aéroport de la ville, à côté de son Boeing personnel. Il n'y eut aucune formalité de douane ou de passeport, le milliardaire ayant fait comprendre, quelques années auparavant, que ce genre de choses l'agaçait prodigieusement. Et ce qui agaçait Lord Worth ne durait généralement pas très longtemps.

Ce fut pendant la deuxième partie du voyage que se produisit le second événement regrettable. Par bonheur, l'Ecossais n'avait une fois de plus pas la moindre idée de ce qui se passait.

*

Le pilote de l'hélicoptère du *Questar* (ou plutôt du *Georgie*) qui venait de repérer le *Torbello*, signala la position du navire aussi exactement que possible et indiqua que si le pétrolier maintenait le même cap, il finirait par rencontrer le *Georgie*. Les deux navires se trouvaient à environ quarante-cinq milles l'un de l'autre. Cronkite félicita le pilote et lui ordonna de rentrer.

Sur la passerelle du *Georgie*, Cronkite et Mulhooney ne cachaient pas leur satisfaction. S'il y a parfois loin de la conception à l'exécution, tout se déroulait cette fois-là comme prévu.

— Il est temps de passer une tenue plus respectable, dit Cronkite. Et n'oublie pas de te poudrer le nez.

Mulhooney quitta la passerelle en souriant. Cronkite s'attarda un instant avec l'homme de barre, à qui il donna ses instructions, puis quitta à son tour la passerelle.

Moins d'une heure plus tard, le *Torbello* apparut à l'horizon. Le *Georgie* se dirigea droit vers lui puis obliqua de trente degrés à tribord

quand il ne fut plus qu'à trois milles du tanker, et vira ensuite à bâbord pour décrire une longue boucle qui l'amena, deux minutes plus tard, juste à côté du *Torbello*. Les deux navires voguaient maintenant de conserve, exactement à la même vitesse. Cronkite s'approcha du bastingage du *Georgie*, un porte-voix à la main.

— Ici les garde-côtes, cria-t-il en direction du *Torbello*. Arrêtez-vous, s'il vous plaît. Ce n'est pas un ordre mais une requête. Vous courez un grave danger. Avec votre permission, une équipe spéciale va monter à votre bord pour fouiller le navire. Surtout n'utilisez pas votre radio si vous tenez à votre équipage et à votre bateau.

Le capitaine Thompson, marin d'une intégrité irréprochable, répondit en utilisant son propre porte-voix.

— Qu'y a-t-il ? Pourquoi cet abordage ?

— Ce n'est pas un abordage. Je vous demande d'accéder à ma requête, dans votre intérêt. Croyez-moi, je préférerais me trouver à des kilomètres de votre navire. N'oubliez pas ce qui est arrivé au *Croisé*, hier soir à Galveston.

Le capitaine Thompson n'avait pas oublié mais il ignorait, bien entendu, que Cronkite était responsable de l'explosion du *Croisé* : l'ordre qu'il donna d'arrêter le *Torbello* l'indiquait assez. Trois minutes plus tard, le *Georgie* alla se coller contre la coque du tanker immobile, de sorte que Cronkite et Mulhooney n'eurent qu'à sauter pour se retrouver sur le pont du *Torbello*. Ils attendirent que le *Georgie* fût amarré au pétrolier à la poupe et à la proue, puis se dirigèrent vers la passerelle.

Les deux hommes étaient méconnaissables. Cronkite arborait une splendide barbe noire, une moustache et des lunettes de soleil ; avec son uniforme bien coupé et sa casquette légèrement de guingois, il était l'image même du capitaine de garde-côte, compétent et impétueux. Mulhooney portait un déguisement semblable.

Sur la passerelle, il n'y avait que le capitaine Thompson et l'homme de barre, inoccupé pour l'instant.

— Bonjour, dit Cronkite en tendant la main au capitaine. Désolé de vous déranger de la sorte mais vous nous remercirez de l'avoir fait. Tout d'abord, dites-moi où se trouve votre salle de radio.

Le capitaine Thompson pointa le menton en direction d'une porte située à l'arrière de la passerelle.

— J'aimerais que mon lieutenant vérifie si vous avez suivi mes conseils. C'est très important.

Vaguement mal à l'aise, le capitaine acquiesça de la tête.

— Allez donc voir, Dixon, dit Cronkite en se tournant vers Mulhooney.

Mulhooney entra dans la salle de radio, referma la porte derrière lui. L'opérateur leva la tête et le regarda d'un air légèrement surpris.

— Désolé de vous déranger, fit aimablement Mulhooney.

Pour un homme aussi dépourvu d'amabilité, c'était un véritable exploit que de se montrer presque cordial.

— Je suis du garde-côte, poursuivit-il. Votre capitaine vous a dit de ne plus émettre ?

— C'est ce que je fais.

— Avez-vous envoyé des messages depuis que vous avez quitté la *Sorcière des Mers* ?

— Uniquement les appels de routine, toutes les demi-heures.

— Ils sont censés y répondre ? J'ai de bonnes raisons de vous poser cette question.

Mulhooney s'abstint soigneusement de les révéler à l'opérateur-radio.

— Il se contentent d'annoncer « message reçu » et « terminé ».

— Quelle est la fréquence d'appel ?

— L'appareil est préréglé pour émettre sur cette fréquence.

Mulhooney hocha la tête, se glissa derrière le radio et lui asséna sur le crâne un coup de crosse de revolver. Il retourna ensuite sur la passerelle où il découvrit le capitaine Thompson en proie à une agitation bien compréhensible. Partagé entre l'inquiétude et l'incrédulité, le capitaine demandait à Cronkite :

— Une bombe à retardement ?

— Probablement plusieurs, cachées à bord du *Torbello*. Nos informations proviennent de source sûre, que je ne peux vous

divulguer.

— Personne ne serait assez fou pour causer une marée noire dans le Golfe !

— Vous supposez que nous avons affaire à des gens sains d'esprit mais je ne partage pas votre avis. Qui, si ce n'est un dément, aurait pris le risque de détruire le port de Galveston pour faire exploser le *Croisé* ?

Le capitaine Thompson rumina la question en silence.

— Avec votre permission, reprit Cronkite, nous allons fouiller la salle des machines, les quartiers de l'équipage et des officiers, ainsi que tous les endroits pouvant servir de cachette. Mes hommes ont l'habitude, ils ne mettront pas plus d'une demi-heure.

— De quelle sorte de bombe à retardement pensez-vous qu'il s'agit ?

— Je ne crois pas qu'il s'agisse d'un système à retardement. Je pense plutôt que le ou les détonateurs peuvent être déclenchés par radio depuis un avion ou un hélicoptère survolant les parages. En tout cas, vous ne risquez probablement rien avant de vous approcher de la côte des Etats-Unis.

— Pourquoi ?

— Parce que les ennemis de Lord Worth tiennent à provoquer un tollé contre lui. Plus vous serez près de la côte, plus la marée noire polluera le littoral. L'opinion publique exigera une enquête qui mettra en cause les normes de sécurité à bord des pétroliers surannés – excusez-moi – de Lord Worth. L'affaire se conclura peut-être par la liquidation de la *Sorcière des Mers* et l'interdiction, pour tous les pétroliers de Lord Worth, de naviguer dans les eaux territoriales américaines.

Outre ses nombreux talents, Cronkite était un menteur consommé.

— Puis-je faire venir mes hommes ? demanda-t-il.

Le capitaine Thompson hocha la tête sans enthousiasme.

À l'aide du porte-voix, Cronkite ordonna à l'équipe de fouille de passer à bord du *Torbello*. Aussitôt, quatorze hommes masqués et armés de mitraillettes sautèrent sur le pont du tanker. Le capitaine Thompson les regarda avec stupéfaction puis se retourna vers le faux

commandant du garde-côte. Sa stupéfaction ne fit que croître lorsqu'il découvrit les pistolets que Cronkite et Mulhooney braquaient sur lui.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? fit le capitaine dont la stupeur se transformait en colère.

— Cela veut dire que nous allons détourner votre navire. Cela se fait beaucoup, de nos jours. Je reconnais que personne jusqu'à présent n'a jamais détourné un pétrolier mais il faut des pionniers dans tous les domaines. D'ailleurs, il s'agit plutôt d'un retour aux sources : la piraterie en haute mer se pratique depuis des milliers d'années. Ne commettez pas d'acte inconsidéré, Capitaine, et ne jouez pas au héros, je vous en prie. Si vous vous montrez raisonnable, il ne vous arrivera aucun mal. De toute façon, que pourriez-vous faire contre quatorze hommes armés de mitraillettes ?

En moins de cinq minutes, tout l'équipage, à une exception près, fut conduit sous bonne garde au mess des officiers, sans offrir la moindre résistance. L'exception, c'était un mécanicien faisant grise mine à l'homme armé qui le surveillait dans la salle des machines. Rares sont ceux qui gardent le sourire lorsqu'on pointe vers eux le canon d'une Schmeisser.

Sur la passerelle, Cronkite donnait à Mulhooney ses dernières instructions :

— Continue à appeler la *Sorcière des Mers* toutes les demi-heures. Dans deux ou trois heures, tu leur annonceras une panne quelconque, mineure mais suffisante pour immobiliser le *Torbello* pendant quelques heures... Le pétrolier est attendu ce soir à Galveston et j'ai besoin de temps pour manœuvrer. Ou plutôt, tu as besoin de temps. À la tombée de la nuit, tu n'allumeras pas tes feux de navigation, ni d'ailleurs aucun autre feu. Ne sous-estimons pas Lord Worth.

Cronkite parlait avec une amertume inhabituelle chez lui et due, sans doute, au souvenir du jour où le milliardaire écossais l'avait ridiculisé.

— C'est un homme d'une puissance exceptionnelle, poursuivit-il, et il n'est pas exclu qu'il puisse convaincre les autorités de lancer avions et navires à la recherche de son pétrolier disparu.

Cronkite retourna à bord du *Georgie* et donna le signal du départ. De son côté, Mulhooney fit de même, mais il modifia le cap de quatre-vingt-dix degrés à bâbord, si bien que le *Torbello* prit la direction sud-ouest au lieu de nord-ouest. Une demi-heure plus tard, il envoya à la

Sorcière des Mers un message laconique mais rassurant : « Rien à signaler ».

Quand *l'Astérie* eut rejoint le *Georgie*, les deux navires prirent la direction sud-est et naviguèrent jusqu'à se trouver à trente-cinq milles de la *Sorcière*. Cachés derrière l'horizon, hors de portée du radar et du sonar de la plate-forme, les deux embarcations, moteurs arrêtés, s'immobilisèrent au milieu du Golfe.

*

Le Boeing avait avalé la moitié de la distance séparant la Floride de Washington. Dans la luxueuse chambre installée immédiatement derrière la cabine de pilotage, Lord Worth récupérait des fatigues de la veille ; inconscient des malheurs qui s'abattaient sur lui de toutes parts, il dormait paisiblement.

*

Contrairement à son habitude, Mitchell se leva tard ce matin-là. Il prit une douche, se rase et s'habilla sans parvenir à chasser une curieuse sensation de malaise. Dans la cuisine, il ne cessa de marcher de long en large en buvant son café puis décida soudain d'en avoir le cœur net. Décrochant le téléphone, il composa le numéro du manoir de Lord Worth : pas de réponse. Il raccrocha, appela de nouveau et obtint le même résultat.

Mitchell finit son café, traversa le couloir qui menait à l'appartement de Roomer et ouvrit la porte d'entrée avec son passe-partout. Dans la chambre à coucher, il découvrit son associé encore endormi et le réveilla sans ménagement.

— Qu'est-ce qui te prend de me réveiller en pleine nuit ? grogna Roomer.

— Il fait grand jour, annonça Mitchell en ouvrant les doubles rideaux. Tu t'en apercevras toi-même si tu condescends à ouvrir les yeux.

— Il y a le feu chez toi ?

— Si ce n'était que cela... Je suis inquiet, John. Ce matin, je me sentais tout drôle en me réveillant et la sensation n'a fait qu'empirer. J'ai fini par téléphoner au manoir, deux fois, sans obtenir de réponse. Il y a au moins une dizaine de personnes qui auraient dû décrocher.

— Tu crois que...

— C'est toi le cerveau. Habille-toi, je vais faire du café.

Bien avant que le café ne fût prêt, Roomer entra dans la cuisine. Il ne s'était ni douché ni rasé mais il avait quand même pris le temps de se passer un peigne dans les cheveux.

— Laisse tomber le café, fit-il. Allons voir ce qui se passe là-bas.

Les hommes sortirent et prirent la voiture la plus proche, en l'occurrence celle de Roomer.

— Quelle belle paire de crétins nous faisons, grommela Mitchell. Si on nous tape suffisamment longtemps sur le crâne, nous finirons peut-être – je dis bien peut-être – par voir ce qui nous crève les yeux.

Il se cramponna à son siège tandis que Roomer prenait un virage en épingle à cheveux en faisant crier les pneus.

— Doucement, mon gars, doucement. Inutile de se précipiter pour fermer la cage une fois les oiseaux envolés.

Roomer dut visiblement faire appel à sa volonté pour ralentir.

— Oui, nous pouvons nous vanter de notre perspicacité ! Lord Worth prétend expliquer sa conduite par les menaces pesant sur ses filles ; toi-même, tu lui proposes de raconter à Melinda et Marina qu'on veut les enlever, pour expliquer notre présence au manoir hier soir. Et aucun de nous trois ne songe une seule seconde que les deux filles courent un réel danger ! Lord Worth n'a pas exagéré : il a des ennemis, des ennemis acharnés qui possèdent désormais deux atouts, et quels atouts ! dans leur jeu. Lord Worth a les mains liées maintenant. Tout ce qu'il peut faire, c'est accepter leurs conditions. J'imagine qu'il donnerait la moitié de sa fortune pour récupérer ses filles. Je dis bien la moitié : le reste, il s'en servirait pour retrouver les ravisseurs.

— Mais nous les retrouverons avant lui, n'est-ce pas, fit Mitchell, qui semblait avoir recouvré tout son calme.

Roomer se mit à serrer nerveusement le volant lorsque la voiture s'engagea dans l'allée du parc.

— Je suis aussi furieux que toi mais je n'aime pas t'entendre parler de cette façon, tu le sais bien.

— Je ne faisais qu'exprimer un espoir, répondit Mitchell en souriant.

Roomer arrêta la voiture d'un coup de frein qui laissa une trace dans le gravier blanc de l'allée. En descendant du véhicule, Mitchell remarqua qu'un taillis était animé d'un mouvement bizarre. Dégainant son pistolet, il s'approcha lentement des broussailles puis rangea son arme et sortit son canif pour couper les liens de Mac Pherson. Malgré quarante années passées en Floride, le jardinier avait gardé un accent écossais assez fort et d'autant plus prononcé lorsqu'il se trouvait sous le coup d'une émotion. Quand Mitchell eut décollé le sparadrap qui lui recouvrait la bouche, Mac Pherson se lança dans des explications absolument incompréhensibles pour les deux détectives américains, ce qui n'avait d'ailleurs que peu d'importance.

Dans le hall d'entrée, Jenkins, immobile sur son fauteuil, les accueillit par un regard furibond qui, manifestement, ne leur était pas destiné. Le maître d'hôtel était tout simplement furieux et son humeur ne s'améliora guère lorsque Mitchell arracha d'un coup sec et douloureux le sparadrap qui lui fermait les lèvres. Jenkins prit sa respiration pour se lancer dans une protestation sans doute indignée, mais Mitchell ne lui laissa pas le temps de parler.

— Où se trouve la chambre de Jim ?

Jim était l'opérateur-radio. Ahuri, le maître d'hôtel regardait le détective sans répondre. Était-ce une façon de traiter un homme qui avait enduré de telles épreuves, qui avait frôlé la mort de si près ? Ses sauveurs auraient pu faire preuve à son égard d'un peu plus de sollicitude ou tout au moins s'inquiéter de sa santé, s'enquérir de son état.

Mitchell se mit à le secouer sans douceur.

— Vous êtes sourd ? La chambre de Jim ?

Les yeux fixés sur le visage blême se trouvant à moins de vingt centimètres du sien, Jenkins décida de garder pour lui ses remontrances.

— Premier étage, première porte à droite.

Mitchell quitta le hall d'entrée, imité, deux secondes plus tard, par Roomer.

— Vous m'abandonnez aussi, M^r Roomer ? fit Jenkins d'une voix plaintive.

— Je vais à la cuisine chercher de quoi vous délivrer. Dans sa précipitation, M^r Mitchell a emporté le seul couteau que nous possédions.

Jim Robertson, jeune diplômé frais émoulu de l'université et entré au service de Lord Worth pour retarder le moment d'entamer une carrière sérieuse, se massa doucement les poignets lorsque Mitchell eut coupé ses liens. Assis sur son lit, il grimaça quand le sang afflua de nouveau dans ses mains.

Manifestement les hommes de Durand n'avaient pas contrôlé leur enthousiasme en serrant les nœuds.

— Comment te sens-tu ? demanda Mitchell.

— En rogne.

— Pas étonnant. Capable d'envoyer un message ?

— Capable de n'importe quoi si c'est pour coincer ces salauds.

— C'est l'objectif visé. Tu as bien vu les ravisseurs ?

— Je ne peux en fournir une description très précise... Les ravisseurs ?

— Les filles de Lord Worth ont été enlevées.

— Doux Jésus ! Le vieux va le leur faire payer cher.

— Probablement. Tu sais où se trouve la chambre de Marina ?

— Je vais vous y conduire.

La chambre montrait tous les signes d'un départ imprévu et précipité. Sous les tiroirs de la commode, restés ouverts, quelques vêtements gisaient à terre.

Sans leur prêter la moindre attention, Mitchell se précipita vers la table de nuit, dont il fouilla rapidement le tiroir, et découvrit ce qu'il espérait y trouver : un passeport américain. En l'ouvrant, il constata qu'il était encore valide et que Marina s'était rajeunie de deux ans en lui disant son âge. Il remit le passeport en place et entraîna Robertson jusqu'à la salle de radio, dont le jeune homme ouvrit la porte avec une clef.

— Appelle-moi McGarrity, le chef de la police du comté, fit Mitchell. Je ne veux personne d'autre. Dis leur que tu parles au nom

de Lord Worth, cela devrait faire des miracles.

Roomer entra tandis que Robertson essayait d'établir la communication.

— J'ai trouvé les sept autres domestiques, ligotés et bâillonnés eux aussi. Jenkins s'occupe de les délivrer. Ses mains tremblent tellement qu'il va sûrement couper une artère ou deux, mais libérer les vieilles cuisinières et les jeunes caméristes, c'est au-dessus de mes forces.

— Il a dû falloir un kilomètre de corde, remarqua distraitemment Mitchell, qui songeait surtout à ce qu'il allait dire au chef de la police.

— Qui appelle-t-il ? demanda Roomer avec un mouvement de la tête vers l'opérateur-radio.

— McGarrity.

— Ce vieil opportuniste !

— La plupart des gens se montrent moins charitables que toi en parlant de lui mais, enfin, il a son utilité.

— J'ai la communication, M^r Mitchell, annonça Robertson. Prenez ce téléphone, là-bas.

— Chef McGarrity ? dit Mitchell.

— Lui-même.

— Ecoutez-moi très attentivement. L'affaire est extrêmement grave et c'est probablement la plus importante de toute votre carrière. Il y a quelqu'un avec vous ?

— Non, je suis seul.

McGarrity parlait d'un ton à la fois soupçonneux et intéressé.

— Personne ne peut nous entendre ?

— Personne ! Expliquez-vous, bon sang !

— Nous vous appelons de chez Lord Worth. Vous le connaissez ?

— Ne soyez pas stupide. Qui ça « nous » ?

— Je m'appelle Michael Mitchell et mon associé John Roomer. Nous sommes détectives privés.

— J'ai entendu parler de vous. C'est vous qui causez tant d'ennuis à la police locale ?

— Je dirais plutôt l'inverse mais là n'est pas la question. On a enlevé les deux filles de Lord Worth.

— Dieu tout-puissant !

Après cette pieuse exclamation, le chef de la police observa une pause exprimant sans doute sa stupéfaction. À l'autre bout du fil, Roomer eut un sourire sarcastique. Plaquant sa main sur le micro, il murmura à son associé :

— Je vois d'ici ce vieux brigand se tortiller sur son fauteuil, les yeux hors de la tête, en pensant déjà à son avancement.

— Un enlèvement, dites-vous ? reprit McGarrity d'une voix soudain enrouée.

— Un enlèvement, un rapt, un kidnapping.

— Vous êtes sûrs ?

— Certains. On a retrouvé les neuf domestiques ligotés et bâillonnés, des vêtements traînant dans la chambre des deux filles. Qu'en concluez-vous ?

— C'est un enlèvement, répondit McGarrity, comme s'il venait de résoudre tout seul l'énigme du siècle.

— Il faut leur couper toutes les issues. Comme ils n'ont pas emporté leurs passeports, nous pouvons exclure les vols internationaux. J'imagine d'ailleurs assez mal les ravisseurs prenant la fuite par un vol commercial régulier : tout le monde reconnaîtrait les filles de Lord Worth. Je suggère plutôt que vous fassiez surveiller tous les aéroports et héliports privés du sud de l'Etat, ainsi, bien entendu, que les ports, grands ou petits de la région.

— Mais il faudrait des centaines de policiers ! protesta McGarrity.

— Ecoutez-moi bien, chef, dit Mitchell. J'ai l'impression que vous n'avez pas tout à fait compris ce qui vous tombe sur le dos. Nous parlons en ce moment des *filles de Lord Worth*. Il vous suffit de décrocher le téléphone pour obtenir un millier de flics à mettre sur l'affaire. Vous pouvez même faire appel à la Garde Nationale, si vous voulez : Lord Worth se fera un devoir de payer les frais, jusqu'au dernier centime. Bon sang, McGarrity, réveillez-vous ! C'est

l'enlèvement le plus sensationnel depuis celui du fils Lindbergh.

— Bien sûr, bien sûr, marmonna le chef de la police. Signalement des ravisseurs ?

— Plutôt mince. Ils avaient tous le visage masqué par un bas ; ils portaient des gants, ce qui pourrait indiquer qu'ils ont un casier mais rien n'est moins sûr. Tous étaient grands, bien bâtis et vêtus de costumes sombres. Inutile de vous décrire leurs victimes, je suppose ?

— Lady Marina ? Lady Melinda ?

Snob dans l'âme, le chef de la police suivait avec passion les allées et venues des membres de la haute société.

— Grand Dieu non, reprit-il. Leur photo paraît régulièrement dans tous les journaux de l'Etat.

— Chef, je vous demanderais de vous montrer le plus discret possible pour l'instant.

— Certainement, ne vous en faites pas.

McGarrity tenait l'affaire de sa vie et personne n'allait la lui enlever.

— Il va falloir apprendre la nouvelle à Lord Worth. Je lui dirai de se mettre en contact avec vous.

— Vous ne l'avez pas encore prévenu ? s'exclama le chef de la police, qui n'arrivait pas à croire à sa chance.

— Non.

— Dites-lui de ne pas s'inquiéter, enfin, le moins possible. Dites-lui que je prends personnellement la direction de l'enquête.

— Je n'y manquerai pas, Chef, assura Mitchell.

Roomer fit une grimace en fermant les yeux.

— Bien. En ce qui concerne la police locale..., commença McGarrity.

— Je suppose que je dois les avertir également. Les flics du coin ont une dent contre nous : s'ils refusent de ne pas ébruiter l'affaire...

— Dans ce cas, trancha McGarrity d'une voix menaçante, dites-leur

de m'appeler. Y a-t-il quelqu'un d'autre au courant ?

— Non, bien sûr. Comme vous êtes le seul qui puissiez donner l'ordre de surveiller les ports et les aéroports, nous vous avons prévenu en premier.

— Et vous avez eu tout à fait raison, Mr Mitchell.

McGarrity parlait avec une chaleur, une effusion qu'expliquait la tenue prochaine d'élections très disputées. La publicité que lui vaudrait l'enlèvement lui garantirait une victoire facile sur son adversaire.

— Je m'en occupe, reprit-il. Tenez-moi au courant.

— Certainement, Chef, répondit Mitchell avant de raccrocher.

Roomer lança à son ami un regard admiratif.

— Tu es encore plus hypocrite que lui.

— Question d'entraînement, fit Mitchell. En tout cas, nous avons obtenu ce que nous voulions.

Après une pause, il reprit d'une voix sombre :

— As-tu pensé que nos oiseaux se sont peut-être déjà envolés ?

— J'y ai pensé, répondit Roomer, d'un ton tout aussi dépourvu de gaieté. Mais chaque chose en son temps : d'abord Lord Worth. Je te laisse le soin de le prévenir. Il paraît qu'à l'occasion, il sait faire appel à toutes les richesses du langage ordurier. Moi, je préfère aller interroger les domestiques. Je vais les abreuver copieusement (le cognac de Lord Worth fera l'affaire) pour leur faire oublier les épreuves traversées et leur délier la langue, mais je ne compte pas trop sur leurs témoignages. Tout ce que je peux leur demander, c'est un vague signalement des ravisseurs, une description de leurs voix, ou encore s'ils ont touché quelque chose sans avoir de gants.

— Excellent programme, tout au moins en ce qui concerne le cognac, fit Mitchell. Pourrais-tu demander à Jenkins d'en apporter un... (Il se tourna vers Robertson) deux doubles ?

Roomer s'arrêta au seuil de la porte.

— Tu sais ce qu'on faisait jadis aux porteurs de mauvaises nouvelles ?

— Je sais : on leur coupait la tête.

— Il nous accusera probablement de négligence, d'imprévoyance, et il aura raison, même s'il est aussi coupable que nous, dit Roomer avant de quitter la pièce.

— Appelle-moi Lord Worth, Jim, demanda Mitchell.

— Je ne sais pas où il se trouve.

— À bord de la *Sorcière des Mers*.

Robertson haussa les sourcils mais ne fit aucun commentaire. Quelques secondes plus tard, il fit signe à Mitchell de décrocher le téléphone.

— Lord Worth, s'il vous plaît.

— Ne quittez pas.

Une autre voix, moins aimable, prit le relais après quelques instants :

— Que voulez-vous ?

— Parler à Lord Worth.

— Comment savez-vous qu'il se trouve à bord ?

— Peu importe. Passez-le-moi, je vous prie.

— J'ai pour charge de protéger Lord Worth des importuns. Nous recevons trop de coups de téléphone de raseurs ou de cinglés. Qui vous a appris que Lord Worth était ici ?

— Lui-même.

— Quand ?

— Hier soir, vers minuit.

— Comment vous appelez-vous ?

— Mitchell. Michael Mitchell.

— Pourquoi ne pas l'avoir dit tout de suite ? fit la voix, soudain plus cordiale.

— Parce que je ne m'attendais pas à un tel interrogatoire. Vous

devez être le commandant Larsen ?

— C'est moi.

— La courtoisie ne vous étouffe pas, on dirait.

— Je fais mon boulot.

— Passez-moi Lord Worth.

— Il n'est pas ici.

— Il ne m'aurait pas menti, répliqua Mitchell.

Le détective aurait préféré ne pas révéler qu'il avait assisté au départ du milliardaire pour la plate-forme.

— Il ne vous a pas menti mais il a quitté la *Sorcière* pour Washington, il y a déjà quelques heures.

Silencieux, Mitchell réfléchit puis demanda :

— A-t-il laissé un numéro de téléphone auquel on puisse le joindre ?

— Oui, pourquoi ?

— Je ne vous ai pas demandé pourquoi il est allé à Washington. C'est une affaire urgente et personnelle. D'après ce que Lord Worth m'a dit de vous, vous agiriez exactement comme je le fais en ce moment. Donnez-moi ce numéro et je vous promets de vous rappeler pour vous mettre au courant dès que Lord Worth m'aura donné le feu vert.

— Juré ?

Mitchell donna sa parole, en échange de quoi Larsen lui communiqua le numéro de téléphone.

En raccrochant, le détective annonça à Robertson :

— Lord Worth a quitté la *Sorcière* pour Washington.

— Dans son Boeing ?

— Je n'ai pas demandé mais je suppose. Tu crois que je peux le joindre ?

L'opérateur-radio eut une moue dubitative.

— Quand a-t-il quitté la *Sorcière* ?

— Je ne sais pas exactement. D'après Larsen, il y a déjà quelques heures.

Robertson eut l'air encore plus sceptique.

— N'y croyez pas trop, M^r Mitchell. Cet émetteur a une portée de plus de trois mille kilomètres mais le récepteur du Boeing n'a pas été modifié pour pouvoir capter des messages envoyés d'une telle distance. Je ne peux probablement déjà plus l'appeler.

— Essaie quand même, on ne sait jamais.

— Je ne vous promets rien, M^r Mitchell.

L'opérateur tenta d'établir le contact avec le Boeing.

À mesure que les secondes s'écoulaient, il devenait de plus en plus clair que Lord Worth allait bénéficier d'un nouveau sursis avant d'apprendre les mauvaises nouvelles. Au bout de cinq minutes, Robertson leva la tête vers Mitchell et haussa les épaules.

— Merci d'avoir essayé, Jim.

Mitchell tendit à l'opérateur un morceau de papier portant un numéro de téléphone.

— C'est à Washington. Tu crois que tu peux l'avoir ?

— Ça, j'en suis sûr.

— Essaie dans une demi-heure et demande Lord Worth. Si tu ne l'as pas du premier coup, continue à appeler toutes les vingt minutes. Tu peux me passer la communication dans le bureau ?

— Oui.

— J'attends là-bas. Il faut que je m'occupe des flics.

Ignorant des coups qui le frappaient, Lord Worth continuait à dormir paisiblement, tandis que le Boeing amorçait sa descente vers l'aéroport Dulles.

CHAPITRE CINQ

Un verre de whisky écossais dans la main droite, un cigare cubain dans la main gauche, Lord Worth était confortablement assis dans un des profonds fauteuils du luxueux bureau du sous-secrétaire d'Etat. Au lieu d'apprécier l'hospitalité qu'on lui offrait, le milliardaire sentait peu à peu sa colère monter contre le monde en général et plus particulièrement contre les quatre autres occupants de la pièce.

Il y avait dans le bureau, outre l'Ecossais, Howell, le sous-secrétaire d'Etat, grand échalas au regard intelligent caché derrière des lunettes à monture métallique lui donnant l'air d'un professeur de Yale, ce qu'il était d'ailleurs ; son assistant, dont Lord Worth n'avait pas saisi le nom, peut-être parce que toute sa personne évoquait la grisaille anonyme de la fonction publique ; le général Zweicker, qui avait l'air d'un général ; et une sténographe d'âge mûr, qui semblait ne prendre des notes que lorsque l'humeur lui en prenait, c'est-à-dire assez rarement. Sa longue expérience avait dû lui apprendre que la plupart des propos échangés dans une discussion ne valaient pas la peine d'être retenus.

— Messieurs, dit Lord Worth, j'arrive de Floride et je suis assez fatigué. J'ai déjà passé ou plus exactement perdu vingt-cinq minutes dans ce bureau. Mon temps est aussi précieux que le vôtre, si ce n'est plus. Je n'ai pas l'habitude de me faire éconduire, même avec un cigare et un verre de whisky.

— Comment pouvez-vous dire une chose pareille ? protesta le sous-secrétaire d'Etat. Je vous reçois dans mon bureau, en présence du général Zweicker : peu d'hommes ont droit à un tel traitement.

— Je n'ai pas l'habitude de discuter avec des sous-fifres ; je préfère m'adresser directement à celui qui tient les rênes. Dans le cas présent, je n'ai pas encore réussi à accéder au sommet, si je puis dire, mais cela ne saurait tarder. Ne croyez pas que vous allez vous débarrasser de moi avec quelques formules courtoises mais fermes, M^r Howell. Lorsque je vous ai informé des menaces pesant sur la *Sorcière des Mers*, vous ne m'avez pas cru ou vous ne m'avez tout simplement pas écouté. Je vous précise maintenant que trois embarcations appartenant à des puissances étrangères font route vers la *Sorcière* et vous ne réagissez toujours pas. Soit dit en passant, si vous ignorez la

présence de ces trois navires dans le golfe du Mexique, il est grand temps de vous offrir de nouveaux services de renseignements.

— Nous avons suivi les mouvements de ces navires mais pour l'instant, nous n'avons aucune raison d'intervenir, dit le général Zweicker. Vous n'avez aucune preuve de ce que vous avancez. Croyez-vous sérieusement que nous allons mettre en état d'alerte des unités de la Flotte et une escadrille de chasseurs-bombardiers parce qu'un civil nous fait part de craintes improuvables et peut-être dénuées de fondement ?

— Le général résume parfaitement notre position, dit Howell. Et je vous rappelle, Lord Worth, que vous n'avez même pas la nationalité américaine.

— Même pas la nationalité américaine, répéta le milliardaire d'une voix suave. — Se tournant vers la sténographe, il poursuivit : — J'espère que vous avez pris note.

Le sous-secrétaire d'Etat s'apprêtait à s'expliquer, mais Lord Worth l'arrêta d'un geste.

— Trop tard, Howell. Trop tard pour reprendre votre bourde, dont, je l'espère, vous mesurez maintenant l'énormité. Même pas la nationalité américaine ? L'année dernière, j'ai payé plus d'impôts que toutes les compagnies pétrolières américaines réunies, sans parler du pétrole à bas prix que je livre aux Etats-Unis. Si le Département d'Etat offre le modèle de la façon dont on dirige ce pays, je ne peux que me réjouir d'avoir gardé un passeport britannique. Il existe donc une législation pour les citoyens américains, une autre pour les barbares tolérés dans la Cité. Même pas la nationalité américaine : je crois que les journalistes feront leurs délices de cette savoureuse remarque à la conférence de presse que j'ai l'intention de tenir immédiatement après cette entrevue.

— Une conférence de presse ? fit Howell, qui commençait à montrer quelques signes de nervosité.

— Certainement. Si vous me refusez votre protection, je me protégerai moi-même.

Howell lança un regard inquiet au général puis revint à Lord Worth en essayant de prendre un ton menaçant :

— Je vous rappelle que rien ne doit filtrer des discussions tenues dans ce bureau.

L'Ecosais le toisa d'un œil froid.

— Je suis toujours peiné de voir quelqu'un qui a manqué sa véritable vocation. Vous auriez dû faire du théâtre, Howell, pas de la politique. En outre, comment pouvez-vous me rappeler quelque chose que vous mentionnez pour la première fois ? S'il n'y avait une dame dans ce bureau, je vous dirais ce que je pense vraiment de votre stupide remarque. Quelle dérision ! Entendre parler de discrétion le sous-secrétaire d'un Département qui laisse si souvent la presse divulguer des secrets d'Etat ! On ne compte plus les fuites, souvent intentionnelles d'ailleurs, qui émanent de vos services. Je ne tolère pas l'hypocrisie. Voilà une autre nouvelle intéressante pour ma conférence de presse : le Département d'Etat a tenté de me faire taire. Deuxième bourde, Howell.

Howell ne trouva rien à répondre.

— J'expliquerai aux journalistes, poursuivit Lord Worth, que votre incompétence, vos tergiversations, votre inertie vont entraîner la destruction d'une plateforme de forage de cent millions de dollars, la disparition d'une source de pétrole bon marché pour le pays, la plus grande marée noire de l'histoire, et peut-être – ou plutôt probablement – le déclenchement de la troisième guerre mondiale. Outre cette conférence de presse, j'achèterai, à la radio et à la télévision, un temps de parole suffisant pour expliquer la situation et souligner que j'en suis réduit à de telles extrémités à cause du refus du Département d'Etat de me protéger.

Le milliardaire s'interrompit puis reprit :

— C'est idiot ce que je viens de dire : je possède mes propres stations de radio et de télévision. Les nouvelles qu'elles diffuseront feront un tel bruit que les principales chaînes les reprendront sans me demander un centime. Avant demain, la réputation du Département d'Etat – plus particulièrement la vôtre et celle de votre patron – aura perdu de son éclat, si elle n'est complètement ternie. C'est vous, Messieurs, qui me contraignez à user de méthodes aussi peu civiles.

L'Ecosais marqua une nouvelle pause pour observer la réaction provoquée par son petit discours. À en juger par leur expression, ses interlocuteurs réagissaient exactement comme il l'espérait. Howell, son assistant et le général ne savaient que trop que le milliardaire n'hésiterait pas à mettre ses menaces à exécution. Comme aucun d'entre eux ne se décidait à répondre, Lord Worth reprit la parole.

— En définitive, vous justifiez votre refus pusillanime d'intervenir

en invoquant une absence totale de preuves. Je possède en fait une preuve formelle de la réalité des menaces dirigées contre ma personne. Je ne vous la soumettrai pas car j'ai compris depuis un moment que je n'arriverai à rien avec vous. Il me faut un homme qui sache prendre une décision et le secrétaire d'Etat a cette réputation. Je suggère donc que vous le fassiez venir ici.

— Le faire venir ici ?

Howell semblait horrifié par cette proposition tenant du crime de lèse-majesté.

— On ne « fait pas venir » le secrétaire d'Etat, reprit-il. On attend des jours, des semaines même avant d'obtenir une entrevue. En outre, il participe en ce moment à une importante conférence.

— Faites-le venir, répéta Lord Worth sans s'émouvoir. Ce que j'ai à lui dire est encore plus important. Et s'il décide de rester à sa conférence, ce sera probablement la dernière de sa carrière politique. Je crois qu'il se trouve à moins de vingt mètres de ce bureau. Allez le chercher.

— Je... Je ne crois pas...

Lord Worth se leva.

— J'espère, pour le bien de ce pays, que celui qui vous succédera prochainement – très prochainement – aura plus de courage et de bon sens que vous. Dites à l'homme qui, du fait de votre stupidité et de votre obstination, sera tenu pour principal responsable du déclenchement de la prochaine guerre, de regarder la télévision ce soir. Comme le prouveront les notes de votre sténographe, je vous ai laissé une dernière chance mais vous l'avez laissé passer.

Secouant la tête avec tristesse, Lord Worth ajouta :

— Il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre. Au revoir, Messieurs.

— Non, attendez ! Asseyez-vous, asseyez-vous ! Je vais voir ce que je peux faire.

Howell sortit du bureau quasiment au pas de course. Après son départ, la conversation mit un certain temps avant de reprendre.

— Vous pensez vraiment ce que vous dites ? demanda Zweicker.

— En douteriez-vous, Général ?

— Plus maintenant. Vous avez réellement l'intention de mettre vos menaces à exécution ?

— Ne parlez pas de menaces, dites plutôt mes « promesses ».

Cette dernière remarque mit fin à la conversation. Un silence embarrassant tomba sur la pièce mais Lord Worth ne semblait pas s'en apercevoir. Calme, détendu (du moins en apparence), il attendait sans impatience que la porte, en s'ouvrant, lui apprît s'il avait gagné ou perdu.

Il avait gagné. John Belton, le secrétaire d'Etat, que Howell fit entrer avec des gestes nerveux, ne ressemblait pas du tout à ce qu'on disait de lui. Alors qu'il passait pour un politicien subtil, un négociateur au flair aiguisé, impitoyable quand la situation l'exigeait, et peu porté à consulter ses collègues du Gouvernement avant de prendre une décision, Belton avait l'allure et les manières d'un fermier prospère. L'homme dégageait une chaleur, une cordialité auxquelles Lord Worth se laissa prendre, lui qui usait pourtant de ces mêmes armes plus souvent qu'à son tour.

Le secrétaire d'Etat serra avec effusion la main du milliardaire.

— Lord Worth ! C'est un rare privilège que de recevoir la visite du plus grand des nababs du pétrole, pour reprendre une expression pas très originale.

L'Ecossois répondit avec une courtoisie qui n'allait pas jusqu'à la déférence.

— J'aurais préféré avoir le plaisir de vous rencontrer en de plus heureuses circonstances. C'est très aimable à vous de m'accorder quelques instants et je vous promets de ne pas prendre plus de cinq minutes de votre temps.

— Aussi longtemps qu'il vous plaira, répondit Belton en souriant. Vous avez la réputation d'aller droit au but, sans faire de discours inutiles, et moi-même, je ne me paye pas de mots.

— Merci. Je suppose que M^r Howell vous a informé de la situation ?

— Certainement. Qu'attendez-vous de nous ?

Lord Worth retint à grand-peine un sourire de satisfaction le

secrétaire d'Etat était un homme selon son cœur.

— Nous pouvons naturellement nous adresser aux ambassadeurs soviétique et vénézuélien, continua Belton, mais autant discuter avec un ballon de baudruche. Tout ce qu'ils peuvent faire, c'est transmettre à leurs gouvernements respectifs nos questions et nos menaces voilées. De nos jours, les ambassadeurs n'ont plus aucun pouvoir. Il y a dix ans, ils avaient encore autorité pour négocier, prendre une décision, mais plus maintenant. L'ambassadeur n'est plus qu'un mannequin décoratif qu'on tient à l'écart du véritable jeu diplomatique. Son chauffeur, généralement un agent secret, a plus d'influence que lui.

Nous pouvons prendre directement contact avec les gouvernements concernés mais, pour cela, il nous faudrait des preuves. Je ne mets pas votre parole en doute, elle ne suffira pas pourtant. Nous devons être en mesure de fournir des preuves formelles de leurs, disons, mauvaises intentions.

— Je peux vous donner cette preuve, répondit aussitôt Lord Worth. Je rechigne à révéler certains noms, car cela ruinerait la carrière d'un de mes amis, mais je le ferai s'il le faut. Tout dépendra de la réaction du Département. Si vous ne me promettez pas d'intervenir, je n'aurai d'autre solution que de porter l'affaire devant l'opinion. Ce n'est pas du chantage : je n'ai pas d'autre moyen à ma disposition. Si, comme je l'espère, vous me répondez favorablement, je vous communiquerai une liste de noms que je vous demanderai de tenir secrète. En d'autres termes, je fais appel à votre discrétion mais, bien entendu, cela ne doit pas vous empêcher d'alerter le F.B.I. dès que je quitterai ce bureau.

— L'opinion américaine au grand cœur contre les incapables du Département d'Etat, dit Belton en souriant. Je commence à comprendre pourquoi vous êtes millionnaire – je m'excuse, milliardaire.

— Au début de cette semaine, reprit Lord Worth, une réunion ultrasécète a rassemblé, au lac Tahoe, dix représentants des grandes compagnies pétrolières : quatre Américains, un Nigérian, un Vénézuélien, deux émirs du golfe Persique, un citoyen du Honduras et un Soviétique.

Le P.D.G. de la Worth Hudson s'assura qu'il avait éveillé l'intérêt des cinq personnes présentes dans le bureau et, satisfait, reprit son récit.

— Cette réunion n'avait qu'un seul et unique objectif : se débarrasser de moi, à n'importe quel prix, ou plus exactement

m'empêcher de continuer à vendre moins cher qu'eux le pétrole extrait par ma plate-forme, la *Sorcière des Mers*. Si l'industrie pétrolière a ses règles morales, j'en suis encore à les chercher. Vos comités d'enquête parlementaires aussi, je crois bien. À ce propos, je vous signale que la Worth Hudson, ma compagnie, n'a jamais fait l'objet d'une enquête.

La seule façon de tarir définitivement la source de pétrole trop bon marché, c'est de détruire la *Sorcière des Mers*. Au milieu de la réunion, les délégués ont fait appel à un aventurier professionnel, un homme très dangereux et que je connais bien. Pour certaines raisons, que je vous expliquerai si vous promettez de m'aider, il nourrit à mon égard une rancune tenace. Cet homme est également – simple coïncidence, bien sûr – l'un des meilleurs spécialistes au monde dans le domaine des explosifs.

À la fin de la réunion, cet expert prit à part les délégués vénézuélien et soviétique pour leur demander leur aide, ce qu'il obtint sans difficulté.

Lord Worth parcourut des yeux son auditoire avant de demander :

— Peut-être me croyez-vous maintenant... J'ajoute que cet homme a une telle haine pour moi qu'il aurait accepté de travailler gratuitement. Néanmoins, il a exigé – et obtenu – un salaire d'un million de dollars, ainsi que dix millions supplémentaires pour « les frais ». À votre avis, que veut dire une telle somme sinon le recours à des moyens violents ?

— Incroyable ! Absolument invraisemblable, fit le secrétaire d'Etat en secouant la tête. Et vrai, bien sûr, c'est évident. Vous êtes remarquablement bien informé, Lord Worth. Vous devez posséder des services de renseignements aussi bons que les nôtres.

— Meilleurs : je paie mieux mes agents. L'industrie pétrolière est une jungle où survit le plus sournois.

— Feriez-vous allusion à l'espionnage industriel ?

— Absolument pas.

Il n'était pas impossible que le noble Lord crût vraiment à ce qu'il venait de dire.

— Cet ami dont la carrière risquerait de prendre fin si...

— C'est lui, en effet.

— Donnez-moi tous les détails, y compris une liste des personnes impliquées. Tracez une croix devant le nom de votre ami. Je veillerai à ce qu'il ne soit pas inquiété et à ce que personne d'autre que moi ne prenne connaissance de cette liste.

— C'est très aimable à vous, Monsieur le secrétaire d'Etat.

— De mon côté, je consulterai la Défense et le Pentagone...

Belton s'interrompt.

— Non, reprit-il, ce ne sera même pas nécessaire. Je vous garantis personnellement une protection aérienne et navale suffisante pour faire face à n'importe quel danger.

Lord Worth ne douta pas un instant de la parole de Benton, qui avait une réputation d'intégrité irréprochable. Qui plus est, il passait, à juste titre, pour le bras droit du président des Etats-Unis. Le milliardaire décida de cacher à quel point il se sentait soulagé.

— Je vous suis infiniment reconnaissant, dit-il.

Se tournant vers la sténographe puis vers Howell, il ajouta :

— Si je pouvais vous emprunter Madame...

— Certainement, assura le sous-secrétaire.

La sténo tourna une page de son bloc et attendit.

— La réunion s'est déroulée au lac Tahoe, Californie. L'adresse... commença le nabab.

La sonnerie du téléphone l'interrompt. Avec un sourire d'excuse, la sténographe décrocha.

— J'ai pourtant donné l'ordre formel de ne pas...

— C'est pour Lord Worth. Un certain M^r Mitchell, de Floride. Il dit que c'est très important.

Le secrétaire d'Etat fit signe à la sténo de passer l'appareil à Lord Worth.

— Michael ? Comment avez-vous su que j'étais ici ?... Oui, je vous écoute.

Il écouta, en effet, sans interrompre le détective. Sous les yeux

inquiets de Howell et de Belton, le milliardaire devenait plus pâle à mesure que Mitchell poursuivait son récit. Le secrétaire d'Etat se leva, remplit un verre de cognac et le tendit à l'Ecosais qui l'avalait d'un coup. Belton reprit le verre, alla le remplir de nouveau et revint l'offrir au Lord. Au lieu de le prendre, Lord Worth tendit le récepteur à Belton en fermant les yeux.

— Département d'Etat, annonça Belton. Qui est à l'appareil ?

— Michael Mitchell. Je téléphone de chez Lord Worth. Vous êtes le Dr Belton ?

— Oui. Votre coup de téléphone a causé un choc terrible à Lord Worth.

— On a enlevé ses deux filles.

— Dieu tout-puissant !

Belton s'était départi de son imperturbabilité coutumière, peut-être à cause de la brusquerie avec laquelle Mitchell lui avait appris la nouvelle.

— Vous êtes sûr ?

— Malheureusement.

— Qui êtes-vous ?

— John Roomer, mon associé, et moi sommes détectives privés mais nous n'intervenons pas dans cette affaire à titre professionnel. C'est en qualité de voisins et d'amis que nous nous trouvons chez Lord Worth.

— Vous avez prévenu la police ?

— Il y a une heure.

— Quelles mesures ont été prises ?

— Nous avons obtenu la surveillance de tous les ports et aéroports de la partie sud de l'Etat.

— Vous avez un signalement des ravisseurs ?

— Plutôt mince : cinq hommes armés, le visage masqué par un bas.

— Que pensez-vous de la police locale ?

— Beaucoup de mal.

— Je vais alerter le F.B.I.

— Rien ne prouve que les ravisseurs aient franchi les frontières de l'Etat.

— Au diable les frontières de l'Etat et la législation ! Je mets le F.B.I. sur l'affaire et du même coup, elle devient fédérale. Ne quittez pas, je crois que Lord Worth voudrait vous parler.

Le milliardaire, qui avait repris des couleurs, annonça dans l'appareil d'une voix presque normale :

— Je pars immédiatement. Rendez-vous à l'aéroport dans un peu moins de quatre heures.

— Bien, Sir. Le commandant Larsen voudrait savoir...

— Dites-lui.

Lord Worth raccrocha et but une gorgée de cognac.

— Il n'est plus sot qu'un vieux sot, murmura-t-il. Comment ai-je pu ne pas songer à un enlèvement ? C'est la guerre et, à la guerre, tous les coups sont permis. Je suis impardonnable d'avoir laissé mes filles sans protection. Pourquoi n'ai-je pas eu assez de bon sens pour les confier à Mitchell et Roomer ?

L'Ecosais baissa les yeux vers son verre vide, dont la sténo le débarrassa.

— Qu'auraient-ils pu faire contre cinq hommes armés ? fit Belton.

— J'oublie que vous ne les connaissez pas. À lui seul, Mitchell aurait pu se charger d'eux.

— Je sais que vous honorez ces deux hommes de votre amitié, mais ne pourraient-ils pas être complices des ravisseurs ?

— Vous avez perdu la tête !

Lord Worth but une gorgée de son troisième cognac avant de poursuivre :

— Excusez-moi, je ne me contrôle plus. Bien sûr que John et Michael aimeraient enlever mes filles, de même que mes filles adoreraient se faire enlever par eux.

— Vraiment ?

Le secrétaire d'Etat semblait étonné : autant qu'il sût, les riches héritières ne se commettaient pas avec les membres des classes inférieures.

— Vraiment. Et pour répondre à vos deux prochaines questions avant que vous ne les posiez : oui, je suis d'accord et non, ils se moquent totalement de ma fortune. Je sais, c'est extrêmement curieux. Je peux prédire une chose, Monsieur le Secrétaire d'Etat : ce n'est ni la police ni votre F.B.I. qui me ramèneront Marina et Melinda mais Mitchell et Roomer. Si je ne craignais de paraître mélodramatique, je dirais qu'ils sont prêts à donner leur vie pour mes filles.

— Ainsi qu'à l'ôter à ceux qui se mettraient en travers de leur route ?

Pour la première fois depuis le coup de téléphone, Lord Worth eut un sourire, un peu pâle toutefois.

— Pour cette dernière question, je me retranche derrière le cinquième amendement, répondit-il.

— Il faut absolument que je rencontre ces parangons d'efficacité.

— En évitant de vous trouver du mauvais côté du pistolet de Mitchell. Je dois partir, maintenant. Merci de votre amabilité et de votre compréhension, pour ne pas dire votre patience.

Le milliardaire quitta le bureau en compagnie de Belton. Quand la porte se fut refermée derrière eux, le général Zweicker alla se servir un cognac.

— L'enlèvement des filles de Lord Worth sera peut-être l'affaire criminelle du siècle, mais elle passera inaperçue si les Russes commencent à nous envoyer des missiles sur la figure, fit-il. Ne me dites pas que je suis le seul à voir le baril de poudre dont Lord Worth tripote la mèche.

Les trois personnes qui écoutaient le général voyaient parfaitement.

— Ne soyons pas injustes avec lui, dit Howell. Ceux qui jouent avec le feu, ce sont les grandes compagnies américaines qui veulent la peau de Lord Worth et ne se rendent même pas compte qu'elles risquent de provoquer une nouvelle guerre.

— Qui est responsable, je m'en moque, fit la sténographe d'une

voix plaintive. Quelqu'un sait-il où je pourrais me procurer un abri antiatomique bon marché ?

Belton conduisit Worth au bas d'une volée de marches, sur la pelouse ensoleillée où attendait l'hélicoptère.

— Je cherche vainement les mots qui exprimeraient... commença le secrétaire d'Etat.

— Ne cherchez plus, merci.

— Voulez-vous que notre médecin vous accompagne jusqu'en Floride ?

— Merci encore mais je me sens bien maintenant.

— Et vous n'avez pas déjeuné ?

Manifestement, Belton n'avait aucun don pour la conversation.

— Comme je déteste les plats réchauffés qui ont le même goût de plastique que les plateaux sur lesquels on les sert, j'ai à bord de mon avion un excellent chef français.

Une seconde fois, un pâle sourire avant d'ajouter :

— Et deux hôteses, choisies pour leur joliesse. Rassurez-vous, je ne manquerai de rien.

Lorsque les deux hommes parvinrent sous les pales de l'hélicoptère, Belton remarqua :

— Vous n'avez pas eu le temps – ni l'envie, probablement – de me communiquer votre liste de noms. Aucune importance pour l'instant. Sachez que ma promesse d'assurer votre protection n'en garde pas moins toute sa valeur.

Lord Worth serra la main du secrétaire d'Etat sans dire un mot puis monta à bord de l'hélicoptère.

*

Le *Vagabond* était amarré à la *Sorcière des Mers*. Sous l'œil de Conde, les ouvriers déchargeaient, à l'aide de la grue du derrick, les mines et les pièces lourdes prises dans l'arsenal de Floride.

L'opération, lente et délicate, dura plus de trois heures. Aidé de Palermo et de ses hommes, Larsen installa les canons sur l'île flottante

à mesure de leur déchargement. Il prit soin de percer la plaque de béton et de fixer les canons à la plate-forme par de longues barres d'acier enfoncées à coups de masse. En principe, les pièces n'avaient pas de recul mais ni Larsen ni Palermo n'aimaient prendre de risques.

Les grenades sous-marines furent disposées en trois pyramides situées au milieu de chacun des côtés du triangle. Que cette disposition présentât un danger, Larsen en avait parfaitement conscience : une balle perdue (ou peut-être pas si perdue que ça) pouvait déclencher le mécanisme de mise à feu d'une des grenades puis de toute la pyramide ; c'était cependant un risque à courir, ne fût-ce que parce qu'on ne pouvait les ranger ailleurs tout en les gardant prêtes à servir.

Les foreurs regardaient Palermo et ses hommes d'un œil indifférent ou vaguement approbateur. Les deux groupes n'échangeaient aucun mot, à la satisfaction de Larsen qui ne croyait pas à la fraternisation.

Tout allait bien ; peu à peu, le système de défense de la *Sorcière* se mettait en place. L'« arbre de Noël » (curieuse façon d'appeler la valve commandant l'écoulement du flot de pétrole) était grand ouvert et les pompes aspiraient l'or noir vers l'immense réservoir flottant. Le derrick enfonçait son trépan de plus en plus profondément et obliquement, à la recherche de nouveaux gisements. Le *Torbellio* continuait à envoyer un laconique « Rien à signaler » toutes les demi-heures et rien ne laissait prévoir une attaque aérienne ou navale imminente ou en préparation. Oui, tout allait bien, et cependant le commandant Larsen se sentait inquiet.

Il se sentait inquiet parce que le *Questar* n'existait pas. Les autorités de Galveston l'avaient informé qu'aucun navire ne portait ce nom dans leurs registres et qu'il faudrait des jours pour vérifier les immatriculations des embarcations privées.

Le commandant Larsen ignorait naturellement que cette enquête ne pouvait donner aucun résultat : lorsque Mulhooney avait pris le commandement du *Questar*, le navire portait le nom de *Hammond*, qui avait disparu de la coque sous une couche de peinture avant l'arrivée à Galveston. Maintenant que Cronkite avait baptisé le cotre du nom de *Georgie*, le *Hammond* et le *Questar* avaient cessé d'exister.

Mais ce qui inquiétait le plus Larsen, c'était la certitude inexplicable qu'il se passait quelque chose. Bien que fondamentalement pragmatiste, le commandant se fiait aussi à son instinct, à ses intuitions ; il lui arrivait d'avoir des pressentiments qui, presque toujours, se vérifiaient. Et lorsque le haut-parleur beugla

« Commandant Larsen à la cabine-radio », il comprit immédiatement qu'il avait eu raison de s'inquiéter.

Le commandant se dirigea sans hâte vers la cabine-radio, d'abord parce qu'il ne montrait jamais la moindre fébrilité devant ses hommes, ensuite parce qu'il n'était guère pressé d'apprendre de mauvaises nouvelles. Il annonça à l'opérateur qu'il souhaitait être seul, attendit que l'homme fût sorti et eût fermé la porte derrière lui pour décrocher le téléphone.

— Commandant Larsen.

— Mitchell à l'appareil. J'avais promis de vous appeler.

— Merci. Des nouvelles de Lord Worth ? Il avait dit qu'il garderait le contact mais il n'en a rien fait.

— Pas étonnant. On a enlevé ses filles.

À en juger par la couleur que prenaient les jointures de Larsen, le téléphone semblait en grand danger d'être réduit en miettes. Bien qu'avant tout soucieux de lui-même, le commandant s'était pris d'une affection avunculaire pour les filles de Lord Worth ; en outre, indépendamment de toute considération sentimentale, leur enlèvement bouleversait les données du combat qu'il devait livrer pour la *Sorcière*.

— Quand est-ce arrivé ? demanda-t-il, en maîtrisant son émotion.

— Ce matin. Les ports, héliports et aéroports du sud de l'Etat sont surveillés mais, jusqu'à présent, cela n'a donné aucun résultat.

— Ils se sont évanouis dans les airs ?

— Dans les airs, je ne crois pas. Je pense plutôt qu'ils n'ont pas quitté la terre ferme et qu'ils se cachent dans les environs.

— Ont-ils déjà annoncé leurs exigences ?

— Non, et c'est ce qui rend cette affaire très curieuse.

— À votre avis, ils ne vont pas réclamer de rançon ?

— Non.

— La *Sorcière* ?

— Bien sûr.

— Savez-vous pourquoi Lord Worth s'est rendu à Washington ?

— J'aimerais le savoir.

— Pour demander la protection de la Flotte des Etats-Unis. Ce matin, à l'aube, un destroyer russe et un sous-marin cubain ont quitté La Havane, tandis qu'un navire de guerre vénézuélien appareillait. Tous trois se dirigent vers la *Sorcière des Mers*.

Après un instant de silence, Mitchell demanda :

— Vous êtes sûr ?

— Absolument. Après tous les malheurs qui viennent de le frapper, Lord Worth a au moins la consolation que plus rien ne peut lui arriver. Tenez-moi au courant.

*

Dans la salle de radio du manoir, Mitchell et Roomer raccrochèrent en même temps. Mitchell se laissa aller à quelques jurons bien sentis puis déclara :

— Je n'aurais jamais cru que ses ennemis iraient aussi loin.

— Moi non plus, reconnut Roomer. Et je n'y crois pas encore vraiment.

— L'Oncle Sam ne laissera personne faire des ricochets dans sa mare ?

— Quelque chose comme ça. Je ne crois pas les Soviétiques assez insensés pour risquer un affrontement. Il s'agit peut-être d'un bluff, d'une manœuvre de diversion. L'attaque véritable viendra peut-être d'ailleurs.

— Qui sait ? Une chose est sûre, en tout cas : Larsen a raison lorsqu'il dit qu'il ne peut plus rien arriver à Lord Worth ; le pauvre en a eu plus que sa part.

— On dirait bien, fit Roomer, distrait, qui, visiblement, avait l'esprit ailleurs.

— Ces affres annonceraient-elles la naissance d'une idée géniale ? demanda Mitchell.

— Je ne sais pas encore. Quand tu as téléphoné à Larsen, juste à l'instant, tu as parlé de « terre ferme »... Et s'il fallait plutôt songer à

l'inverse ?

— Qu'est-ce que tu racontes, avec ta terre ferme ou pas ferme ? grommela Mitchell.

— Si tu voulais te cacher en Floride, disparaître complètement, où irais-tu ?

— Dans les marécages, bien sûr ! s'exclama Mitchell immédiatement. Bravo, John.

— Un homme pourrait s'y terrer pendant des semaines sans qu'on parvienne à le découvrir. Voilà pourquoi les flics n'ont pas retrouvé la camionnette.

Les témoignages conjugués de Mac Pherson et de Jenkins avaient permis d'établir un signalement assez précis du véhicule utilisé par les ravisseurs.

— Ils ont fouillé les routes principales et secondaires mais ils n'ont sûrement pas pensé à celles qui conduisent aux marécages.

— Nous non plus, remarqua Mitchell.

— Il y a des dizaines de routes s'enfonçant dans la région des marais, mais la plupart d'entre elles ne vont pas très loin et s'arrêtent au bout de quelques kilomètres. Avec une dizaine de voitures de police, on pourrait ratisser le secteur en une heure.

— Appelle McGarrity, fit Mitchell à l'adresse de Robertson.

On frappa quelques coups à la porte entrouverte et Louise, l'une des femmes de chambre, entra, une carte de visite à la main.

— J'ai trouvé ça en faisant le lit de M^{lle} Marina, dit-elle.

Mitchell prit la carte, l'examina et n'y découvrit que le nom et l'adresse de la fille de Lord Worth.

— De l'autre côté, fit Louise.

Le détective retourna la carte et lut à haute voix les quelques mots écrits au stylo à bille :

— « Vacances. Petite île au soleil. Pas de maillot de bains. » Vous connaissez l'écriture de M^{lle} Marina, Louise ?

Mitchell venait de se rendre compte que la jeune fille ne lui avait

jamais écrit.

— Oui, c'est bien son écriture, répondit la femme de chambre.

— Merci, Louise. Vous nous avez peut-être beaucoup aidés.

Après le départ de la camériste, Mitchell se tourna vers son associé :

— Comme fin limier, tu te poses là. Tu n'as même pas pensé à fouiller leurs chambres.

— Je suppose qu'elle leur a demandé de sortir pendant qu'elle s'habillait.

— Je l'aurais cru trop terrifiée pour penser à un stratagème de ce genre.

— L'écriture est assez ferme. En outre, Marina ne s'effraie pas facilement... sauf quand tu lui braques ton pistolet entre les deux yeux, bien entendu.

— Il y a des types à qui je voudrais braquer mon pistolet entre les deux yeux, en ce moment... Une petite île au soleil où on ne peut pas se baigner. Tu sais à quoi je pense ?

— Oui, répondit Roomer en hochant la tête. À la *Sorcière des Mers*.

*

À près de dix mille mètres d'altitude, Lord Worth venait de faire un excellent déjeuner arrosé d'un grand cru spécialement mis en bouteille pour lui dans un vignoble bordelais. Son repas l'avait aidé à retrouver une vision plus philosophique de l'existence. Tout comme Larsen, il considérait maintenant qu'il avait atteint au comble de l'infortune et que le sort ne pouvait plus guère le frapper. Tout comme le commandant de la *Sorcière*, il se trompait : il lui restait encore à connaître le pire.

*

Le colonel Farquharson, le lieutenant-colonel Dewings et le major Breckley n'étaient pas, comme le prétendaient leurs cartes d'identité, officiers supérieurs de l'armée américaine. En fait, il n'existait pas de gradés portant ces noms-là dans les forces armées des Etats-Unis mais personne, pas même un officier, ne pouvait connaître tous les colonels d'une armée aussi nombreuse. Pas plus que leurs noms, leurs visages

n'étaient authentiques mais leur maquillage passait totalement inaperçu. L'artiste qui les avait grimés dédaignait les fausses barbes pour des procédés plus subtils.

Farquharson présenta sa carte au caporal de la réception.

— Je désire voir le colonel Pryce, annonça-t-il.

— Je crains qu'il ne soit absent.

— Alors, l'officier de service.

— Bien, Colonel.

Une minute plus tard, les trois faux officiers s'asseyaient dans le bureau du capitaine Martin, qui venait d'examiner avec soin les cartes d'identité des visiteurs.

— Ainsi, le colonel Pryce a été appelé à Washington, fit Farquharson. Je devine aisément pourquoi.

En fait, il n'avait même pas à deviner puisque c'était lui qui avait donné le coup de téléphone à la suite duquel Pryce s'était précipité à Washington.

— Et son adjoint ?

— Il a la grippe, fit le jeune Martin d'un ton d'excuse.

— À cette époque de l'année ? Curieux, et en tout cas, extrêmement fâcheux. Vous vous doutez des raisons de notre présence ici ?

— Oui, Colonel. Inspection des services de sécurité. J'ai été informé par téléphone des cambriolages des arsenaux de Floride et de Louisiane. Je suis certain qu'ici, vous trouverez tout en ordre.

— J'en doute : j'ai déjà des reproches à formuler.

— Lesquels, mon Colonel ? demanda Martin, dont la voix se chargeait d'appréhension.

— Vous faites confiance au premier venu. Savez-vous qu'on peut se procurer, tout à fait légalement, un uniforme de colonel dans certaines boutiques spécialisées travaillant pour le cinéma ? Vous prenez toujours les gens pour ce qu'ils ont l'air d'être ?

— Oui, enfin, je veux dire...

Farquharson pointa le doigt vers sa carte d'identité, qu'il avait laissée sur le bureau.

— Et fabriquer une fausse carte ne pose aucun problème. Lorsqu'un inconnu se présente ici, il faut toujours, je dis bien toujours, vérifier son identité auprès du commandement de la région militaire, en s'adressant uniquement à l'officier le plus élevé en grade.

— Oui, mon Colonel. Connaîtriez-vous son nom ? Je suis nouveau ici.

— Général Harsworth.

Martin demanda au caporal de la réception d'appeler le commandement. À la première sonnerie, une voix annonça :

— Commandement de la région militaire.

En fait, la voix appartenait à un homme assis près d'un poteau télégraphique, à moins d'un kilomètre de là. Il avait entre les jambes un téléphone de campagne qu'un fil de cuivre gainé reliait à l'un des fils télégraphiques.

— Arsenal Netley Rowan. Ici le capitaine Martin. Je voudrais parler au général Harsworth.

— Ne quittez pas.

Après une série de déclics, la même voix invita le capitaine à parler.

— Général Harsworth ? fit Martin.

— Lui-même.

L'homme assis près du poteau télégraphique avait baissé d'un octave le ton de sa voix.

— Des problèmes, capitaine Martin ?

— Le colonel Farquharson, qui se trouve près de moi, insiste pour que je vérifie son identité auprès de vous.

— Vous venez de recevoir une leçon en matière de sécurité, on dirait ? fit la voix, compatissante.

— Oui, mon Général.

— Très à cheval sur les questions de sécurité, le colonel. Je suppose que le lieutenant-colonel Dewings et le major Breckley l'accompagnent ?

— Oui, mon Général.

— Très bien, Martin, rassurez-vous, vous en verrez d'autres dans votre carrière. Mais il a raison, vous savez.

Farquharson conduisit lui-même la voiture tandis que le capitaine Martin, assis à côté de lui, observait un silence prudent. Après avoir parcouru cinq kilomètres, ils parvinrent à la clôture électrifiée haute de cinq mètres entourant l'arsenal, un bâtiment gris, trapu, sans fenêtre, couvrant près de deux mille mètres carrés. Reconnaisant Martin, la sentinelle qui gardait l'entrée salua et s'écarta pour laisser le passage. Farquharson arrêta la voiture devant la seule et unique porte de l'arsenal. Les quatre hommes en descendirent.

— Le major Breckley n'a jamais visité un arsenal A.N.T., dit Farquharson à Martin. Peut-être pourriez-vous l'éclairer de quelques commentaires ?

Commentaires qui éclaireraient aussi bien Farquharson, qui n'avait jamais mis les pieds de sa vie dans un arsenal.

— Oui, mon Colonel. A.N.T. signifie Armement Nucléaire Tactique. Les murs, d'un mètre d'épaisseur, sont constitués de couches successives d'acier et de béton armé. La porte, faite d'acier au tungstène, a plus de trente centimètres d'épaisseur. Elle peut résister, tout comme les murs, à un obus perforant de moyen calibre. Derrière cette glace, une caméra de télévision nous filme et cette grille est en fait un interphone qui enregistre aussi nos voix.

Le capitaine appuya sur un bouton perdu dans la masse de béton.

— Identification, s'il vous plaît, demanda une voix provenant de la grille.

— Capitaine Martin, avec le colonel Farquharson, en mission d'inspection.

— Mot de passe ?

— Geronimo.

La porte massive commença à glisser sur le côté et Farquharson entendit ronronner un puissant moteur électrique. Il ne fallut pas

moins de dix secondes pour qu'elle s'ouvrît totalement. Martin entra et fit signe aux trois faux officiers de le suivre. Un caporal se mit au garde-à-vous à leur entrée.

— Inspection de sécurité, expliqua Martin.

— Oui, mon Capitaine, fit le caporal, visiblement contrarié.

— Vous n'avez pas la conscience tranquille, mon garçon ? dit Farquharson.

— Si, mon Colonel.

— Vous ne devriez pas pourtant.

— Quelque chose qui ne va pas, mon Colonel ? s'enquit nerveusement le capitaine Martin.

— Quatre choses. D'abord, la grille d'entrée, où se tient la sentinelle, devrait être fermée en permanence et ouverte seulement après un coup de téléphone à votre Q.G., par un dispositif électronique installé dans vos bureaux. Avec le système actuel, rien n'empêcherait un ou plusieurs individus d'éliminer sans bruit votre sentinelle et de pénétrer jusqu'ici. Deuxièmement, rien ne les empêcherait de franchir cette porte encore ouverte et de nous abattre tous d'une rafale de mitraillette. Cette porte aurait dû se refermer immédiatement après notre entrée.

Le caporal fit mine de bouger mais Farquharson l'arrêta d'un geste.

— Troisièmement, poursuivit le faux colonel, il faudrait prendre les empreintes de toutes les personnes n'appartenant pas à la base – nous, par exemple – dès leur arrivée. Je donnerai des instructions pour que vos hommes puissent se familiariser avec cette technique. Quatrièmement, et c'est le plus important, montrez-moi comment on actionne cette porte.

— Par ici, mon Colonel.

Le caporal conduisit le petit groupe devant un petit tableau.

— Bouton rouge pour ouvrir, vert pour fermer, expliqua-t-il.

Farquharson appuya sur le bouton vert et la lourde porte se ferma lentement en bourdonnant.

— Totalement insatisfaisant, lâcha-t-il. Aucun autre dispositif ne commande cette porte ?

— Non, mon Colonel, fit Martin de plus en plus nerveux.

— Il faudra installer un système électronique relié à vos bureaux et empêchant ce tableau de fonctionner jusqu'à réception d'un certain signal. C'est pourtant évident, bougonna le colonel.

— Ça l'est maintenant, mon Colonel, répondit le capitaine avec un sourire crispé.

— Quel pourcentage d'armements classiques gardez-vous ici ?

— Près de quatre-vingt-quinze pour cent, mon Colonel.

— Je voudrais voir d'abord les armes nucléaires.

— À vos ordres, mon Colonel.

Un capitaine Martin mûr pour une dépression nerveuse conduisit les visiteurs jusqu'au secteur A.N.T. de l'arsenal. Le long d'un des murs s'alignaient des obus, posés sur des étagères ; en face, des espèces de grosses poires métalliques de soixante-dix centimètres de haut, munies de boutons, d'un cadran et, au sommet, d'une grosse vis moletée. Plus loin étaient entreposées d'étranges valises en fibre de verre avec deux poignées de cuir.

Breckley indiqua les grosses poires.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il. Des bombes ?

— À la fois des bombes et des mines, expliqua Martin, content de pouvoir enfin se montrer utile. Le système est relativement simple. Pour pouvoir accéder aux deux boutons rouges, il faut d'abord dévisser les deux coques de plastique transparent qui les protègent, ensuite tourner les deux boutons de quatre-vingt-dix degrés vers la droite. À ce stade, on peut dire que le cran de sûreté est toujours mis et il faut encore tourner de quatre-vingt-dix degrés vers la gauche pour « amorcer ». Auparavant, il faut régler le système de retardement à l'aide de ce gros bouton moleté. Un tour complet pour une minute, que l'aiguille du cadran indiquera. Au maximum trente tours, c'est-à-dire trente minutes.

— Et ce bouton noir ?

— C'est le plus important de tous. Pour permettre de l'utiliser en cas d'urgence, il n'est pas protégé et il ne faut pas le tourner : il suffit de le presser pour arrêter le mécanisme d'horlogerie et, en fait, désamorcer la bombe.

— Quel est son rayon d'action ?

— Très réduit, comparé à une bombe atomique ordinaire. La zone de vaporisation ne doit pas s'étendre au-delà de quatre cents mètres, peut-être moins. Bien entendu, la zone de radiations est bien plus étendue, de même que celle où se font sentir les effets de l'explosion et des ondes de choc.

— Vous dites qu'on peut les utiliser comme bombes ou comme mines ?

— Plutôt que de mines, j'aurais dû parler de systèmes explosifs utilisés au sol. Pour s'en servir comme bombes, il faudrait probablement limiter le retardement à six secondes. Dans une guerre tactique, elles seraient larguées par un avion supersonique volant à basse altitude. Au moment de l'explosion, l'appareil se trouverait déjà à trois kilomètres du point d'impact et volerait à trop grande vitesse pour être rattrapé par les ondes de choc. En ce qui concerne l'utilisation au sol, il suffit de prévoir un temps suffisant pour déposer l'engin et se mettre hors de danger. Les missiles que vous voyez ici...

— Ces explications nous suffisent, dit Farquharson. Les mains en l'air, s'il vous plaît.

Cinq minutes plus tard, avec l'aide, contrainte et forcée du capitaine Martin, les trois faux officiers avaient transporté deux bombes, placées dans les curieuses valises, jusque dans le coffre de leur voiture. Ils s'expliquaient maintenant les deux poignées de cuir car chaque engin pesait au moins quarante-cinq kilos.

Farquharson retourna à l'intérieur du bâtiment, jeta un coup d'œil indifférent aux deux hommes ligotés et bâillonnés, appuya sur le bouton et se glissa dehors alors que la porte commençait à se fermer. Il attendit qu'elle fût close puis monta à l'avant de la voiture, à côté de Martin qui se trouvait cette fois au volant.

— Souvenez-vous, lui dit-il. Un seul geste inconsidéré et plus de capitaine Martin. Naturellement, nous abattons aussi la sentinelle.

Il n'y eut pas de geste inconsidéré. À deux kilomètres de l'arsenal, la voiture s'arrêta devant un boqueteau d'arbres rabougris. Les trois hommes y conduisirent Martin, l'attachèrent à un arbre et le bâillonnèrent.

— De toute façon, votre système de sécurité ne vaut vraiment rien, lui dit Farquharson. Dans une heure environ, nous informerons votre

Q.G. de l'endroit où vous vous trouvez. Je crois qu'il n'y a pas trop de serpents à sonnette, dans le coin.

CHAPITRE SIX

— McGarrity, annonça Robertson en levant la tête de son tableau.

Mitchell décrocha le téléphone.

— Mitchell ? fit le chef de la police. Nous avons retrouvé la camionnette des ravisseurs, au bord du marais Wyanee. Je me rends immédiatement sur les lieux avec des chiens. Je vous attends au Croisement du Châtaigner.

Mitchell raccrocha et se tourna vers Roomer.

— McGarrity nage dans le bonheur : il a retrouvé la camionnette, ou plutôt un flic l'a retrouvée, mais le mérite en reviendra au chef de la police.

— Vide, bien entendu, fit Roomer. Ce vieux crétin ne comprend pas que cette découverte ne fait que compliquer le problème. Avant, nous savions quel moyen de transport ils utilisaient. Maintenant, nous n'en avons plus la moindre idée. T'a-t-il dit qu'il emmènerait avec lui un photographe de presse rencontré par hasard ?

— Il n'a parlé que de chiens.

— A-t-il songé à te demander d'apporter des vêtements appartenant aux deux filles ?

Mitchell secoua la tête. Avec un soupir excédé, Roomer sonna la femme de chambre et quelques instants plus tard, Louise entra dans la pièce.

— Nous avons besoin de vêtements que vos maîtresses portaient souvent, fit Roomer.

— Je ne comprends pas, répondit la camériste d'un ton hésitant.

— Pour faire renifler aux chiens, afin qu'ils découvrent la piste des ravisseurs.

— Oh, je vois. Leurs peignoirs, bien sûr.

Louise glissa dans sa remarque une légère pointe de

désapprobation, comme pour indiquer que les deux héritières passaient la majeure partie de la journée en robe de chambre.

— Touchez-les le moins possible, recommanda Roomer, et placez-les chacun dans un sac en plastique.

Une voiture et un car de police attendaient les deux détectives au Croisement du Châtaignier. McGarrity, qui se tenait près de la voiture, était un petit homme rondouillard, qui ne cessait de sourire que lorsqu'il dénonçait les politiciens véreux. Policier très capable, il ne devait pourtant son poste de police qu'à sa rouerie politique et à de viles manœuvres.

McGarrity serra la main des deux hommes avec effusion, à la manière d'un candidat aux prochaines élections, ce qu'il était d'ailleurs.

— Très heureux de faire enfin votre connaissance, messieurs. On m'a dit beaucoup de bien de vous.

Le chef de la police semblait avoir oublié les démêlés de Mitchell et Roomer avec les flics locaux.

— J'apprécie hautement votre coopération, continua-t-il. Je vous présente Ron Stewart, du *Herald*.

McGarrity fit un geste vers le siège arrière de la voiture où était assis un homme bardé d'appareils photo.

— Je l'ai rencontré par hasard.

Mitchell porta une main à sa bouche pour réprimer un rire qu'il transforma en quinte de toux.

— Je fume trop, dit-il.

— Moi aussi, sympathisa McGarrity. Les chauffeurs de la voiture et du car ont l'habitude de travailler avec des chiens. Allons-y.

Huit kilomètres après le croisement, les deux véhicules s'engagèrent dans un des nombreux sentiers menant au marais Wyanee. Les branches basses griffaient le toit de la voiture et le feuillage des arbres obscurcissait la clarté du jour. Très vite, l'air se fit plus humide, chargé de miasmes montant des marécages tout proches. L'atmosphère devenait d'une touffeur qu'on disait généralement malsaine mais, refusant ce qu'on appelle la civilisation, d'aucuns y passaient toute leur vie sans paraître s'en porter plus mal.

Le sentier creusé d'ornières, de moins en moins praticable, se termina soudain par un cul-de-sac où les ravisseurs avaient abandonné la camionnette.

La première chose à faire, c'était apparemment de prendre des photos ; la seconde, de veiller à ce que McGarrity y figurât en bonne place, de préférence la main posée sur le capot du véhicule abandonné. Cela fait, le photographe adapta un flash à son appareil et s'apprêtait à ouvrir la portière arrière lorsque Roomer lui saisit le poignet sans douceur.

— Ne faites pas ça !

— Pourquoi pas ?

— À cause des empreintes. Vous n'avez jamais suivi une enquête criminelle ?

Le détective se tourna vers McGarrity.

— Les types du labo arrivent dans combien de temps ?

— Euh... bientôt, j'espère, bredouilla le chef de la police. Rappelle-les pour plus de sûreté, Don.

Cette requête s'adressait au chauffeur du car qui s'affaira aussitôt avec l'émetteur-radio. De toute évidence, McGarrity n'avait pas songé un seul instant à faire relever les empreintes digitales.

Lorsque le chauffeur de la voiture fit descendre les chiens du car, Roomer et Mitchell ouvrirent les sacs en plastique et leur firent renifler les peignoirs.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? grogna McGarrity.

— Les robes de chambre des deux filles, pour mettre vos chiens sur la piste. Nous avons pensé que vous en auriez besoin.

— Bien sûr, mais des robes de chambre !

Le chef de la police avait encore commis un impair mais il maîtrisait parfaitement l'art de retomber sur ses pattes.

Prenant immédiatement la piste, les chiens foncèrent en avant, le mufler au ras du sol. Cent mètres plus loin, ils durent s'arrêter devant un ruisseau boueux, de moins de six mètres de largeur, qui serpentait lentement vers les marécages. Il y avait, de chaque côté de l'eau, un poteau d'amarrage, et celui de la rive opposée retenait une vieille

embarcation vermoulue que même les plus charitables n'auraient pu qualifier de bateau. Le bac – puisqu'il faut quand même lui donner ce nom – ressemblait à un cercueil démesuré auquel on aurait attaché un câble passant par une poulie.

Les deux chauffeurs halèrent l'embarcation jusqu'à eux et y montèrent avec une prudence compréhensible. Les chiens, qui les rejoignirent d'un bond, montrèrent pendant la traversée une agitation qui disparut progressivement lorsqu'ils furent sur l'autre rive. Après avoir vainement tourné en rond, les deux bêtes s'allongèrent sur le sol, comme pour signifier leur impuissance.

— Si ce n'est pas malheureux, fit une voix. Ils ont perdu la piste, on dirait.

Les quatre hommes restés sur la rive découvrirent en se retournant un curieux personnage coiffé d'un panama, chaussé d'étincelantes bottes de cuir montant jusqu'aux cuisses (probablement pour se protéger des serpents), et vêtu de hardes dont un épouvantail n'aurait pas voulu.

— Vous filez le train à quelqu'un, les gars ?

— Nous cherchons quelqu'un, corrigea McGarrity.

— Police ?

— McGarrity, chef de la police.

— Vous perdez votre temps, Chef. Si la piste disparaît sur l'autre rive, c'est parce que le bac s'est arrêté à mi-chemin.

— Vous les avez vus ?

— Parce qu'il y en a plusieurs ? Non, Chef, je viens juste d'arriver. Mais si j'avais eu la police aux trousses, c'est ce que j'aurais fait : quitter le bac au milieu du ruisseau, le descendre ou le remonter sur un kilomètre ou deux. Il y a des dizaines d'autres ruisseaux qui se jettent dans celui-ci : vos types ont pu prendre n'importe quelle direction sans remettre le pied sur la terre ferme. Vous les retrouverez pas de si tôt, Chef.

— L'eau est profonde ?

— Une cinquantaine de centimètres, et encore.

— Alors, à quoi sert le bac ? Avec vos bottes, vous pourriez

traverser sans vous mouiller les pieds.

— Ah, non, protesta l'homme au panama. Je passe une heure tous les matins à les astiquer. Et puis, quand il pleut, l'eau vous monte facilement jusqu'à la poitrine.

McGarrity fit signe aux policiers de revenir sur la rive où il se trouvait.

— Existe-t-il un endroit, dans les marécages, où un hélicoptère pourrait se poser ? demanda Mitchell à l'inconnu.

— Bien sûr, il y a plus de terre ferme que de marais dans le coin, mais j'ai jamais vu d'hélicoptère.

Lorsque les chiens et leurs maîtres furent descendus du bac, tout le monde reprit le chemin de la camionnette, à l'exception de l'homme au panama qui brossait de la main une poussière invisible sur le cuir brillant de ses bottes.

— Un instant, fit Mitchell. Je viens d'avoir une idée.

Il passa une nouvelle fois les robes de chambre sous le museau des chiens puis se dirigea vers la camionnette, la dépassa, continua à descendre le sentier et fit signe aux policiers de le rejoindre. Les deux bêtes suivirent leurs maîtres de mauvaise grâce pendant quelques dizaines de mètres puis s'élancèrent soudain en avant en tirant sur leur laisse.

Après avoir parcouru quelques mètres encore, les chiens s'arrêtèrent pour indiquer qu'ils avaient de nouveau perdu la piste. Mitchell s'accroupit pour examiner le sol.

— Alors ? demanda McGarrity en le rejoignant.

— Il y avait un autre véhicule, répondit le détective en pointant le doigt vers le sentier. On voit les traces laissées par ses roues arrière quand il a fait demi-tour. Les ravisseurs avaient prévu, sans grand mal d'ailleurs, que nous utiliserions des chiens. Ils ont donc porté les deux filles pendant quelques dizaines de mètres pour interrompre la piste.

— Puissamment raisonné, Mr Mitchell, fit McGarrity, sur un ton manquant de chaleur. Alors, nos oiseaux se sont envolés et nous n'avons pas la moindre idée de la direction qu'ils ont prise ?

— Certains sont peut-être restés ici pendant que les autres allaient chercher un hélicoptère, suggéra Roomer.

— Un hélicoptère ?

Il ne fallait pas beaucoup d'eau pour noyer McGarrity.

— Il s'agit peut-être d'une double fausse piste, expliqua Mitchell, une pointe d'impatience dans la voix. Peut-être ont-ils porté de nouveau les filles jusqu'à la camionnette et attendent-ils maintenant dans le marais qu'un hélicoptère vienne les prendre ? Vous avez entendu le type aux bottes : il y a des tas d'endroits où un hélico pourrait se poser.

Hochant la tête avec gravité, le chef de la police semblait peser avec soin toutes les données du problème.

— Nous ne pouvons fouiller le marais, affirma-t-il enfin. C'est impossible. Il faut concentrer nos efforts sur l'hélicoptère.

— Que proposez-vous ? demanda Mitchell.

— Ne vous inquiétez pas, je prends l'affaire en main.

— Vous ne pouvez pas nous faire ça, protesta Roomer. Nous vous avons accordé notre confiance et nous méritons un peu de la vôtre en retour.

— Eh bien...

Le chef de la police faisait mine d'être embarrassé alors qu'en fait il était ravi, comme Roomer l'avait d'ailleurs espéré.

— Si l'hélicoptère ne peut pas se poser, il ne pourra pas emmener les ravisseurs, n'est-ce pas ?

— Logique, fit Roomer.

— Je dispose donc des tireurs d'élite autour du marais. Ce n'est pas très difficile d'abattre un hélicoptère volant à basse altitude.

— J'abandonnerais cette idée, si j'étais vous, fit Mitchell.

— Je l'abandonnerais totalement, renchérit Roomer. Les juges américains ne voient pas l'assassinat d'un très bon œil.

— Assassinat ? s'étonna McGarrity. Qui parle d'assassinat ?

— Nous, répondit Mitchell. Si vous tirez sur l'hélicoptère, vous risquez premièrement de tuer un de ses occupants, et s'il s'écrase au sol, personne n'en réchappera. Tout criminel a droit à un procès

équitable. En outre, avez-vous songé que le pilote de l'appareil sera vraisemblablement un type tout à fait étranger à l'affaire et contraint d'aider les ravisseurs sous la menace d'une arme ?

McGarrity n'y avait pas songé, visiblement.

— La mort d'un innocent ne vous rendra pas très populaire, ajouta Mitchell.

Le chef de la police tressaillit en pensant aux prochaines élections.

— Alors, qu'est-ce que nous faisons ? demanda-t-il.

— Je n'en sais fichtre rien, répondit Roomer avec une belle franchise. Vous pouvez faire surveiller le marais, ou même tenir un hélicoptère prêt à décoller pour donner la chasse à celui des ravisseurs... Si les ravisseurs utilisent bien un hélico, ce dont nous ne savons rien.

— Il n'y a plus rien à faire ici, conclut Mitchell. Nous resterons en contact avec vous.

Une fois dans la voiture, il demanda à son associé :

— Tu crois qu'il se débrouillerait mieux comme employé de la fourrière ?

— Au bout de quelques mois, on rencontrerait des chiens errants à tous les coins de rue, répondit Roomer.

— Tu es sûr que les ravisseurs vont utiliser un hélicoptère ?

— Presque sûr. S'ils avaient voulu simplement changer de voiture, ils n'auraient pas procédé à toute cette mise en scène : ils auraient pu cacher leur camionnette n'importe où. En choisissant les marécages, ils espéraient nous faire croire qu'ils vont s'y terrer pendant un certain temps. Voyons, réfléchissons un peu : nous sommes presque certains qu'ils ont l'intention de se rendre à bord de la *Sorcière des Mers* ; nous sommes presque certains qu'ils vont utiliser un hélicoptère. À ton avis, quel appareil et quel pilote vont-ils choisir ?

— Ceux de Lord Worth.

— Tout juste. Non seulement ses pilotes sont probablement les seuls à connaître les coordonnées exactes de la *Sorcière*, mais les appareils marqués au sigle de la Worth Hudson peuvent s'approcher de l'île flottante sans éveiller de méfiance.

Roomer décrocha le téléphone du tableau de bord et composa le numéro de téléphone du manoir.

— Jim ?

— Fidèle au poste, M^r Roomer.

— Nous rentrons. Cherche dans le carnet de Lord Worth les noms et adresses de ses pilotes d'hélicoptère. Tu peux joindre le garde posté à l'entrée de l'héliport ?

— Certainement.

— Parfait. Nous arrivons.

Se tournant vers Mitchell, Roomer lui demanda :

— Tu penses toujours que nous ne devons pas prévenir Larsen ?

— Surtout pas, affirma Mitchell, péremptoire. Larsen considère la *Sorcière des Mers* comme son enfant et réserverait un accueil un peu trop empressé à ses visiteurs. Mais, enfin, si tu te sens de taille à expliquer à Lord Worth comment ses filles ont péri dans la fusillade...

— Dieu m'en préserve, marmonna Roomer.

— Et je suppose également que savoir Melinda exposée aux rafales de mitrailleuse ne te réjouirait pas particulièrement ?

Au lieu de répondre, Roomer posa lui aussi une question :

— Et si les ravisseurs n'ont pas jeté leur dévolu sur les pilotes de Lord Worth, comme nous le croyons ?

— Alors, nous n'avons plus qu'à nous en remettre à McGarrity, l'as de la police américaine.

— Espérons que nous ne nous trompons pas.

Ils ne se trompaient pas mais ils arrivaient trop tard, une fois de plus.

*

John Campbell, qui adorait la pêche autant que la lecture, avait trouvé le moyen de conjuguer ses deux passe-temps favoris. Assis au bord d'un ruisseau poissonneux qui coulait au bout de son jardin, il lançait sa ligne à la fin de chaque page de son roman. Lorsque Durand

et l'un de ses hommes, masqués et armés, s'approchèrent de lui, il se dressa d'un bond, le livre ouvert à la main.

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

— Campbell ?

— Que lui voulez-vous, à Campbell ?

— Lui demander un petit service.

— Lequel ?

— Piloter un hélicoptère pour nous.

— Je n'en ferai rien !

— Ainsi, vous êtes Campbell. Suivez-nous.

Obtempérant, Campbell se plaça entre les deux hommes mais frappa soudain du tranchant de la main le bras de Durand qui poussa un grognement de douleur et lâcha son arme. Les deux hommes roulèrent à terre, échangèrent coups de poings et ruades sans se soucier de sportivité, changeant si rapidement de position que le complice de Durand, tenant son revolver par le canon, ne trouva tout d'abord aucune occasion d'intervenir. Cette occasion finit pourtant par se présenter. Utilisant son genou droit pour un coup particulièrement déloyal mais très efficace, Campbell faillit allonger Durand pour le compte. Suffoquant de douleur, ce dernier eut néanmoins le réflexe de s'agripper à la chemise de Campbell et la fortune changea de camp : immobilisé, le pilote de Lord Worth offrit son crâne à la crosse du revolver.

Le malfrat qui venait d'assommer Campbell aida son chef à se remettre péniblement sur ses pieds, Durand enleva le bas qui lui masquait la figure, comme s'il espérait reprendre ainsi plus facilement sa respiration. En dépit de son nom, il avait des origines latino-américaines, comme l'indiquaient son teint basané, ses cheveux noirs bouclés et la moustache en trait de crayon qui barrait sa lèvre supérieure. Durand se redressa lentement et retrouva assez de souffle pour annoncer le traitement qu'il réservait à Campbell.

— Une autre fois, Mr Durand. Nous avons besoin de lui pour conduire l'hélico.

— Exact. J'espère que tu n'as pas frappé trop fort.

— Juste de quoi l'endormir.

— Ligote-le, bâillonne-le et bande-lui les yeux.

Durand avait presque retrouvé la position verticale lorsque son homme de main revint de la voiture avec une corde, un bandeau et du sparadrap. Trois minutes plus tard, le véhicule des deux malfrats quittait les lieux. Durand, qui ne se sentait pas encore capable de conduire, était assis à l'arrière et appuyait les pieds sur un tapis sous lequel se trouvait Campbell, toujours inconscient.

*

Mitchell jeta un coup d'œil à la liste que venait de lui remettre Robertson.

— Très bien, fit-il. Mais que veulent dire ces tirets en face de cinq des noms ?

— J'ai pris la liberté de téléphoner aux pilotes pour savoir s'ils se trouvaient chez eux. Comme vous m'avez demandé leurs adresses, j'ai pensé que vous aviez sûrement l'intention d'aller les voir.

— Pourquoi n'y as-tu pas pensé, toi ? dit Mitchell à l'adresse de Roomer.

— Jim, c'est toi qu'il me faudrait comme associé, répondit Roomer. Qu'as-tu appris ?

— Un des pilotes se trouve à l'aéroport, quatre sont chez eux. Le seul que je n'ai pas réussi à joindre, c'est Campbell, celui que je n'ai pas coché. J'ai demandé à un de ses collègues où il pouvait être et il s'est déclaré très surpris de son absence. D'après lui, Campbell passe tous ses après-midi à pêcher derrière chez lui. Il est célibataire et vit dans un coin perdu...

— Nous y voilà, fit Roomer. Un type qui vit seul, sans famille, sans voisins. Les ravisseurs semblent posséder d'excellents services de renseignements. Si Campbell ne répond pas au téléphone, cela peut tout simplement signifier qu'il est parti se promener, faire des achats, visiter des amis. Mais d'autre part...

— Oui. Surtout d'autre part, dit Mitchell en se dirigeant vers la porte. Le gardien de l'héliport, on peut le joindre aussi par téléphone ?

— J'ai inscrit son numéro sur la liste.

— Jim, c'est toi qu'il nous faudrait à tous les deux comme associé.

Dans le jardin de Campbell, Mitchell et Roomer examinaient d'un œil froid la canne à pêche flottant sur l'eau, le livre abandonné dans l'herbe. Ils se dirigèrent vers la porte de derrière de la maison, qu'ils trouvèrent ouverte et gagnèrent le salon pour téléphoner.

À la première sonnerie, une voix répondit :

— Héliport de Lord Worth. Ici Gorrie.

— Je m'appelle Mitchell. Il y a des policiers avec vous ?

— Mr Mitchell ? L'ami de Lord Worth ?

— Oui.

— Le sergent Roper est ici.

— C'est tout ? Passez-le-moi.

Il n'y eut quasiment pas de pause avant que la voix du policier ne retentît dans l'appareil.

— Mike ? Comment allez-vous ?

— Ecoutez-moi bien, Sergent. Je vous parle de chez John Campbell, l'un des pilotes de Lord Worth. Il vient d'être enlevé, probablement par les ravisseurs des filles de Lord Worth. Je n'ai pas le temps de vous donner des explications, mais j'ai toutes les raisons de croire que ces hommes se dirigent actuellement vers vous. Ils sont au moins deux, trois peut-être, armés et dangereux. Je vous conseille d'appeler immédiatement des renforts. Si nous réussissons à les prendre, nous les ferons parler... Je veux dire Roomer et moi les ferons parler ; vous, vous avez les mains liées.

— Je regarderai de l'autre côté pendant que vous interrogerez ces messieurs, promit Roper.

Mitchell raccrocha.

— Tu torturerais ces types pour leur faire dire où se trouvent Marina et Melinda ? lui demanda Roomer.

— Je suis impatient de les avoir entre les mains. Pas toi ?

— Non, mais je t'aiderai.

Une fois de plus, les deux détectives avaient vu juste ; une fois de plus, ils arrivèrent trop tard.

*

Mitchell avait roulé vers l'héliport sans égard pour les autres voitures et les limitations de vitesse. En arrivant sur les lieux, il comprit immédiatement qu'il s'était hâté pour rien.

Cinq hommes accueillirent les deux détectives : trois policiers, le sergent Roper et Gorrie qui se massaient les poignets.

— Inutile de me raconter, fit Mitchell d'une voix lasse. J'ai déjà compris : ils vous sont tombés dessus avant l'arrivée des renforts.

— Oui, répondit Roper, rouge de colère. Nous n'avons rien pu faire. Une voiture s'est arrêtée devant le pavillon de l'entrée, là exactement. Le chauffeur, seul dans la voiture, pressait un mouchoir contre son visage, comme s'il venait d'éternuer.

— Si bien que vous seriez incapable de le reconnaître ? fit Roomer.

— Absolument. Nous le tenions à l'œil lorsqu'une voix nous ordonna dans notre dos (la fenêtre de derrière était ouverte) de ne pas bouger. Je n'ai même pas eu le temps de faire un geste en direction de mon arme. Puis, le type m'a dit de jeter mon pistolet devant moi, ce que j'ai fait, et de me retourner. Il portait un bas sur le visage. Le chauffeur est entré et nous a attaché les mains derrière le dos. Lorsque nous nous sommes retournés, il portait un masque, lui aussi.

— Et ensuite, ils vous ont saucissonnés pour que vous ne puissiez pas vous servir du téléphone ?

— Oui, ils nous ont ligotés mais pas pour nous empêcher de téléphoner : ils ont arraché les fils des deux appareils avant de décoller.

— Ils ont décollé immédiatement ?

— Non, cinq minutes plus tard, répondit Gorrie. Le pilote doit toujours communiquer son plan de vol par radio avant le départ. Je suppose qu'ils ont obligé Campbell à le faire.

— Ça ne nous avance pas beaucoup, fit Mitchell en haussant les épaules. Ils ont pu donner n'importe quelle destination bidon. Et le carburant ? Pour l'hélicoptère, je veux dire.

— Les réservoirs de tous les appareils sont toujours pleins. Ordre de Lord Worth.

— Quelle direction ont-ils prise ?

— Par-là, dit Gorrie en levant le bras.

— Bon. Inutile de traîner plus longtemps ici. Allons-y.

— Comme ça ? s'étonna Roomer.

— Qu'est-ce que tu crois que je peux faire de plus que la police ?

— Pour commencer, nous pourrions alerter l'armée de l'air.

— Pour quoi faire ?

— Contraindre les ravisseurs à atterrir.

— On raconte beaucoup de bêtises au sujet des atterrissages forcés. Et s'ils refusent de se poser ?

— Les chasseurs leur tirent dessus.

— Avec les deux filles à bord ? C'est Lord Worth qui serait content, et toi aussi, je suppose.

— Je dois avoir le cerveau en panne, en ce moment, soupira Roomer.

Dans la voiture qui s'éloignait de l'héliport, Mitchell pointa le doigt vers le pare-brise.

— Par-là, a dit le gardien. Par-là, c'est le nord-ouest, en direction du marais Wyanee.

— Même s'ils avaient pris vers le sud-est, ils auraient fini par atterrir au Wyanee, affirma Roomer.

Mitchell arrêta la voiture devant une cabine téléphonique.

— La voix de McGarrity, facile pour toi, non ?

Roomer avait des talents d'imitateur.

— La voix, pas de problème, assura-t-il. C'est le processus mental qui me tracasse. Enfin, je vais essayer.

Deux minutes plus tard, Roomer reprenait place à côté de son ami.

— Campbell a donné la *Sorcière des Mers* comme destination, annonça-t-il.

— On t'a posé des questions ?

— Pas vraiment. Je leur ai dit que quelqu'un avait commis une gaffe : quand on connaît McGarrity, on ne cherche pas longtemps l'identité de ce quelqu'un.

Mitchell allait démarrer lorsque le téléphone sonna. Il décrocha.

— Ici Jim. J'ai essayé de vous joindre il y a un quart d'heure.

— Nous venons juste de reprendre la voiture. Encore des mauvaises nouvelles ?

— Non. À moins que vous ne considériez que l'arrivée de Lord Worth en soit une. Son avion atterrira dans quinze minutes.

— Nous avons le temps.

— Il va passer au manoir.

— Il a demandé la Rolls ?

— Non. Il préfère probablement faire le trajet dans votre voiture. Il a aussi demandé qu'on lui prépare une valise pour une semaine.

— Sept costumes blancs, fit Mitchell avant de raccrocher.

— J'ai l'impression que nous allons nous aussi faire nos valises, dit Roomer.

Lord Worth était redevenu lui-même lorsqu'il s'installa à l'arrière de la voiture des deux détectives. S'il n'avait pas recouvré tout son flegme, il paraissait calme, lucide et détendu. Il fit le récit de la victoire remportée à Washington, pour laquelle les deux hommes le félicitèrent, puis Roomer lui expliqua en détail ce qui s'était passé en son absence. Cette fois, il n'y eut pas de félicitations.

— Bien entendu, vous avez informé le commandant Larsen de vos présomptions ?

— Nous n'avons pas de présomptions mais des certitudes, répondit Mitchell. Et nous ne l'avons pas averti, bien entendu. C'est moi qui m'y suis opposé.

— Pourriez-vous m'expliquer pourquoi ? fit Lord Worth assez

sèchement.

— Vous connaissez Larsen mieux que nous ; vous savez qu'il aime la *Sorcière* comme sa fille ; vous nous avez souvent parlé de sa nature colérique et de son penchant pour la violence : croyez-vous qu'il n'aurait pas tendu un piège aux ravisseurs si nous l'avions prévenu ? Et croyez-vous que vos filles soient à l'abri d'une balle perdue ? Vous imaginez Marina, ou Melinda, infirme à vie ? Nous avons estimé qu'il valait mieux laisser les ravisseurs se poser sur la *Sorcière* plutôt que de risquer la vie de vos filles.

— Bon, bon, vous avez raison, concéda Lord Worth d'assez mauvaise grâce. Mais, à l'avenir, tenez-moi au courant de vos décisions et de vos intentions.

Roomer remarqua avec une satisfaction amusée que l'Eccossais entendait continuer à faire appel à leurs services non rétribués.

— Autant que vous le faites, répliqua Mitchell.

— Que voulez-vous dire ? fit l'Eccossais, d'une voix glaciale.

Quinze générations d'aristocrates highlanders parlaient par la bouche du Lord. Mitchell arrêta la voiture, se retourna et expliqua sans s'émouvoir :

— Vous ne nous aviez pas avertis de votre intention de cambrioler un arsenal, la nuit dernière. En tant que citoyens respectueux de la loi, nous aurions dû vous dénoncer à la police. Même un milliardaire se retrouve sous les verrous lorsqu'il participe à un vol avec effraction, accompagné de voies de fait et séquestration. Nous nous trouvions sur les lieux, John et moi.

Mitchell n'hésitait pas à travestir quelque peu la vérité lorsque le besoin s'en faisait sentir.

— Vous étiez là, murmura Lord Worth.

Pour une fois, le milliardaire se trouvait à court d'arguments. Son embarras ne dura toutefois qu'un bref instant car il ajouta aussitôt :

— Mais moi non.

— Certes, mais vous n'en avez pas moins ordonné ce cambriolage ?

— Balivernes. D'ailleurs, pourquoi n'êtes-vous pas intervenus si vous y assistiez vraiment ?

— Nous acceptons de prendre des risques mais pas d'affronter neuf hommes armés de mitraillettes.

Cette réponse fit réfléchir Lord Worth. Pour connaître le nombre d'hommes ayant participé au cambriolage, les deux détectives avaient dû y assister.

— Et même en supposant qu'il y ait un ou deux mots de vrais dans votre histoire, comment trouvez-vous le moyen de m'y mêler ?

— Voilà que vous dites des bêtises maintenant. Nous avons vu le camion arriver à votre hélicoptère ; nous avons vu neuf hommes en descendre et transborder les armes dans l'hélicoptère. L'un d'entre eux a ensuite reconduit le camion – Un camion de l'armée, bien sûr – à l'arsenal, tandis que les huit autres prenaient place à bord d'un deuxième hélicoptère. Puis un minibus a amené douze malfrats armés jusqu'aux dents qui sont allés rejoindre les huit premiers. Nous en avons identifiés cinq, donc deux que nous avons nous-mêmes arrêtés.

Roomer lança à son ami un regard admiratif.

— Nous avons été sidérés de découvrir que Lord Worth se commettait avec des criminels. Pourquoi transpirez-vous autant ? Vous avez trop chaud ?

L'Ecosais n'expliqua pas pourquoi la sueur lui perlait au front.

— Et puis, vous êtes arrivé dans votre Rolls, poursuivit le détective. Votre descente de voiture constitue certainement la meilleure scène que nous ayons filmée avec notre caméra à infra-rouges.

Roomer faillit s'étrangler mais Lord Worth ne s'en aperçut pas.

— Nous avons songé à prévenir la caserne la plus proche. Même vos malfrats n'auraient eu aucune chance contre quelques véhicules blindés. Nous avons aussi envisagé de bloquer votre Rolls sur la route et de vous garder prisonnier jusqu'à l'arrivée de l'armée : de toute évidence, les deux hélicoptères n'auraient pas décollé sans vous. Une fois sous les verrous, vos hommes de main n'auraient pas hésité une seule seconde à vous incriminer en échange d'une remise de peine. Le sens de l'honneur des truands n'est qu'une invention de journaliste, vous savez et, entre voleurs, on ne se fait pas de cadeaux.

S'il déplaisait à Lord Worth de se faire traiter de voleur, il n'en montra rien.

— Après avoir pesé le pour et le contre, nous avons cependant

décidé de ne pas intervenir, conclut Mitchell.

— Pourquoi ?

— Alors, vous avouez ? Vous m'auriez évité un long discours en le faisant plus tôt.

— Pourquoi ? répéta le milliardaire.

Ce fut Roomer qui répondit.

— En partie parce que nous avons encore un certain respect pour vous, malgré votre attitude, mais surtout parce que nous avons voulu éviter à vos filles le pénible spectacle de leur père derrière les barreaux. Rétrospectivement, nous nous félicitons d'ailleurs de ne pas vous avoir livré à la police. Après l'enlèvement de vos filles, vos incartades en dehors du droit chemin font désormais figure de peccadilles.

— Peccadilles dont vous vous abstiendrez à l'avenir, bien entendu, ajouta Mitchell en faisant démarrer la voiture.

*

Assis dans le fauteuil de son bureau, Lord Worth dégustait un second cognac qui lui paraissait encore meilleur que le premier. Il n'avait pas prononcé une seule parole pendant le reste du trajet, court, fort heureusement, car après le sermon de Mitchell, il avait éprouvé le besoin pressant de prendre un remontant.

— Je présume que vous avez toujours l'intention de m'accompagner sur la *Sorcière des Mers*, dit-il.

— Nous n'avons jamais exprimé d'intention à ce sujet, ni dans un sens, ni dans l'autre, remarqua Mitchell sans lever les yeux de son verre. Mais il faut bien que quelqu'un s'occupe de vous et de vos filles.

Le milliardaire prit conscience, sans grand plaisir, que ses relations avec les deux hommes avaient changé de nature. Estimant que des rapports d'employés à employeur rétabliraient son autorité, il risqua une proposition :

— Je pense qu'il est grand temps de régler certains aspects pratiques concernant votre participation à cette affaire. Je fais officiellement appel à vos services de détectives : en d'autres termes, je souhaite devenir votre client. Fixez vous-mêmes le montant de vos honoraires.

Le milliardaire n'avait pas plus tôt fini qu'il comprit son erreur.

— L'argent n'achète pas tout. Lord Worth, fit Roomer, sèchement. Et, en tout cas, nous ne sommes pas à vendre. Si vous vouliez nous passer au cou une chaîne en or, n'y songez plus. Nous n'accepterons aucune entrave à notre liberté d'action. Quant à vos offres mirifiques, gardes-les. Combien de fois faudra-t-il vous répéter que votre argent ne nous intéresse pas ?

— Bravo, s'exclama Mitchell. Je n'aurais pas mieux dit.

Lord Worth dut reconnaître troisièmement que le changement de relations avait pris des proportions plus grandes qu'il ne l'aurait pensé.

— Comme vous voudrez, concéda-t-il. Quel déguisement prendrez-vous ?

— Un déguisement ? s'étonna Mitchell.

— Vous m'avez dit que vous aviez reconnu certains de mes hommes. Eux aussi vous reconnaîtront.

— Nous ne les avons jamais vus de notre vie.

— Mais vous...

— Nous nous sommes permis un tout petit mensonge, bien innocent comparé à ceux que vous nous avez faits. Nous vous accompagnerons en qualité de conseillers techniques : géologues, séismologues, comme vous voudrez, nous ne connaissons rien à la géologie ou à la séismologie. Il nous faudra simplement un costume de bon faiseur, un panama, des lunettes à monture d'écaille, pour avoir l'air plus intellectuel et une serviette de cuir. Nous emmènerons également un médecin.

— Un médecin ?

— Pour extraire les balles et recoudre les blessures. Avez-vous la naïveté de croire qu'on ne tirera pas un seul coup de feu à bord de la *Sorcière* ?

— Je déteste la violence.

— C'est pour cette raison que vous avez envoyé vingt hommes armés sur la plate-forme la nuit dernière ?

— Très bien, il y aura un médecin. Greenshaw, le docteur du coin, a passé sept ans au Vietnam. Il devrait faire l'affaire.

— Dites-lui de prendre deux blouses blanches de plus, fit Roomer.

— Pour quoi faire ? demanda Mitchell.

— Tu veux avoir l'air d'un scientifique, oui ou non ?

Lord Worth régla la question du médecin par un coup de téléphone puis quitta son fauteuil.

— Excusez-moi, dit-il aux deux hommes, mais j'ai quelques appels radio personnels à envoyer.

Le milliardaire voulait charger Corral d'informer Benson, l'hôte de la réunion du lac Tahoe, que le Gouvernement avait donné l'ordre de couler tout navire étranger s'approchant de la *Sorcière des Mers*. Il s'agissait d'une version assez déformée des promesses du secrétaire d'Etat mais Lord Worth estimait que cette « petite » exagération le rendrait plus convaincant.

— Qui de nous deux préférez-vous pour vous accompagner ? s'enquit aimablement Mitchell.

— J'ai des communications personnelles à envoyer ! rugit l'Ecosais. Allez-vous faire la loi chez moi ? Allez-vous me traiter encore longtemps comme un gosse irresponsable ?

— Pensez-vous avoir fait preuve d'esprit de responsabilité, la nuit dernière ? Ecoutez, Lord Worth, si vous avez quelque chose à nous cacher, c'est que vous n'avez pas confiance en nous ou que vous mijotez de nouvelles « peccadilles ».

— Il s'agit de questions financières personnelles et très importantes. Auriez-vous la prétention de vous mêler des affaires de ma compagnie ?

— Pas le moins du monde, répondit Roomer, mais vous ne nous ferez pas croire que vous songez aux affaires en ce moment.

Le détective se leva, aussitôt imité par son associé.

— Comme vous voudrez, dit Mitchell. Nos amitiés à vos filles... si vous les revoyez un jour.

— C'est du chantage ! explosa Lord Worth. Du chantage pur et simple !

Tout en jouant l'indignation, l'Ecosais évaluait rapidement la situation : comparé à l'aide des deux détectives, son coup de téléphone

à Corral n'avait que peu d'importance. Mitchell et Roomer bluffaient, bien entendu, mais il n'avait aucun moyen de les contrer.

— Je n'ai pas le choix, je suppose, reprit Lord Worth, apparemment calmé. Allez donc préparer vos valises, je passerai vous prendre avec la Rolls.

— Il ne nous faut que deux ou trois minutes pour faire nos bagages, dit Mitchell. Nous attendrons que vous ayez fini de vous préparer.

— Vous ne pensez quand même pas que je vais me précipiter sur le téléphone dès que vous aurez le dos tourné ?

— Curieux que cette idée nous soit venue à tous les trois en même temps, fit Mitchell en souriant.

CHAPITRE SEPT

Surpris mais nullement inquiets, Scoffield et le commandant Larsen regardaient s'approcher l'hélicoptère de la Worth Hudson. Généralement, le président-directeur général de la compagnie les avertissait de sa venue mais il lui arrivait aussi d'oublier de prévenir. Les deux hommes traversèrent la plate-forme sans se hâter et parvinrent à la piste nord-est juste au moment où l'appareil se posait.

Fait étrange, personne ne semblait se décider à sortir de l'hélicoptère et les deux hommes commençaient à éprouver une certaine perplexité qui fit place à de la stupéfaction lorsque la porte de l'appareil s'ouvrit enfin, découvrant deux hommes armés de mitraillettes.

— Larsen et Scoffield ? fit Durand. Ne faites pas les imbéciles, montez nous rejoindre sans jouer aux héros.

Personne, sur la plate-forme, ne pouvait voir ce qui se passait et leur porter secours. Larsen et Scoffield n'avaient pas le choix. Lorsqu'ils eurent grimpé à bord de l'hélicoptère, Durand ordonna :

— Kowenski, Rindler, fouillez-les.

Stupéfaits de découvrir dans l'appareil les filles de Lord Worth, Larsen et Scoffield se laissèrent dépouiller de leurs automatiques sans réagir.

Marina leur adressa un sourire un peu pâlot en disant :

— Désolé de faire votre connaissance en d'aussi pénibles circonstances, Commandant.

— Pourquoi avez-vous amené ces criminels ici ? demanda Larsen à Campbell.

— Parce que j'obéis quand on m'enfonce le canon d'un revolver dans la nuque.

— On vous a maltraitée ? fit Larsen en se tournant vers Melinda.

— Non, pas du tout.

— Et nous ne les maltraiterons pas, dit Durand. À moins, bien entendu, que vous refusiez de faire ce qu'on vous ordonne.

— À savoir ?

— Fermer l'« arbre de Noël ».

Ce qui signifiait interrompre totalement l'extraction.

— Pas question, rétorqua le commandant, dont le visage de pirate virait au pourpre.

Se rendant compte qu'il avait affaire à un homme pouvant se révéler très dangereux, même sans arme, Durand lança un coup d'œil à Rindler, qui frappa Larsen derrière la nuque avec la crosse de son pistolet. Le coup n'avait pas pour but d'assommer mais seulement d'étourdir, et lorsque le commandant reprit ses esprits, il découvrit qu'on lui avait passé les menottes aux poignets et aux chevilles. Durand tenait à la main un bistouri dont il appuyait la lame sur le petit doigt de la main droite de Melinda.

— Ton patron ne te le pardonnera jamais, Larsen, fit Durand.

Le commandant qui, apparemment, partageait cet avis, répondit :

— Lâche-la et enlève-moi les menottes. Je vais fermer l'« arbre de Noël ».

— Je t'accompagne, à tout hasard. J'emporte un talkie-walkie avec moi pour rester en contact avec Aaron. Si jamais il m'arrive quelque chose...

Durand baissa les yeux sur le bistouri puis le tendit à Heffer, le cinquième homme de son équipe. Il ordonna à Campbell de tendre les bras en arrière, derrière son siège, et lui passa les menottes.

— Tu ne prends aucun risque, grogna Larsen.

— Tu sais ce que c'est : un accident est si vite arrivé.

Les deux hommes traversèrent la plate-forme en se dirigeant vers le derrick. Après quelques pas, Durand s'arrêta et jeta un coup d'œil autour de lui.

— Voyez-vous ça ! fit-il, admiratif. Des canons, des grenades sous-marines ! On dirait presque que tu t'apprêtes à soutenir un siège. C'est un délit fédéral, ça, mon vieux. Même avec ses millions, Lord Worth n'y coupera pas d'au moins dix années de prison.

— De quoi tu parles ?

— Je parie que tout ce matériel, pas tellement utile pour forer, ne se trouvait pas à bord, il y a vingt-quatre heures ; je parie qu'il était dans l'arsenal de la marine cambriolé la nuit dernière. Le Gouvernement voit d'un mauvais œil ceux qui pillent ses dépôts d'armes. Et, bien entendu, il doit y avoir à bord des spécialistes chargés de faire marcher ces joujoux. Je me demande si ces experts portent aussi sur eux un matériel spécial : par exemple, celui qu'on a volé hier soir dans un arsenal de Floride. Quelle coïncidence ce serait, quand même, si ces deux cambriolages n'avaient aucun rapport ! Pour toi, complicité et recel, cela devrait faire dans les vingt ans, sans réduction de peine, bien sûr. Et dire que c'est *nous* qu'on traite de criminels !

En réponse, Larsen émit quelques remarques choisies dont aucune n'aurait reçu l'approbation du censeur le plus indulgent.

Lorsque l'« arbre de Noël » cessa de déverser son flot de pétrole, Durand, satisfait, porta son attention sur le *Vagabond* qui patrouillait entre la plate-forme et le réservoir flottant.

— Qu'est-ce qu'il fabrique, ton ami ?

— Même un marin d'eau douce comme toi devrait le comprendre : il surveille le pipe-line.

— Pour quoi faire ? Il vous suffirait d'une journée pour le remplacer s'il était endommagé. C'est dingue, comme idée.

— Les ennemis de Lord Worth sont encore plus dingues. On devrait les enfermer pour leur propre bien et pour celui de tout le monde.

— Les malfrats de Lord Worth se trouvent à bord ? Qui les commande ?

— Giuseppe Palermo.

— Ce gredin ! Non content de commettre deux vols avec effraction, le noble lord fréquente des criminels endurcis.

— Tu connais Palermo ?

— Assez bien.

Durand ne vit pas l'utilité de préciser qu'il avait passé plusieurs années en prison en compagnie de Palermo.

— Je veux lui parler, poursuivit-il.

La conversation entre les deux hommes ne dura que quelques secondes et Durand la monopolisa.

— Les filles de Lord Worth sont en notre pouvoir. Nous allons les débarquer sur la plate-forme. Consigne tes hommes dans leurs quartiers si tu ne veux pas entendre de hurlements et voir des morceaux de doigt ou d'oreille jetés aux poissons.

Palermo savait que Durand n'hésiterait pas à mettre ses menaces à exécution et en tirerait de surcroît un vif plaisir. Bien qu'ayant une réputation d'homme impitoyable, l'italien ne pouvait rivaliser en cruauté avec le Latino-Américain. Palermo regagna ses quartiers et Durand ordonna à Rindler, par talkie-walkie, d'amener tout le monde sur la plate-forme, y compris Campbell.

Quand les prisonniers et leurs gardiens descendirent de l'appareil, Durand demanda à Larsen :

— Il y a de quoi les loger ?

— Il reste de la place dans les quartiers des Orientaux et il y a la suite de Lord Worth.

— Vous avez un cachot ?

— Ce n'est pas une prison, ici.

— Une réserve fermant de l'extérieur ? Des placards à provisions ?

— Oui.

Durand lança au commandant un regard méfiant.

— Tu te montres bien coopératif, Larsen. Tu as pourtant une réputation de cabochard.

— Deux minutes te suffiraient pour trouver toi-même la réponse à ces questions.

— Tu aimerais bien me tuer, n'est-ce pas, Larsen ?

— Je ne manquerai pas l'occasion.

— Recule ! ordonna Durand en sortant un revolver de sa poche. Reste à trois mètres de moi. Tu pourrais essayer de me sauter dessus puis dire à mes hommes que tu vas m'arracher les membres un par un

s'ils ne libèrent pas les filles. Idée séduisante, hein ?

Larsen le fusilla du regard sans répondre. Les filles, le pilote et leurs quatre gardiens les rejoignirent.

— Bien, fit Durand. Nous allons vous trouver un endroit où passer la nuit.

Il les conduisit vers une rangée de placards, ouvrit le premier et révéla une sorte de cagibi tapissé de boîtes de conserves. Il y poussa Campbell, referma la porte et empocha la clef. Le cagibi suivant contenait des rouleaux de cordage, des bidons et une colonie grouillante de cancrelats, ces indestructibles animaux.

— Entrez, ordonna Durand aux deux filles.

— Nous n'entrerons pas dans ce trou infect, répliqua Marina.

Kowenski prit un ton de père grondant ses enfants s'accordant mal avec le revolver qu'il tenait à la main :

— Vous savez ce que c'est, ça ?

Rindler braquait sur Melinda une arme en tout point semblable.

Les deux jeunes filles échangèrent un regard puis d'un mouvement rapide et manifestement préparé, elles s'avancèrent ensemble vers leurs gardiens, saisirent le revolver par le canon, et l'appuyèrent contre elles en posant le pouce sur la détente.

— Je peux tirer avant que vous n'ayez réussi à écarter le canon. Vous voulez essayer ?

— Nom de Dieu ! murmura Durand.

Il avait connu des situations étranges au cours de son existence de bandit mais celle-là le laissait tout pantois.

— C'est du suicide, réussit-il à articuler.

— Exactement, répondit Melinda sans quitter Rindler des yeux. Vous me dégoûtez encore plus que ces cancrelats, sale vermine. Vous voulez ruiner notre père mais si nous mourons, vous n'aurez plus une seule carte à jouer.

— Vous êtes folles ! Complètement folles !

— Peut-être, fit Marina, mais logiques, en tout cas. Lorsque mon

père n'aura plus les mains liées, il s'occupera de vous, et cela d'autant plus qu'il croira, comme tout le monde, que vous nous avez assassinées. Il ne fera pas appel à la police, bien entendu : vous n'avez pas idée de tout ce qu'on peut faire quand on possède quelques milliards. Il vous anéantira, vous et vos complices, jusqu'au dernier.

La jeune fille lança à Kowenski un regard méprisant.

— Pourquoi n'appuies-tu pas sur la détente ? Tu as peur ? Alors lâche ton arme.

Kowenski laissa tomber son revolver ; Rindler l'imita.

— Ma sœur et moi allons faire une promenade, annonça Melinda. Nous reviendrons quand vous aurez préparé des appartements dignes des filles de Lord Worth.

Durand avait perdu ses couleurs et ce fut d'une voix rauque, mal assurée, qu'il essaya de reprendre le contrôle de la situation.

— Allez faire un tour si ça vous chante. Heffer, accompagne-les. En cas de pépin, tire-leur dans les jambes.

Marina se baissa, ramassa le revolver de Kowenski, s'approcha de Heffer et lui enfonça le canon de l'arme dans l'œil gauche. L'homme hurla de douleur.

— Essayez de me tirer dans la jambe et je vous fais sauter la cervelle, annonça-t-elle avec désinvolture.

— Mais bon sang ! implora Durand. Il faut bien que l'un de mes hommes vous accompagne ! Si vous vous promenez en liberté sur la plate-forme sans courir aucun danger, Palermo et ses tueurs vont nous couper en morceaux.

— Quelle merveilleuse idée !

Marina retira son arme de l'œil qu'un cercle bleuâtre commençait déjà à entourer. Elle regarda avec dégoût le nommé Heffer, créature à face de rat, d'âge et de nationalité incertains.

— Je comprends votre point de vue, ajouta-t-elle, mais dites à ce répugnant personnage de ne pas nous approcher. Est-ce clair ?

— Oui, oui, bien sûr.

Durand se serait livré à des exercices de lévitation pour leur décrocher la lune si les filles du milliardaire le lui avaient demandé.

Après avoir montré comment on se conduit quand on a derrière soi seize générations d'aristocrates highlander, Marina et Melinda se dirigèrent vers l'un des angles de l'île flottante. Les deux héritières avaient parcouru une vingtaine de mètres lorsqu'elles furent prises toutes deux d'un tremblement nerveux qu'elles ne pouvaient contrôler.

— Tu recommencerais ? murmura Marina.

— Jamais. Plutôt mourir.

— Nous avons bien failli. Tu crois que John et Michael trembleraient autant après un tel bluff ?

— Non. Si j'en crois le jugement que Père porte sur eux, ils échafauderaient déjà des plans pour la suite des événements. Et Durand et ses méprisables comparses ne trembleraient pas non plus, ils seraient morts.

— Si John et Michael pouvaient se trouver ici, soupira Marina.

Les deux jeunes filles s'arrêtèrent à trois mètres du bord de la plateforme et tournèrent la tête vers le nord-est, d'où leur parvenait un bruit lointain de moteur.

Durand et Larsen l'entendirent eux aussi au même moment. L'obscurité les empêchait de distinguer quoi que ce fût, mais ni l'un ni l'autre n'avait de doute sur l'identité de l'appareil et de ses passagers.

— Voilà Lord Worth, jubila Durand. Où va-t-il se poser ?

— Piste sud-est.

Le malfrat s'assura que Heffer surveillait les deux filles puis prit sa mitraillette.

— Allons accueillir Sa Seigneurie, fit-il. Aaron, viens avec nous.

— Il vaudrait mieux pour toi que Lord Worth se montre plus intraitable que ses filles, risqua Larsen.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Comme dompteur de tigresses, tu ne vaux pas un clou.

La mine renfrognée, Durand se dirigea vers l'angle sud-est, suivi de Mortenson, armé lui aussi d'une mitraillette, et de Larsen. Les trois hommes arrivèrent au bord de la piste juste au moment où l'hélicoptère se posait. Premier à sortir de l'appareil, Lord Worth

sursauta en découvrant les mitraillettes braquées sur lui.

— Larsen, voulez-vous m'expliquer ce que cela signifie ? demanda-t-il.

— Bienvenue à bord de la *Sorcière*, Lord Worth, fit Durand. La plate-forme a changé de propriétaire mais rassurez-vous, vous serez traité en invité de marque.

— Cet homme s'appelle Durand, expliqua l'Écossais à Larsen avec détachement. C'est un des lieutenants de Cronkite.

— Comment... comment le savez-vous ? bredouilla Durand, abasourdi.

— Me croyez-vous assez stupide pour ignorer qui paie les violons ? Cette crapule de Cronkite ne vivra plus très longtemps, et vous non plus, d'ailleurs.

Mal à l'aise, Durand se dandinait d'un pied sur l'autre : le noble lord ressemblait un peu trop à ses filles pour son goût.

— Je suppose que ce forban est venu avec des complices ? fit le milliardaire à l'adresse de Larsen. Combien ?

— Quatre.

— Quatre ! Mais vous disposez de plus de vingt hommes avec l'équipe de Palermo ! Comment avez-vous pu...

Durand, qui avait réussi à se ressaisir, répondit avec suffisance :

— Nous avons deux atouts contre lesquels Larsen ne peut rien : vos filles, mon cher Lord Worth.

Le milliardaire prit une expression stupéfaite digne d'un comédien chevronné.

— Dieu tout-puissant ! Mes filles ! C'est... c'est vous, le ravisseur ?

— À la guerre comme à la guerre, Sir, répondit Durand.

Il émanait de la personne de Lord Worth une telle prestance que même les plus scélérats s'adressaient à lui sur un ton respectueux.

— Voyons un peu les autres passagers.

Mitchell et Roomer descendirent de l'hélicoptère. Avec leurs

costumes d'alpaga bien coupés, leurs lunettes à monture d'écaille et leurs panamas, ils avaient l'air parfaitement inoffensifs.

— Mitchell et Roomer, dit Lord Worth. Géologue et séismologue.

Se tournant vers les deux détectives, il ajouta d'une voix morne :

— Ils tiennent mes filles prisonnières à bord de la *Sorcière*.

— Mon Dieu ! s'exclama Mitchell. C'est bien le dernier endroit au monde où...

— Bien sûr, ricana Durand. Que venez-vous faire ici ?

— Trouver de nouveaux gisements. Il y a à bord de la *Sorcière* un laboratoire parfaitement équipé qui...

— Vous tombez plutôt mal. Aaron, fouille leurs bagages.

— Mais... commença Mitchell.

— Je vous conseille de le laisser faire.

Aaron inspecta rapidement le contenu du sac de Mitchell.

— Des vêtements, annonça-t-il, des bouquins, des instruments, c'est tout.

Le docteur Greenshaw descendit à son tour de l'appareil, se retourna et prit des mains du pilote plusieurs paquets et boîtes.

— Et celui-là, qui est-ce ? fit Durand.

; – Le docteur Greenshaw, répondit Lord Worth. Médecin et chirurgien éminent. Prévoyant une action violente contre la *Sorcière*, je l'ai emmené pour s'occuper des blessés. Il y a à bord une infirmerie et un dispensaire.

— Tout à fait inutile. Il n'y aura aucune violence puisque nous avons tous les atouts dans notre jeu. Pouvons-nous examiner votre matériel, Docteur ?

— Comme vous voudrez. En qualité de médecin, je m'efforce de sauver des vies et non de faire des morts. Vous ne trouverez pas d'arme dans ma trousse, c'est contraire à l'éthique médicale. Fouillez à votre aise mais ne cassez rien.

Durand approcha son talkie-walkie de ses lèvres.

— Envoie-moi un des hommes de Palermo avec une voiture électrique. Il y a du matériel à transporter.

Le truand leva les yeux vers Mitchell.

— Pourquoi vos mains tremblent-elles ?

— Je n'aime pas la violence, répondit le détective en cachant ses mains derrière son dos.

— Moi, je n'aime pas les lâches, cracha Durand d'un ton méprisant.

Il avança, leva la main comme s'il allait gifler Mitchell puis arrêta son geste avec une mine de dégoût, échappant ainsi, sans le savoir, à une mort certaine.

La seule personne qui tirât satisfaction de cette scène mais s'abstint soigneusement de le montrer fut Larsen. Bien qu'il eût déjà parlé à Mitchell au téléphone, il ne l'avait jamais rencontré. Lord Worth lui avait cependant assez souvent décrit celui-ci pour que le commandant sût que le détective réduirait avec joie Durand en chair à pâté plutôt que de plier devant lui.

Il n'avait fallu que quelques secondes à Mitchell pour entrer dans la peau du personnage qu'il s'était choisi : celui d'un couard sans personnalité, qu'on pouvait tenir pour quantité négligeable. Larsen, qui n'hésitait pas à mettre lui-même la main à la pâte, en ressentit un étrange réconfort.

— Puis-je voir mes filles ? demanda Lord Worth pour mettre fin à une situation qui pouvait encore dégénérer.

Durand réfléchit puis acquiesça de la tête.

— Fouille-le, Aaron.

Aaron s'exécuta, en évitant soigneusement de croiser le regard glacial et outragé de l'Ecossais.

— Ça va, M^r Durand.

— Là-bas, fit Durand en tendant le bras. Au bord de la plate-forme.

Lord Worth s'éloigna sans dire un mot tandis que les autres passagers étaient conduits vers les quartiers.

— Où allez-vous, mon petit vieux ? fit Heffer en barrant le passage

au milliardaire.

— Lord Worth, rustaud !

Heffer décrocha le talkie-walkie de sa ceinture.

— M^r Durand ? Il y a un type ici qui...

— C'est Lord Worth. Il peut aller voir ses filles, répondit la voix de Durand.

Se tournant vers Heffer, l'Ecossais fit dans l'appareil :

— Et dites à cet individu de rester assez loin pour ne pas nous entendre.

— C'est d'accord, Heffer.

La scène des retrouvailles ne manqua ni d'émotion ni de larmes, tout au moins du côté des deux filles. Bien que bouleversé, Lord Worth s'abstint de tout épanchement, ce qui provoqua la surprise de Marina.

— Tu n'es pas content de nous retrouver, Papa ? demanda-t-elle.

Serrant ses filles contre lui, il répondit simplement :

— Je vous aime plus que tout au monde.

— Tu ne nous l'avais jamais dit, fit Melinda, les larmes aux yeux.

— Je croyais que vous le saviez. Je ne montre peut-être pas assez mes sentiments mais toute ma fortune ne vaut pas une mèche de tes cheveux noirs, Marina, une boucle de tes cheveux roux, Melinda.

— Blond vénitien, Papa, corrigea Melinda qui pleurait maintenant à chaudes larmes.

Plus astucieuse et observatrice que sa sœur, Marina remarqua que son père n'avait pas l'air surpris de les trouver à bord de la *Sorcière*.

— Tu savais que nous étions ici, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que je le savais.

— Comment l'as-tu appris ?

— J'ai des informateurs un peu partout.

— Et que va-t-il se passer maintenant ?

— Je n'en sais rien, reconnu Lord Worth.

— Nous avons vu trois autres passagers descendre de l'hélicoptère mais avec l'obscurité, nous n'avons pas pu les reconnaître.

— L'un d'entre eux était le docteur Greenshaw, un excellent chirurgien.

— Pour quoi faire, un chirurgien ? demanda Melinda.

— Pour soigner les blessés, bien sûr. Tu crois que je vais leur donner la *Sorcière* sur un plateau ?

— Et les deux autres ?

— Vous ne les connaissez pas. Vous ne les avez jamais vus. C'est du moins l'impression qu'il faudra donner quand vous les rencontrerez.

— Michael et John ! fit Marina.

— Oui. N'oubliez pas, surtout : vous ne les connaissez absolument pas.

— Nous n'oublierons pas, répondirent presque en chœur les deux filles, dont le visage exprimait à présent d'autres émotions. – Ils courent un grand danger. Pourquoi t'ont-ils accompagné ?

— Parce qu'ils ont l'intention de vous ramener au manoir, d'après ce que j'ai cru comprendre.

— Et ils comptent s'y prendre comment ?

Là encore, Lord Worth fit preuve de franchise :

— Je n'en sais rien. Ces deux gaillards ne me font pas leurs confidences et depuis quelque temps, ils auraient plutôt tendance à n'en faire qu'à leur tête. C'est à peine s'ils ne m'interdisent pas de me servir de mon propre téléphone.

Les deux filles retinrent un sourire.

— Ils ont les nerfs à fleur de peau, poursuivit le milliardaire. Mitchell surtout : il y a quelques minutes, j'ai bien cru qu'il allait tuer Durand. Allons dans mes appartements prendre un peu de repos. J'ai eu une journée éprouvante.

Durand se rendit à la cabine radio, informa l'opérateur qu'on n'avait plus besoin de ses services et qu'il pouvait retourner au

quartier de l'équipage. Après son départ, Durand appela le *Georgie* et demanda à parler à Cronkite.

— Tout va bien à bord de la *Sorcière*, annonça-t-il. Lord Worth aussi est maintenant entre nos mains.

— Excellent, s'exclama joyeusement Cronkite. A-t-il amené avec lui d'autres personnes ?

— Trois en plus du pilote. Un docteur, un chirurgien plutôt, dont je vais vérifier immédiatement les coordonnées, et deux experts, en sismologie si j'ai bien compris. Absolument inoffensifs : la vue d'une mitrailleuse leur donne la danse de Saint-Guy.

— Pas de difficultés, donc ?

— Si. Il y a à bord une vingtaine de tueurs patentés, commandés par un nommé Palermo, qui ont transformé la plate-forme en forteresse flottante : canons antiaériens mixtes, grenades sous-marines, etc.

— Bon Dieu !

— Je ne vous le fais pas dire. Nous savons maintenant qui a cambriolé l'arsenal de la marine la nuit dernière. Il me faut des renforts, et vite. Je n'ai que quatre hommes pour surveiller tout ce monde et il faudra bien qu'ils se reposent à tour de rôle.

— Tu recevras une vingtaine d'hommes demain matin à l'aube, au moment de la relève de l'équipe de forage. C'est un nommé Gregson qui dirigera l'opération : un rouquin barbu.

— Je ne peux pas attendre aussi longtemps, protesta Durand. J'ai besoin de renforts immédiatement. Vous avez un hélicoptère à bord du *Georgie*...

— J'ai un hélicoptère mais pas une armée ! Bon, d'accord, je t'envoie huit hommes, c'est tout ce que je peux faire.

— La *Sorcière* est équipée d'un radar.

— Je le sais. Et alors ? Tu as la situation bien en main.

— Oui, M^r Cronkite, mais vous dites toujours vous-même : règle numéro un : ne jamais prendre de risque.

— Neutralise-le quand notre hélicoptère aura décollé.

— Je détruis la cabine-radar ?

— Non, nous en aurons certainement besoin quand la *Sorcière* sera à nous. L'antenne se trouve probablement au sommet du derrick ?

— Oui.

— Empêche-la de tourner. Il te faut simplement une clef anglaise et un type qui n'a pas le vertige. Maintenant, indique-moi l'endroit exact où se trouvent les hommes de Palermo. Gregson aura besoin de cette information.

Après avoir donné le renseignement à Cronkite, Durand raccrocha.

Dans l'infirmierie-dispensaire, qui jouxtait le laboratoire, Mitchell et Roomer aidaient le médecin à déballer son équipement médical sous l'œil d'un homme de Durand. Aaron ne s'acquittait pas très sérieusement de la tâche que son chef lui avait confiée. En fait, ayant classé les trois hommes dans la catégorie des chiffes molles, il considérait même cette surveillance comme tout à fait inutile.

Profitant de l'inattention du gardien, le docteur Greenshaw ôta la planche dissimulant le double-fond d'une des caisses et en retira, non sans nervosité, deux Smith and Wesson calibre 38, deux étuis, deux silencieux et deux chargeurs. Il les tendit aux deux détectives qui les mirent en place sans dire un mot.

— J'espère que personne ne découvrira que vous portez une arme, murmura le docteur.

— Ne vous en faites pas pour nous, répondit Roomer.

— Je ne pensais pas à vous. Un bon chrétien doit aussi avoir pitié des mauvais larrons, fit pieusement Greenshaw.

*

Loin, très loin de la *Sorcière des Mers*, au lac Tahoe, les dix magnats du pétrole étaient de nouveau réunis. Si la première réunion avait été empreinte de confiance, de détermination, la seconde rassemblait des délégués hésitants, incertains, craintifs même.

Une fois de plus, Benson présidait la séance.

— Messieurs, nous avons des ennuis, fit-il en guise d'introduction. Des ennuis qui pourraient bien nous coûter très cher. Nous avons commis deux erreurs : d'une part, nous avons sous-estimé la puissance

extraordinaire de Lord Worth ; d'autre part, nous avons surestimé la capacité de Cronkite à régler notre problème avec un minimum de discrétion et de tact. Je reconnais que c'est moi qui vous l'ai présenté mais n'oubliez pas que tous, sans exception, vous avez vu en lui le seul homme capable de se charger de ce travail. Pourtant, nul d'entre nous n'ignorait la haine que Cronkite nourrissait et nourrit encore pour Lord Worth.

J'ai des amis au Pentagone : des gens peu importants mais qui me rendent de grands services. D'ordinaire, il y a au Pentagone, comme dans tous les autres départements d'Etat, autant de fuites que dans une passoire, mais cette fois-ci, j'ai dû verser vingt mille dollars à une sténographe et autant à un employé du chiffre en échange de quelques heures de travail.

Sachez tout d'abord que le Gouvernement n'ignore rien de notre dernière réunion, de chaque mot qui y fut prononcé et de l'identité de chacun d'entre nous.

Benson marqua une pause, tant pour donner aux participants le temps de prendre conscience de l'énormité de la nouvelle que pour leur faire sentir qu'il entendait se faire rembourser les frais, considérables, qu'il venait d'évoquer. M^r A, un potentat du golfe Persique, prit la parole :

— Je croyais que nous étions à l'abri de ce genre de surprise. Qui aurait pu avoir vent de notre présence ici ?

— Le Gouvernement n'a pas fait appel aux services secrets. J'ai de bons amis dans cette branche également et ni la C.I.A. ni le F.B.I. ne sont intervenus. Après tout, aucun d'entre nous n'a commis de crime fédéral. Avant notre première réunion, j'avais demandé à un expert de fouiller non seulement cette pièce mais aussi toute la maison pour être sûr qu'il n'y avait pas de micro : il n'y en avait pas.

— Peut-être que votre expert en a profité pour en cacher un ? suggéra M^r A.

— Impossible. C'est un vieil ami, à la réputation irréprochable, et je ne l'ai pas quitté un seul instant... ce qui ne m'a d'ailleurs pas empêché de faire venir un second expert.

— Puisque vous avez veillé avec un tel soin aux questions de sécurité, il ne reste qu'une seule explication, fit Patinos, le Vénézuélien. Il y a un traître parmi nous.

— C'est exact.

— Qui ?

— Je n'en ai pas la moindre idée et je crois que nous ne le saurons jamais.

— M^r Corral habite à proximité du manoir de Lord Worth, me semble-t-il ? remarqua M^r A en se caressant la barbe.

— Merci ! s'exclama Corral.

— Epargnez-nous ce genre d'explications oiseuses, fit Benson.

— Comme vous l'avez souligné à la dernière réunion, je suis le seul qui n'aie aucun intérêt à la ruine de Lord Worth, observa Borosoff avec désinvolture. Le rôle de traître me conviendrait parfaitement.

— Votre argument ne manque pas de valeur mais je n'y souscris pas, répondit Benson. Que vous soyez ici pour attirer aux Etats-Unis un maximum d'ennuis, c'est probable ; que vous soyez un agent soviétique, c'est certain, mais les espions de votre envergure jouent très rarement le rôle d'agent provocateur. Je ne cherche pas à vous faire de compliments, je raisonne simplement sur la base de faits évidents.

Benson fit des yeux le tour de la table.

— Tout ce que nous dirons parviendra aux oreilles de Lord Worth ou du Département d'Etat mais cela n'a pas d'importance. Nous nous sommes réunis pour réparer les erreurs commises, dont nous portons, que nous le voulions ou non, la responsabilité.

Vous savez qu'un destroyer soviétique, un sous-marin cubain de fabrication russe et un destroyer vénézuélien se dirigent vers la *Sorcière des Mers*. Vous ignorez, en revanche, que la riposte de Lord Worth a été immédiate. D'après mes informateurs, il a rencontré aujourd'hui Belton, le secrétaire d'Etat, à Washington. Si, à l'origine, Belton ne croyait qu'à moitié à l'histoire de Lord Worth, l'enlèvement des deux filles par Cronkite, cet acte insensé, l'a persuadé de la réalité des menaces pesant sur la *Sorcière des Mers*. En conséquence, un croiseur et un destroyer de la marine américaine, tous deux équipés d'un armement des plus modernes, naviguent actuellement dans le golfe du Mexique. Un sous-marin atomique américain patrouille déjà dans ces eaux et un autre navire de l'U.S. Navy suit déjà le sillage de votre destroyer, M^r Patinos : votre bâtiment n'est pas équipé d'un appareillage de détection assez perfectionné pour rivaliser avec les

navires américains dans ce domaine. En outre, une escadrille de chasseurs-bombardiers supersoniques est en état d'alerte dans une base aérienne de Louisiane.

Le Gouvernement des Etats-Unis ne semble pas disposé à tergiverser. D'après mes sources, il ne reculera pas devant une confrontation comparable à celle qui opposa Kennedy à Khrouchtchev en 1962 au sujet de Cuba. Les Russes ne prendront jamais le risque d'engager les hostilités dans une partie du monde où les Etats-Unis auraient l'avantage de la proximité géographique. De plus, aucun des deux gouvernements n'irait jusqu'à déclencher une troisième guerre mondiale pour quelques centimes de plus ou de moins au baril de brut. Mais si jamais un incident se produit, il sera alors beaucoup plus difficile, pour l'un comme pour l'autre, de faire machine arrière et de parvenir à un compromis leur permettant de sauver la face. Je vous conseille donc, M^r Borosoff et M^r Patinos, de rappeler vos chiens avant qu'il ne soit trop tard. De cette façon – et seulement de cette façon – nous nous tirerons sans trop de dommages d'une affaire qui prend de plus en plus mauvaise tournure. Je ne blâme aucun d'entre vous, Messieurs. Lorsque vous avez donné carte blanche à Cronkite, vous ne pouviez pas prévoir qu'il se livrerait à de telles extrémités. Croyez-moi, je vous en prie, lorsque je vous dis que les Etats-Unis n'hésiteront pas à envoyer vos navires par le fond.

On ne devient pas ministre de l'industrie pétrolière d'un pays comme le Venezuela sans posséder une certaine vivacité d'esprit. Patinos grimaça un sourire résigné.

— Je ne tiens pas à servir de bouc émissaire, fit-il. J'ai encore une longue carrière devant moi. Alors, Borosoff, nous rappelons les chiens ?

— À la niche immédiatement, dit le Russe.

— Voilà une question qui semble réglée, remarqua M^r À avec un soupir de soulagement.

— Pas entièrement, je le crains, fit Benson. J'ai appris, il y a une heure environ, qu'on vient de commettre un acte pouvant avoir des conséquences terribles. Ce soir, tout le pays ne parlera que de cela et j'espère que nos noms ne seront pas mêlés, d'une façon ou d'une autre, à cette affaire dont nous ne sommes absolument pas responsables. L'arsenal Netley Rowan a été cambriolé cet après-midi. Pour le grand public, ce n'est qu'un dépôt d'armes ordinaire mais pour les milieux mieux informés, c'est aussi un arsenal A.N.T. : Armes Nucléaires Tactiques. Deux de ces armes ont été volées au cours de ce

cambrilage.

— Juste Ciel ! s'exclama le délégué du Honduras, traduisant ainsi le sentiment de tous ses collègues. Cronkite ?

— Qui d'autre ? Je n'ai aucune preuve de sa culpabilité mais j'en suis persuadé.

— Sans vouloir offenser M^r Borosoff, ne pourrions-nous pas retenir l'hypothèse d'espions russes voulant se procurer un prototype ? suggéra Corral.

— Les Soviétiques possèdent des armes de ce modèle à ne plus savoir qu'en faire, répondit Benson d'une voix lasse. De notoriété publique, ils en ont déployé des milliers le long de la frontière séparant les pays du Pacte de Varsovie de ceux de l'O.T.A.N., dont un grand nombre, croit-on savoir, plus perfectionnées que les nôtres. Les Russes ont autant besoin de nos A.N.T. que d'arcs et de flèches.

En dépit de son inquiétude, qui ne le cédait en rien à celle des autres délégués, Borosoff eut un sourire satisfait.

— Cronkite devient fou, conclut Benson.

— Croyez-vous qu'il ait perdu la raison au point d'utiliser contre la *Sorcière* des armes atomiques ? demanda M^r A.

— À quoi ressemblent ces armes ? fit Patinos.

— Je n'en sais rien, répondit Benson. J'ai téléphoné au Pentagone, à un haut responsable, mais malgré l'amitié qui nous lie, il a refusé de me communiquer ce renseignement hautement confidentiel. Tout ce que je sais, c'est qu'on peut les utiliser au sol – et sur mer, je suppose – comme des engins à retardement, ou les lâcher d'un avion comme des bombes. Nous pouvons écarter la seconde possibilité : il faudrait à Cronkite un chasseur-bombardier supersonique ultra-moderne et tous les appareils de ce genre font déjà l'objet d'une étroite surveillance. Précaution d'ailleurs superflue, car Cronkite ne parviendrait jamais, malgré l'étendue de ses relations, à trouver quelqu'un capable de piloter ce type d'avion.

— Et donc ?

— Consultez un astrologue, il vous en dira plus long que moi. Tout ce que je sais, c'est que Cronkite est devenu fou à lier.

Cronkite n'aurait certainement pas partagé l'avis de Benson. Il estimait simplement qu'il avait une tâche à accomplir et qu'il s'en acquittait de son mieux. S'il avait appris que les navires cubain, russe et vénézuélien allaient rentrer à leur base, il ne s'en serait pas inquiété outre mesure. S'il avait vaguement compté sur leur aide, c'était en leur attribuant un rôle de diversion, d'écran de fumée. Sa vendetta avec Lord Worth était affaire personnelle et il n'aurait laissé à nul autre le soin de porter le coup de grâce au magnat du pétrole.

Cronkite était satisfait. Cinq de ses hommes se trouvaient déjà à bord de la *Sorcière des Mers*, qui passerait totalement en son pouvoir à l'aube. L'*Astérie*, confiée à Easton, attendait la tombée de la nuit pour prendre position en vue de l'attaque initiale.

Le radio du *Georgie* apporta un message que Cronkite lut rapidement avant de décrocher le téléphone.

— Prêt à décoller, Wilson ? demanda-t-il.

— Quand vous voudrez, M^r Cronkite.

— Alors, allez-y.

Cronkite abaissa la manette d'un rhéostat et un pâle cercle lumineux éclaira la piste d'une lumière faible mais suffisante pour permettre au pilote de décoller. L'hélicoptère décrivit un demi-cercle, alluma ses feux d'atterrissage et alla se poser sur l'eau, à moins de cent mètres du navire immobile.

Cronkite appela la cabine radar.

— Tu l'as sur l'écran ? demanda-t-il.

— Oui, il se dirige vers nous.

— Préviens-moi quand il se trouvera à trois milles environ.

Lorsque l'opérateur l'appela, moins d'une minute plus tard, Cronkite abaissa à fond la manette du rhéostat et une lumière vive éclaira brillamment la piste.

Quelques instants plus tard, un hélicoptère, feux d'atterrissage allumés, apparut au nord et descendit vers le *Georgie*. Le pilote posa son appareil avec des précautions qu'expliquait la nature de la cargaison transportée. La porte s'ouvrit, trois hommes descendirent : le prétendu colonel Farquharson, le soi-disant lieutenant-colonel Dewings et le faux major Breckley. Des matelots les aidèrent à porter

deux grosses valises à double poignée, visiblement très lourdes. En recommandant à ses marins de manier délicatement leur charge, Cronkite leur indiqua où la déposer.

Dix minutes plus tard, l'appareil reprenait le chemin du continent tandis que l'hélicoptère du *Georgie* se posait sur la piste de nouveau dégagée.

CHAPITRE HUIT

La malchance et surtout l'état de nervosité de Durand firent que John Roomer et Melinda Worth devinrent les premiers patients dont le docteur Greenshaw eut à s'occuper à bord de la *Sorcière des Mers*.

Bien qu'il fût maître de la plate-forme, Durand se rendait compte qu'il ne contrôlait la situation que de justesse. Il n'avait pas prévu la présence à bord de Palermo et de ses coupe-jarrets, et s'il avait en poche les clefs des deux quartiers (les ouvriers occupaient le quartier des Occidentaux, Palermo et ses hommes celui des Orientaux), il ne pouvait poster un homme à chacune des trop nombreuses fenêtres permettant d'en sortir subrepticement.

Utilisant le haut-parleur, il avait annoncé que ses hommes tireraient à vue sur quiconque s'aventurerait à l'extérieur. Deux des bandits surveillaient le quartier des Orientaux (Durand ne craignait rien des membres de l'équipe de forage), les deux autres patrouillaient sur la plate-forme. Durand ne redoutait pas non plus Lord Worth et ses deux séismologues, désarmés et inoffensifs, mais les deux hommes patrouillant sur la plateforme avaient néanmoins reçu l'ordre de garder un œil sur les portes du laboratoire, du dispensaire et de la suite de Lord Worth, qui communiquaient de l'intérieur.

Le sort voulut que ni l'Ecosais ni ses filles ni ses amis n'entendissent la mise en garde lancée par Durand dans le haut-parleur. Tous se trouvaient alors dans l'une ou l'autre des pièces que le milliardaire avait fait insonoriser, par souci de son confort.

Dans la cabine du laboratoire, Mitchell examinait une dernière fois les plans de la *Sorcière des Mers*. Il avait appris par cœur la disposition des lieux de façon à pouvoir s'y déplacer quasiment les yeux fermés. Les coups de feu qui avaient retenti à l'extérieur quelques minutes plus tôt ne l'avaient pas tiré de ses exercices de mémorisation puisque, faut-il le répéter ?, le laboratoire était insonorisé.

Mitchell rangeait les plans de l'île flottante dans un tiroir quand Marina entra en trombe dans la cabine, tremblante, le visage ruisselant de larmes. Il prit dans ses bras la jeune fille, qui s'accrocha à lui comme un naufragé à une bouée de sauvetage.

— Pourquoi n'étais-tu pas là ? sanglotait-elle. Pourquoi n'étais-tu pas là ? Tu aurais pu les empêcher ! Tu aurais pu les sauver !

— Empêcher qui ? Sauver qui ?

— Melinda et John. Ils sont gravement blessés.

— Comment est-ce arrivé ?

— On leur a tiré dessus.

— Je n'ai rien entendu.

— Bien sûr, tout ce secteur est insonorisé. C'est la raison pour laquelle ils n'ont pas entendu le haut-parleur.

— Le haut-parleur ? Raconte-moi tout plus lentement.

Marina lui donna des explications avec autant de cohérence qu'elle put mettre dans son récit. Lorsque Mitchell les avait quittés pour étudier les plans de la *Sorcière*, Melinda et John avaient décidé de prendre l'air sur la plate-forme. Ils se promenaient près du derrick lorsque les hommes de Durand avaient ouvert le feu dans leur direction sans sommation.

— C'est grave ? demanda Mitchell.

— Je ne sais pas. Le docteur Greenshaw s'occupe d'eux à l'infirmerie. Je ne suis pas lâche, tu le sais, mais je n'ai pas pu supporter la vue de tout ce sang.

Une fois à l'infirmerie, le détective constata par lui-même que Marina n'avait pas perdu son calme sans raison. Allongés côte à côte sur deux lits de camp poussés l'un contre l'autre, Melinda et John étaient couverts de sang. La jeune fille avait l'épaule gauche bandée et le docteur Greenshaw finissait de poser un pansement sur le cou de Roomer.

Assis sur une chaise, Lord Worth ruminait sa colère en silence. Durand, le visage dénué de toute expression, se tenait sur le seuil de la porte.

— Alors, Docteur ? fit Mitchell.

— Ecoutez-moi ça, murmura Roomer d'une voix chevrotante, les traits crispés par la souffrance. Il ne nous demanderait même pas comment nous nous sentons.

— Docteur ? répéta Mitchell.

— L'omoplate gauche de Lady Melinda est dans un sale état. J'ai extrait la balle mais il faudrait opérer immédiatement. Je suis chirurgien, mais ce dont elle a besoin, c'est d'un spécialiste en orthopédie. Roomer a eu moins de chance, ils l'ont touché deux fois : une balle dans le cou, qui a frôlé la carotide avant de ressortir ; une autre dans la poitrine. Là, c'est plus grave mais il va sûrement s'en tirer. La balle a touché le poumon gauche, il n'y a pas de doute, mais comme l'hémorragie interne est assez faible, je pense qu'il s'agit d'une simple entaille. L'ennui, c'est que la balle est allée se loger contre la colonne vertébrale.

— Il peut remuer les orteils ?

— Quelle compassion ! gémit Roomer.

— Oui, répondit le médecin, mais il faudrait extraire la balle le plus tôt possible. Ici, je n'ai pas d'appareil de radioscopie. Je vais leur faire à tous deux une transfusion sanguine dans quelques instants.

— Est-ce qu'il ne faudrait pas les emmener immédiatement à l'hôpital ?

— Bien sûr que si !

Mitchell se tourna vers Durand.

— Pas question.

— Mais ils n'avaient pas entendu vos consignes ! protesta le détective.

— Tant pis pour eux. Je ne peux pas les renvoyer à terre. Vous croyez que je tiens à avoir un bataillon de Marines sur le dos dans quelques heures ?

— S'ils meurent, ce sera de votre faute.

— On finit tous par mourir un jour ou l'autre, lâcha Durand avant de sortir en claquant la porte.

— Mon Dieu, mon Dieu, fit Roomer en feignant la contrariété. Il n'aurait pas dû dire ça.

— Vous allez nous aider, Sir, dit Mitchell en se tournant vers Lord Worth. De votre appartement, qui est relié directement à la cabine-radio, pouvez-vous écouter ce qu'on y dit ?

— Sans difficulté. Il suffit d'appuyer sur deux boutons pour entendre les messages expédiés ou reçus.

— Allez jouer les espions, ordonna le détective, Moi, je m'occupe d'eux. Dans une demi-heure, nous transporterons nos blessés à l'hôpital par hélicoptère.

— Comment sera-ce Dieu possible ?

— Je ne sais pas encore. Je trouverai bien un moyen.

Après le départ de Lord Worth, Mitchell sortit de sa poche une lampe-stylo qu'il se mit à allumer puis éteindre sans but apparent. Son visage avait pris une pâleur inquiétante et les mains qui tenaient la lampe tremblaient légèrement. Marina le contempla avec surprise tout d'abord puis avec un certain mépris.

— Mais tu as peur ! s'exclama-t-elle, incrédule.

— Et ton arme ? demanda Mitchell à son ami.

— Pendant qu'ils allaient chercher de l'aide, j'ai réussi à ramper jusqu'au bord de la plate-forme, j'ai enlevé mon étui et j'ai tout jeté à l'eau.

— Bien joué. Ainsi Durand ne nous soupçonne toujours pas.

Semblant s'apercevoir du tremblement qui agitait ses mains, Mitchell les fourra dans ses poches.

— Qui a tiré sur vous ? demanda-t-il à Melinda.

— Deux individus extrêmement désagréables nommés Kowenski et Rindler. Nous avons déjà eu maille à partir avec eux.

— Kowenski et Rindler, répéta Mitchell en quittant l'infirmierie.

— Mon idole aux pieds d'argile, murmura Marina, à la fois triste et amère.

— Souffler la flamme de la bougie puis souffler une autre flamme, marmonna Roomer.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— *Othello*. L'ennui, avec les filles de milliardaire, c'est qu'elles n'ont aucune culture. Michael va d'abord éteindre toutes les lumières : avec ses yeux de chat, il peut voir dans l'obscurité presque totale. Tu le

savais ?

— Non, répondit Marina.

— Cela lui donne un énorme avantage sur les hommes de Durand. Et ensuite, il soufflera un autre genre de flamme.

— Je comprends mais je ne te crois pas. Ses mains tremblaient.

— Pauvre idiot ! Bécasse sotte et stupide ! Tu ne mérites pas Michael.

— Comment ? s'indigna la jeune fille.

— Tu as parfaitement entendu.

Roomer avait l'air fatigué et le médecin lui lança un coup d'œil désapprobateur.

— Kowenski et Rindler sont des hommes morts, reprit le détective. Il ne leur reste que quelques minutes à vivre. Michael aime ta sœur presque autant que toi et je suis son meilleur ami depuis des années. Il ne tolère pas qu'on touche à ceux qu'il aime et les représailles qu'il exerce ont toujours un caractère définitif.

— Mais il tremblait ! Comme un lâche ! s'écria Marina.

— Michael n'a peur de personne. Quant au tremblement, mets-le sur le compte de la fureur qu'il ne parvenait pas à maîtriser. Tous ceux qui l'ont pris pour un lâche ont changé d'avis en mourant. C'est toi qui trembles maintenant.

La jeune fille ne répondit pas.

— Il y a un placard dans le vestibule, reprit Roomer. Va chercher ce qu'il y a dedans.

Marina hésita puis quitta le chevet de John et revint une minute plus tard, une paire de chaussures à la main. Elle les tenait à bout de bras, le plus loin d'elle possible, comme si elle avait attrapé un serpent.

— Elles appartiennent à Michael ? demanda Roomer.

— Remets-les en place. Il en aura bientôt besoin.

— Oui.

Lorsque la jeune fille revint, sa sœur lui demanda :

— Tu crois que tu pourrais épouser un tueur ?

Marina frissonna sans répondre.

— Ça vaut mieux qu'un lâche, répondit Roomer en souriant.

Dans la salle du générateur, Mitchell trouva immédiatement ce qu'il cherchait : un interrupteur surmonté de l'indication « PONT ». Il abaissa la manette, sortit sur la plate-forme plongée dans le noir, attendit que ses yeux s'habituaient à l'obscurité et prit la direction du derrick où deux hommes poussaient des jurons étouffés. Les pieds nus, il s'approcha silencieusement, plaça sa lampe-stylo sur le canon de son revolver puis l'alluma.

Les deux hommes se retournèrent avec un bel ensemble et esquissèrent un geste vers leur arme.

— Vous savez ce que c'est ? demanda Mitchell.

Ils savaient. Un calibre 38 muni d'un silencieux ne se confond pas avec un pistolet à bouchons. Ils arrêtaient leur geste, effrayés par cette arme curieusement éclairée, surgie de l'obscurité.

— Tournez-vous, les mains sur la nuque. Avancez, ordonna Mitchell.

Les deux hommes marchèrent jusqu'au bord de la plate-forme.

— Retournez-vous, maintenant ; vous êtes Kowenski et Rindler ?

Pas de réponse.

— Vous avez tiré sur Lady Melinda et Mr Roomer ?

Toujours pas de réponse. Il arrive que les cordes vocales n'obéissent plus lorsque l'esprit sait, avec une certitude accablante, qu'une seule seconde le sépare de l'éternité. Mitchell appuya sur la détente par deux fois et s'éloigna avant même que les eaux du golfe n'engloutissent les deux cadavres. Il avait parcouru une centaine de mètres quand le faisceau d'une lampe électrique l'aveugla.

— Tiens, tiens, Mitchell la grosse tête, le savant trouillard.

Mitchell ne pouvait voir ni l'homme ni le revolver sans aucun doute braqué sur lui mais il n'eut aucun mal à reconnaître la voix d'Heffer, le bandit à face de rat.

— Et un flingue à la main ! Qu'est-ce que nous venons de faire, Mr Mitchell ?

Heffer avait commis l'erreur classique à laquelle échappent rarement les tueurs inexpérimentés. Il aurait dû abattre son homme et poser les questions ensuite. Mitchell alluma sa lampe-stylo et l'envoya virevolter au-dessus de lui comme une luciole affolée. Heffer n'aurait pas été humain s'il n'avait eu pour réaction instinctive de lever la tête, tout en se demandant, plus ou moins consciemment, ce que Mitchell mijotait. Son interrogation ne dura guère car il cessa de vivre avant que la lampe-stylo ne retombât sur la plate-forme.

Le détective ramassa la lampe qui, à sa surprise, marchait encore ; puis il empoigna Heffer par les chevilles et l'envoya rejoindre ses amis au fond du golfe du Mexique.

De retour dans le vestibule de l'infirmerie, il remit ses chaussures et entra dans la pièce où le docteur Greenshaw avait mis ses deux blessés sous transfusion.

— Six minutes, observa Roomer en consultant sa montre. Tu as lambiné en chemin ?

Ahurie, Marina regardait les deux hommes sans parvenir à se convaincre qu'elle ne rêvait pas.

— Désolé, fit Mitchell. J'ai eu la malchance de rencontrer Heffer sur le chemin du retour.

— Tu veux dire qu'il a eu la malchance de te rencontrer, corrigea John. Et où sont nos amis ?

— Exactement, je n'en sais rien.

— Je vois. Les courants sont assez forts, par ici.

— Docteur Greenshaw, avez-vous des civières à courroies ?

Le médecin acquiesça de la tête.

— Préparez-les. On pourra poursuivre la transfusion sanguine dans l'appareil ?

— Pas de problème. Vous préférez que je les accompagne, je suppose ?

— S'il vous plaît. Et lorsque vous les aurez remis aux autorités médicales compétentes, pourriez-vous revenir ici ? Je sais que je vous

demande beaucoup.

— Avec plaisir. Je croyais qu'à soixante-dix ans, la vie ne me réservait plus de surprise, eh bien, je me trompais.

Incrédule, Marina regardait tour à tour les deux détectives et le médecin. Melinda semblait avoir sombré dans le coma mais en fait elle était sous l'effet de puissants sédatifs.

— Vous êtes tous fous ! murmura Marina.

— C'est ce que disent les pensionnaires des asiles psychiatriques en parlant du monde extérieur, et ils ont peut-être raison, fit Mitchell. Marina, tu partiras avec l'hélicoptère qui les emmènera à l'hôpital. En Floride, tu seras en sécurité. Ton père t'assurera une protection dont jamais aucun président de la république n'a bénéficié.

— Merveilleux ! J'adore qu'on s'occupe de moi mais il y a un détail qui ne colle pas dans ton raisonnement, petit génie : je reste avec mon père.

— Je vais en discuter avec lui sur-le-champ.

— Tu veux dire que tu sors tuer encore deux ou trois personnes ?

— Pas tout de suite mais tout à l'heure, sûrement, intervint Roomer. Pour l'instant, il a d'autres choses en tête.

Mitchell sortit.

— Tu ne vaux pas mieux que lui ! cria Marina, furieuse, à l'adresse de Roomer.

— Je suis blessé. Tu ne dois pas me contrarier.

— C'est un tueur !

— La perspective d'avoir pour belle-sœur une arriérée mentale me désole.

Interloquée, la jeune fille resta un moment silencieuse avant de murmurer :

— Je ne vous connais pas vraiment, Michael et toi, n'est-ce pas ?

— Non, pas vraiment. Il faut des types comme nous pour accomplir les sales besognes dont personne ne veut se charger. Sais-tu combien ton père nous a offert pour que nous vous ramenions au manoir ?

— Combien ?

— Tout ce que nous voulions. Un million ? Cent millions ? Mais bien sûr, mes chers amis, avec plaisir.

— Et combien avez-vous demandé ?

Roomer poussa un long soupir.

— Pauvre Mike, fit-il. Dire qu'il te considère comme une princesse de contes de fées, belle, intelligente et généreuse. Il ferait mieux de remettre les pieds sur terre. Pauvre de moi aussi si tu épouses mon meilleur ami. Pour reprendre un cliché, il y a des choses que l'argent n'achète pas, ma chère Marina. À l'avenir, évite ce genre de question injurieuse à notre égard. Et si tu veux tout savoir, nous enverrons quand même une note à ton père.

— Une note ?

— Pour les munitions que nous avons brûlées.

La jeune fille se pencha vers le lit de camp pour embrasser John, qui se laissa faire.

— Lady Marina, la gronda le docteur. Ne faites pas monter sa tension artérielle pendant la transfusion.

— Mes artères ne se plaignent pas, marmonna Roomer.

Marina l'embrassa de nouveau.

— Suis-je pardonnée ? demanda-t-elle.

John sourit sans répondre.

— Peut-on arrêter Michael quand il est dans cet état ? reprit-elle. Est-ce que moi je pourrais ?

— Non. Un jour peut-être.

— Toi, tu peux, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Mais tu ne l'as pas fait.

— Non.

— Pourquoi ?

— Ils sont armés.

— Vous aussi.

— Mais nous ne nous servons pas de nos armes à des fins criminelles.

— Est-ce la seule explication ?

— Non, ce n'est pas la seule. Regarde ta sœur.

— Je t'en prie.

— Si Kowenski et Rindler avaient mieux tiré, elle serait morte maintenant.

— C'est pour cela que tu as laissé faire Mitchell ?

— Oui.

— Tu vas épouser Melinda ?

— Oui.

— Tu lui as dit ?

— Pas encore.

— Elle s'en doute, de toute façon.

— Et Mike et toi ?

— Je ne sais pas, John. J'ai peur.

— De quoi ?

— Il tue.

— J'ai tué, moi aussi, avoua Roomer.

— Il tuera encore ?

— Je ne sais pas.

— Je veux voir, dit-elle en enlevant ses chaussures à haut talon.

— Tu as tant de choses à apprendre. Viens ici.

Marina s'assit sur le bord du lit de camp et Roomer défit le premier bouton de son chemisier blanc. Elle le regarda faire sans rien dire.

— Déboutonne le reste toi-même. Passe un chandail sombre.

Elle revint trente secondes plus tard vêtue de jeans et d'un polo bleu marine. Roomer lui donna son approbation d'un signe de tête et elle sortit de l'infirmierie.

Dans la salle de séjour de la suite, Lord Worth et Mitchell écoutaient une conversation amplifiée par les haut-parleurs encastrés dans les murs. Lorsque Marina entra, le détective lui fit signe de ne pas faire de bruit.

— Tout ce que je sais, c'est que la lumière s'est éteinte sur le pont il y a quelques minutes et qu'elle vient de se rallumer, fit la voix de Durand. Mais ne vous inquiétez pas, vous aurez toute la lumière qu'il vous faut pour vous poser.

— Tu as neutralisé le radar ?

Marina ne connaissait pas cette voix mais l'expression qui se peignit sur les traits de son père lui fit supposer qu'elle appartenait à Cronkite.

— Ce n'est plus tellement nécessaire maintenant, objecta Durand.

— Ne discute pas. D'ailleurs, l'idée vient de toi. Nous décollerons dans dix minutes et le trajet durera à peu près un quart d'heure.

— Nous ? Vous venez aussi ?

— Non. J'ai des problèmes plus importants à régler.

Il y eut un déclic : Cronkite avait coupé la communication.

— Je me demande ce que ce gremlin veut dire par-là, fit Lord Worth.

— Nous verrons bien, répondit Mitchell. Marina, qu'as-tu fait de tes chaussures ?

— J'apprends vite : les chaussures font trop de bruit sur la plateforme.

— Tu restes ici.

— Absolument pas. Je voudrais voir un tueur à l'œuvre, juste histoire de compléter mon éducation.

— Je ne vais tuer personne, grommela Mitchell, agacé. Prépare ta valise, vous n'allez pas tarder à partir.

— Je ne pars pas.

— Et pourquoi ?

— Je veux rester avec mon père... et avec toi. Quoi de plus naturel ?

— Tu vas partir ! Même si je dois t'expédier ficelée comme un saucisson.

— Ce n'est pas cela qui m'empêcherait de parler. Tu crois que la police aimerait savoir où se trouvent les armes volées dans l'arsenal du Mississippi ?

— Tu dénoncerais ton propre père ? fit Lord Worth ;

— Tu ligoterais ta propre fille ?

— Tout cela est d'une logique impeccable, commença Mitchell, mais si tu crois que...

La voix de Durand se fit entendre dans le haut-parleur :

— Ne reste pas planté là. Va arrêter le radar.

— Comment ? demanda la voix d'Aaron. Vous ne voulez quand même pas que je grimpe en haut du derrick...

— Ne dis pas d'idioties. Va à la cabine-radar, abaisse la manette rouge placée au-dessus du tableau.

— Ça, je peux le faire, dit Aaron, soulagé.

Il y eut un bruit de porte qu'on referme. Mitchell se déchaussa, éteignit la lumière de la salle de séjour, entrouvrit la porte et aperçut le dos d'Aaron s'éloignant vers la cabine-radar. Le détective lui emboîta le pas, sortit son arme de son étui et la fit passer dans sa main gauche.

— Je croyais que tu étais droitier, murmura une voix derrière lui.

Retenant le juron qui lui montait aux lèvres, Michael se contenta de soupirer :

— Je le suis.

Aaron abaissait la manette rouge lorsque le détective se glissa silencieusement dans la cabine.

— Ne bouge pas.

Aaron ne bougea pas.

— Mets les mains derrière la nuque puis retourne-toi et approche.

Aaron se retourna.

— Mitchell !

— N'essaie pas de prévenir Durand. J'ai déjà dû tuer trois de tes amis ce soir et ce n'est pas un quatrième qui m'empêcherait de dormir. Arrête, maintenant, et tourne-toi.

Le truand obéit sans se faire prier. Mitchell sortit sa main droite de sa poche. La matraque de cuir tressé qui pendait à son poignet n'avait pas plus de quinze centimètres de long, mais la force et la précision avec lesquelles Mitchell l'utilisait en faisait une arme redoutable. Frappé derrière l'oreille droite, Aaron s'écroula sur le plancher de la cabine.

— Etais-tu vraiment obligé de faire ça ? demanda Marina.

— Parle moins fort, chuchota Michael en balançant la matraque devant les yeux de la jeune fille.

Il s'agenouilla près d'Aaron, lui prit son arme et l'empocha.

— Tu aurais pu l'attacher et le bâillonner, dit Marina à voix basse.

— Quand j'aurai besoin des conseils d'une spécialiste, je te ferai signe. Je n'ai pas le temps de fignoler, tu comprends. Dans une demi-heure, il se réveillera avec une simple migraine.

— Et maintenant ?

— Durand.

— Pourquoi ?

— Bécasse !

— J'en ai assez de me faire traiter de bécasse par toi et par ton ami John.

— Toujours aussi bon juge, ce vieux John, approuva Mitchell. Si Aaron ne revient pas, Durand va se mettre à sa recherche puis il enverra un message radio prévenant Cronkite de rappeler

l'hélicoptère.

— Mais c'est ce que tu veux, n'est-ce pas ?

— Absolument pas.

Mitchell éteignit la lumière et sortit de la cabine, Marina sur ses talons. Parvenu devant la porte de la salle de séjour de Lord Worth, il s'arrêta.

— Entre, ordonna-t-il à la jeune fille. Tu m'empêches de faire mon travail convenablement. Je n'ai pas besoin d'une héroïne pendue à mes basques.

— Je te promets que je ne dirai plus un mot. Je te promets...

La prenant par le bras, il la poussa de force à l'intérieur, sous le regard étonné du milliardaire.

— Lord Worth, je vous tiendrai personnellement pour responsable si cette petite peste remet le nez dehors. Ou mieux encore : je vais baisser l'éclairage du pont et je tirerai sans sommation sur tout ce qui bouge. Ce n'est ni le moment ni le lieu pour laisser jouer les petites filles.

Sur cette dernière remarque, il claqua la porte derrière lui.

— Ça alors, s'exclama Marina en se laissant tomber dans un fauteuil. Quel genre de mari crois-tu qu'il ferait ?

— Un mari parfait, je pense. Ma chérie, tu sais très bien ce qu'il éprouve pour toi. Ta présence à ses côtés ne peut que lui causer de l'inquiétude, et c'est la chose au monde dont il a le moins besoin en ce moment. Une femme n'accompagne pas son mari au fond de la mine ou à bord d'un chasseur-bombardier en mission.

Marina esquissa une moue boudeuse mais le cœur n'y était pas. Avec un sourire, elle alla servir à son père un autre whisky de malt.

Mitchell explora les poches d'un Durand inconscient, en sortit deux grosses clefs et un pistolet puis se rendit à la porte principale du quartier des Orientaux, l'ouvrit et alluma la lumière du couloir.

— Commandant Larsen ! cria-t-il. Palermo !

Des portes s'ouvrirent et les deux hommes accoururent vers lui.

— Mitchell ! Que faites-vous ici ? demanda Larsen.

— Même les séismologues ont parfois besoin d'une promenade hygiénique.

— Mais vous n'avez pas entendu Durand ? Toute personne surprise sur la plate-forme sera abattue sans sommation.

— Il n'y a plus aucun risque de ce côté-là. J'ai une mauvaise nouvelle et deux bonnes. La mauvaise d'abord : Roomer et Melinda n'ont pas entendu la consigne de Durand ; ils sont sortis et ont été très gravement blessés. Melinda a l'épaule gauche fracassée, John a été touché au cou et à la poitrine. Le docteur pense que la balle s'est logée contre la colonne vertébrale. Il faut les conduire à l'hôpital le plus vite possible. Qui est le pilote personnel de Lord Worth ?

— Chambers, répondit Larsen.

— Dites-lui de faire le plein. Une bonne nouvelle, maintenant : Durand se trouve dans la cabine-radio, son bras droit, un nommé Aaron, dans la cabine-radar, tous deux inconscients.

Se tournant vers Palermo, Mitchell poursuivit :

— Pourriez-vous veiller à ce qu'on s'occupe d'eux avec tendresse et affection quand ils se réveilleront ?

— Ce sera un plaisir.

— Durand avait trois autres hommes, observa Larsen.

— Ils sont morts.

— C'est vous ?

— Oui.

— Nous n'avons rien entendu.

Mitchell laissa voir le canon de son 38, muni d'un silencieux.

— Je croyais que Lord Worth exagérait quand il me parlait de vous, fit Larsen, pensif.

— Autre bonne nouvelle : Cronkite envoie des renforts par hélicoptère ; huit ou neuf hommes, je crois, pas plus, qui devraient arriver dans un quart d'heure environ. Le navire de Cronkite doit se trouver juste derrière l'horizon, hors de portée de notre radar.

Le visage de Palermo s'éclaira.

— Nous abattons l'appareil en plein ciel ? proposa-t-il ?

— C'est ce que j'avais envisagé tout d'abord mais nous pouvons jouer nos cartes d'une façon plus intelligente. Laissez-les se poser et emparons-nous d'eux. Nous contraindrons ensuite leur chef à informer Cronkite que tout va bien.

— Et s'il refuse ? S'il tente de l'avertir ?

— Nous lui écrirons ce qu'il devra dire. S'il s'écarte du texte d'un seul mot, je l'abats. Avec le silencieux, Cronkite n'entendra pas le coup de feu.

— Il pourrait entendre l'homme pousser un cri.

— Quand une balle de 38 vous traverse le crâne, vous n'avez pas le temps de crier.

— Vous voulez dire que vous le tueriez ?

Sans être stupéfait, le commandant Larsen marquait quelque étonnement.

— Oui, répondit Mitchell. Nous passerions ensuite au numéro deux, qui ne devrait pas poser trop de problèmes.

— Lord Worth n'exagérerait pas en parlant de vous : il était en dessous de la vérité.

— Une chose encore, fit le détective. Nous allons garder l'hélicoptère. Nous ferons dire aux hommes de Cronkite qu'ils ont eu un accident en se posant, que l'appareil nécessite plusieurs heures de réparation. Palermo, je peux compter sur vous pour le comité d'accueil ?

— En toute confiance. Avez-vous des suggestions à me faire ?

— Je ne me permettrai pas de donner des conseils à un expert tel que vous.

— Vous me connaissez ? s'étonna Palermo.

— J'ai été flic, répondit Mitchell. Il y a des projecteurs tout autour de la plate-forme. Lorsque les hommes se dirigeront vers les bâtiments, j'éteindrai les lumières du pont et j'allumerai les projecteurs. Ils seront aveuglés et ne pourront pas nous voir.

— Je les aiderai à se diriger dans le noir, fit Palermo en souriant.

— Je n'en doute pas, dit Mitchell. Larsen, je pense que Lord Worth aimerait s'entretenir avec son commandant.

Les deux hommes quittèrent Palermo qui donnait déjà des instructions à ses sbires.

— Lord Worth connaît-il vos plans ? demanda Larsen.

— Je n'ai pas eu le temps de les lui exposer, répondit Mitchell. De toute façon, en ce domaine, le spécialiste, c'est moi. Je n'irais pas lui expliquer comment amasser une fortune en exploitant des puits de pétrole.

Ils s'arrêtèrent devant la cabine-radio où gisait Durand, toujours inconscient.

— Quel joli tableau, fit Larsen. Je regrette de ne pas vous avoir aidé à l'endormir.

— Durand, lui, ne le regrettera pas quand il se réveillera. La chirurgie esthétique coûte horriblement cher.

Les deux hommes firent également une courte halte à l'infirmierie. Melinda dormait encore mais Roomer les accueillit par un sourire. Le commandant Larsen ferma ses énormes poings en regardant les deux blessés.

— Je sais, dit Roomer en observant les mains du marin. Mais vous arrivez trop tard. L'eau est profonde, par ici ?

— Trois cents mètres.

— Alors il vous faudrait une cloche à plongeur pour caresser les côtes des coupables, fit Roomer. Comment allez-vous, commandant Larsen ?

— Bien, mais je me repose un peu trop. Votre ami Mitchell ne m'a même pas laissé le plaisir de m'occuper de Durand et d'Aaron.

— Il n'a aucune délicatesse. Alors, nous sommes maîtres de la *Sorcière* ?

— Pour le moment, répondit Mitchell.

— Pour le moment ? fit Larsen.

— Croyez-vous que Cronkite va abandonner pour si peu ? Il a perdu cinq hommes, il va probablement en perdre encore huit ou

neuf, mais n'oubliez pas qu'il dispose de dix millions de dollars pour se procurer des renforts. N'oubliez pas non plus qu'il a un compte personnel à régler avec Lord Worth. Pour se venger, il n'hésitera pas, s'il le faut, à détruire la *Sorcière* et à tuer tous ceux qui s'y trouvent.

Mitchell se tourna vers le docteur Greenshaw.

— Il est temps de partir maintenant. Commandant, pouvez-vous nous prêter quatre foreurs pour porter les civières jusqu'à l'hélicoptère ? John, j'ai bien peur de devoir t'imposer pendant le voyage la compagnie de Durand et d'Aaron... troussés comme des poulets, bien entendu.

— Merci infiniment.

— Je n'exclus pas que Cronkite puisse se rendre à nouveau maître de la plate-forme, expliqua Mitchell. Comment ? Je n'en ai pas la moindre idée, mais un cerveau malade comme le sien peut imaginer toutes sortes de stratagèmes. Si jamais il réussit, Durand et Aaron ne seront plus là pour pointer vers moi un index accusateur. Je tiens à passer le plus longtemps possible pour un inoffensif séismologue.

Larsen donna quelques ordres par téléphone puis gagna avec Mitchell la salle de séjour de Lord Worth. La mine sombre, le milliardaire écoutait la voix nasillarde sortant du combiné qu'il tenait près de son oreille. Marina lança à Mitchell un regard plein de froideur.

— Je suppose que la plate-forme compte quelques cadavres supplémentaires ? persifla-t-elle.

— Comment aurais-je pu ? Il ne reste plus personne à tuer.

La jeune fille détourna les yeux avec un léger haussement d'épaule.

— Nous sommes maîtres à bord, Lady Marina, annonça Larsen. Nous attendons un peu d'agitation dans une dizaine de minutes, mais nous en viendrons à bout sans trop de difficultés.

— Que dites-vous ? demanda Lord Worth, qui venait de raccrocher.

— Cronkite envoie des renforts par hélicoptère : huit ou neuf hommes, pas plus. Il croit que Durand a toujours la situation en main.

— Dois-je en conclure qu'il ne l'a plus ?

— Inconscient et ficelé comme il est, cela lui serait difficile,

répondit le commandant.

— Cronkite accompagne les renforts ? demanda l'Ecossais, plein d'espoir.

— Non.

— Très regrettable. J'ai moi aussi de mauvaises nouvelles : le *Torbello* est en panne.

— Sabotage ?

— Non ! Simplement une rupture de la principale conduite d'alimentation en mazout, mais il faudra plusieurs heures pour réparer.

Le téléphone se mit à sonner. Lord Worth décrocha et appuya sur le bouton branchant la communication sur amplificateur.

— Hélicoptère à cinq milles d'ici. Vole à basse altitude, direction nord-ouest, annonça laconiquement l'officier radio.

— Voici venir les réjouissances, fit Larsen. On y va, Mitchell ?

— Un instant. Je dois rédiger une petite note, vous vous souvenez ?

— Oui, bien sûr, répondit le commandant en quittant la pièce.

Le détective écrivit quelques lignes sur un morceau de papier, le glissa dans sa poche et gagna à son tour la porte.

— Puis-je vous accompagner ? demanda Lord Worth.

— Il n'y a pas vraiment de danger, mais vous seriez plus utile en restant ici pour surveiller le radar, le sonar et capter les messages radio.

— Entendu. Je vais demander au secrétaire d'Etat s'il a déjà réussi à mettre fin à l'intervention navale étrangère.

— S'il n'y a pas de danger, je viens avec toi, risqua Marina.

— Non.

— Tu as un vocabulaire plutôt limité, Michael Mitchell !

— Plutôt que de jouer les amazones, essaie-toi un peu au rôle de Florence Nightingale. Il y a deux blessés graves qui réclament tes soins attentifs.

— Sale phallocrate ! Si tu crois que je vais accepter de t'épouser !

— Je ne te l'ai jamais demandé, répliqua Mitchell en sortant.

Marina se retourna pour regarder son père, mais Lord Worth ne lui laissa pas voir à quel point la scène l'avait amusé. Le visage plus grave que jamais, il ordonna par téléphone l'ouverture de l'« arbre de Noël » et la reprise du forage d'exploration.

L'hélicoptère survolait déjà la plate-forme lorsque Mitchell rejoignit Larsen, Palermo et ses hommes, dissimulés dans la pénombre. La piste, brillamment éclairée, rejetait dans l'obscurité le reste de l'île flottante. Palermo fit un signe à Mitchell puis se dirigea vers la piste, une enveloppe à la main.

L'appareil se posa ; la porte s'ouvrit et des hommes armés en descendirent.

— Je suis Marino, annonça Palermo. Qui commande, chez vous ?

— Moi. Je m'appelle Mortensen.

La réponse émanait d'un grand gaillard plutôt jeune, ressemblant davantage à un fringant lieutenant de marine qu'au malandrin qu'il était sans l'ombre d'un doute.

— Je croyais que c'était Durand, le chef ? fit Mortensen.

— C'est bien lui, mais en ce moment il tarabuste un peu le vieux lord dans son salon. Il t'y attend.

— Pourquoi le pont est-il si mal éclairé ?

— Nous avons quelques ennuis avec le générateur, mentit Palermo. Heureusement, la piste est alimentée par un groupe électrogène indépendant... C'est par là.

Mortensen entraîna les huit hommes dans la direction indiquée.

— Je vous rejoins dans une minute, fit Palermo. J'ai un message personnel de Cronkite pour le pilote.

Palermo grimpa dans l'hélicoptère et annonça à l'homme qui se tenait aux commandes :

— J'ai un message pour toi.

— J'ai ordre de rentrer immédiatement, répondit le pilote.

— Ce ne sera pas long. Tiens, lis toi-même. Cronkite voudrait voir le vieux et ses filles.

Le pilote prit l'enveloppe que lui tendait Palermo, l'ouvrit et n'y découvrit qu'une feuille de papier qu'il retourna plusieurs fois avant de marmonner :

— Mais qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ceci, répondit Palermo en lui montrant un pistolet de la taille d'un petit canon. Ne bouge pas ou je t'arrache la tête.

Au bout de la plate-forme, six projecteurs s'allumèrent.

— Jetez vos armes, ordonna la voix de Larsen dans le haut-parleur. Vous n'avez aucune chance.

Pensant le contraire ou fatigué de la vie, l'un des séides de Cronkite se jeta au sol en lâchant une rafale de mitraillette qui eut raison d'un des projecteurs. Si l'insensé en retira un sentiment de satisfaction, ce fut pendant un très bref instant, car il mourut avant que les débris de verre ne vinssent tinter sur la plateforme. Les huit autres lâchèrent leurs armes.

Palermo poussa un soupir.

— Tu as vu ? fit-il au pilote. Les héros ne meurent jamais vieux. Allez, descends.

Palermo enferma les huit hommes et le pilote dans une resserre tandis que Larsen conduisait Mortensen à la cabine-radio. Il fut bientôt rejoint par Mitchell, qui avait revêtu en la circonstance des bleus de chauffe et une cagoule de fortune dissimulant son visage et déformant sa voix.

Le détective plaça la note qu'il avait écrite quelques instants plus tôt devant Mortensen, posa le canon de son 38 sur la nuque de l'homme et lui ordonna de lire le message à Cronkite, sans en changer une syllabe, s'il tenait à la vie. Mortensen, que ses activités professionnelles avaient amené plus d'une fois à frôler la mort, s'exécuta sans se faire prier. Il annonça que tout allait bien, que Durand et lui contrôlaient la situation sur la *Sorcière des Mers* mais que l'hélicoptère ne pouvait regagner le *Georgie* avant plusieurs heures, du fait d'une panne mineure. Cronkite ne parut pas particulièrement surpris ou soupçonneux.

En retournant aux appartements de Lord Worth, Larsen et Mitchell

trouvèrent Sa Seigneurie d'humeur plutôt joyeuse. Le Pentagone l'avait informé que les destroyers cubain et vénézuélien avaient mis en panne et attendaient apparemment des instructions. Le *Torbello*, réparé, faisait de nouveau route vers Galveston où il parviendrait dans une heure et demie. Le milliardaire aurait été surpris d'apprendre que le navire fonçait en fait à toute vapeur dans une autre direction. Mulhoney filait vers des eaux plus calmes sans perdre une seconde.

— J'ai entendu des coups de feu, fit Marina d'un ton accusateur.

— Nous avons tiré en l'air pour leur faire peur, se disculpa Mitchell.

— Tu les as tous faits prisonniers ?

— Un peu de silence, s'il te plaît, grogna le milliardaire. J'ai à discuter de questions sérieuses avec le commandant.

— Nous vous laissons, dit Mitchell. Nous allons accompagner Melinda et John jusqu'à l'hélicoptère.

Il entraîna la jeune fille vers la piste où le docteur Greenshaw dirigeait l'opération délicate consistant à monter les blessés à bord. Près de lui, Durand et Aaron, les mains liées derrière le dos, les pieds entravés, précédaient un des hommes de Palermo, individu renfrogné, armé d'un fusil de chasse à canon scié et chargé de surveiller les captifs pendant le voyage.

— Tu peux encore partir, proposa Mitchell à Marina.

— Non.

— Ton vocabulaire est aussi pauvre que le mien.

Ils embrassèrent John et Melinda, regardèrent l'appareil décoller et retournèrent au salon de Lord Worth. Le milliardaire et son commandant téléphonaient, et les réponses qu'on leur faisait ne leur plaisaient guère, à en juger par leurs mines.

Tous deux s'efforçaient, sans succès, d'obtenir un nouveau pétrolier pour remplacer celui qu'avait détruit Cronkite. Il y avait pourtant, dans les ports de la côte est et sud, des tankers de cinquante mille tonnes inemployés, mais ils appartenaient tous aux grandes compagnies pétrolières, qui auraient préféré les couler plutôt que de les louer à la Worth Hudson. Les autres pétroliers disponibles d'un tonnage adéquat se trouvaient en Méditerranée ou en mer du Nord ; leur faire traverser l'Atlantique aurait impliqué une perte de temps, et

surtout d'argent, que le milliardaire se refusait à envisager. Larsen et lui avaient même songé un instant à faire venir l'un des pétroliers géants de la compagnie, mais ils y avaient renoncé, car utiliser un navire d'un tel tonnage pour transporter cinquante mille tonnes de pétrole, c'était du gaspillage pur et simple. De surcroît, il pouvait lui aussi connaître le sort du *Croisé* et si Lord Worth avait assuré toute sa flotte à la Lloyd, les enquêteurs de cette auguste compagnie d'assurances se montraient prudents, tatillons à l'extrême dans leurs investigations. La Lloyd finissait par honorer ses contrats, mais elle n'y mettait aucune hâte.

Un autre message du *Torbello* apprit au milliardaire que son pétrolier se trouvait à une demi-heure de route de Galveston. Ce qu'il ignorait, c'était qu'à la tombée de la nuit, l'*Astérie* avait quitté le *Georgie* et se dirigeait maintenant vers la *Sorcière des Mers*.

Des batteries électriques alimentant ses moteurs, le navire avait peu de chances de se faire repérer par le sonar de la plate-forme. Il transportait à son bord des plongeurs émérites et tout un assortiment de mines, magnétiques ou non, dont on pouvait déclencher l'explosion par radio.

Une demi-heure plus tard, le *Torbello* annonçait qu'il était enfin arrivé à bon port. Lord Worth décida d'intervenir en personne auprès des autorités portuaires de Galveston afin que son pétrolier puisse « se retourner » le plus rapidement possible, moyennant finances, bien entendu.

En moins d'une minute (on ne fait guère attendre les magnats du pétrole), il obtint de parler au capitaine du port, qui se montra fort surpris de sa requête.

— Je ne vois vraiment pas ce que vous voulez dire, Sir.

— Vous vous moquez de moi ?

— Absolument pas, Lord Worth. On vous a mal informé. Le *Torbello* ne se trouve pas à Galveston.

— Mais je viens d'apprendre...

— Une seconde s'il vous plaît.

La seconde se transformant en minute, Mitchell eut l'heureuse idée d'apporter à l'Ecossais un verre de whisky pour lui faire prendre patience.

— J'ai de mauvaises nouvelles, Sir, annonça enfin le capitaine du port. Non seulement votre pétrolier ne se trouve pas ici, mais nos radars ne signalent la présence d'aucun navire de ce tonnage dans un rayon de quarante milles.

— Qu'a-t-il pu lui arriver ? J'ai parlé à son radio il y a deux minutes à peine.

— C'était bien le *Torbello* ?

— Mais oui ! s'impatienta Lord Worth.

— Alors, il n'y a pas de quoi s'inquiéter.

Sans même remercier le capitaine, le milliardaire raccrocha et se mit à regarder Larsen et Mitchell comme si tout ce qui arrivait était de leur faute.

— Le capitaine du *Torbello* a perdu la tête, dit-il enfin. C'est la seule explication.

— La seule explication, fit Mitchell, c'est qu'il est prisonnier à bord de son propre navire.

Lord Worth répondit, non sans une certaine lourdeur :

— Vous voilà devenu médium, à présent ?

— On a détourné le *Torbello*, expliqua tranquillement le détective.

— Détourné ! Détourné ! C'est vous qui perdez la tête, maintenant. Qui a jamais entendu parler d'un détournement de pétrolier ?

— On n'avait jamais non plus entendu parler d'avion détourné il y a quelques années, répliqua Mitchell. Après l'explosion du *Croisé*, le capitaine du *Torbello* n'aurait jamais laissé un autre navire s'approcher du sien... à moins qu'on ne soit parvenu à endormir sa méfiance. Comment ? En utilisant un garde-côte, par exemple. Nous avons appris qu'on a dérobé tout dernièrement le navire-laboratoire de la Compagnie Gulf. En général, on utilise pour les recherches sismologiques d'anciens garde-côtes, possédant une piste pour hélicoptères. Le navire de la Gulf s'appelait le *Hammond* ; avec vos relations, cinq minutes devraient vous suffire pour apprendre de quel type d'embarcation il s'agissait.

Effectivement, cinq minutes suffirent.

— Vous aviez raison, fit Lord Worth, trop interloqué pour songer à

s'excuser. Et naturellement, le *Hammond* n'était autre que le *Questar*, à bord duquel Cronkite a embarqué à Galveston. Dieu sait sous quel nom il navigue à présent. Que va-t-il se passer, maintenant ?

— Je pense que Cronkite va prendre contact avec nous, avança Mitchell.

— Pour quoi faire ?

— Pour nous exposer ses exigences, je suppose.

*

Lord Worth était un homme de ressources. Il appela immédiatement à Washington un amiral de ses amis à qui il demanda d'envoyer sur-le-champ une escadre à la recherche du *Torbello*. L'ami déclara qu'à son grand regret, il ne pouvait agir sans l'autorisation du commandant en chef des Forces Navales, à savoir le président des Etats-Unis. Consulté, le président refusa poliment mais fermement de faire intervenir la marine américaine pour retrouver un pétrolier égaré. Il n'aimait pas plus que le Congrès les compagnies pétrolières, qui avaient si souvent bafoué son autorité et, fort injustement, il ne faisait pas d'exception pour la Worth Hudson qui n'avait pourtant jamais cherché à berner le Gouvernement. En outre, le *Torbello* se trouvait probablement en dehors des eaux territoriales américaines et de surcroît, il pleuvait et faisait nuit noire sur le golfe. Les radars de la marine auraient signalé la présence d'une centaine de navires mais il aurait été impossible de les identifier.

Le magnat essaya la C.I.A. mais on s'y montra encore moins disposé à l'aider. Son directeur s'était brûlé les doigts tant de fois ces dernières années qu'il ne songeait plus qu'à panser tranquillement ses blessures.

Au F.B.I., on lui rappela sèchement que les services du « Bureau » s'occupaient exclusivement de sécurité intérieure et que ses agents avaient le mal de mer dès qu'ils s'aventuraient sur l'eau.

Lord Worth songea à en appeler aux Nations unies mais Larsen et Mitchell l'en dissuadèrent. Même si l'O.N.U. avait eu légalement autorité pour intervenir, les Etats du golfe Persique, le Venezuela, le Nigéria, tous les pays socialistes et l'ensemble des pays du Tiers Monde y auraient opposé leur veto. En outre, à cette heure de la nuit, tous les délégués aux Nations unies étaient probablement couchés.

Pour la première fois de son existence, le richissime lord se sentait impuissant face aux événements. La vie l'avait comblé mais, soudain,

il se découvrit aussi vulnérable que quiconque.

Une voix résonna dans l'amplificateur. Comme Mitchell l'avait prévu, c'était celle de Cronkite. Il avait le plaisir d'informer Lord Worth que le *Torbello* était en de bonnes mains et qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter.

— Où ?

Nul doute que la présence de Marina avait empêché son père d'assortir sa question de quelques qualificatifs bien choisis.

— Je préfère ne pas vous le préciser. Sachez simplement que votre pétrolier navigue en toute sécurité dans les eaux territoriales d'un pays d'Amérique centrale. J'ai l'intention de livrer votre cargaison de brut à cette petite nation si pauvre en devises et en pétrole (Cronkite ne précisa pas qu'il entendait la vendre à moitié prix, ce qui constituerait quand même un joli tas de dollars), puis je ramènerai votre tanker en haute mer et l'enverrai par le fond... À moins que...

— À moins que ? fit Lord Worth d'une voix rauque.

— À moins que vous ne fermiez immédiatement l'« arbre de Noël » de la *Sorcière* et que vous ne mettiez fin à toutes les opérations de pompage et de forage.

— Absurde !

— Que dites-vous ?

— Vos malfrats y ont déjà veillé. Ils ne vous en ont pas informé ?

— Passez-moi Mortensen, fit Cronkite.

— Un instant, on va le chercher.

Mitchell quitta le salon. Lorsqu'il revint, vêtu de bleus et à nouveau masqué, il poussait devant lui Mortensen. L'homme récita la leçon que le détective venait de lui apprendre en chemin et Cronkite, satisfait, coupa la communication. Mitchell éloigna son 38 de la nuque de Mortensen, que deux hommes de Palermo entraînèrent au-dehors. Lorsque le détective eut enlevé sa cagoule, Marina le regarda avec une expression horrifiée.

— Tu l'aurais tué, murmura-t-elle.

— Pas du tout. Je lui aurais tapoté la joue en lui disant combien j'étais content de lui... Je te rappelle, ma chère Marina, que c'est toi

qui as voulu rester à bord de la *Sorcière*.

CHAPITRE NEUF

Lord Worth finissait à peine de s'éponger le front lorsque Palermo fit irruption dans le salon en compagnie d'un nommé Simpson, responsable des appareils de détection fixés sur les pieds et les câbles d'ancrage de la plate-forme. Les deux hommes étaient manifestement en proie à une vive émotion.

— Quelle nouvelle catastrophe allez-vous m'annoncer ? soupira le milliardaire.

— Il y a quelqu'un sous la plate-forme, Sir. Mes instruments indiquent qu'un objet, vraisemblablement métallique, entre en contact avec le pied par intermittence.

— Vous ne pouvez pas vous tromper ?

Simpson secoua la tête.

— Il serait vraiment étrange que Cronkite songe à détruire la *Sorcière* alors que des hommes à lui se trouvent à bord, observa Lord Worth.

— Peut-être ne veut-il pas la détruire complètement mais simplement l'endommager, hasarda Mitchell. Réduire sa flottabilité à l'un des angles, afin qu'elle s'incline sur le côté et qu'on ne puisse plus ni pomper ni forer. Peut-être n'hésiterait-il pas à sacrifier ses propres hommes pour se venger. Je ne sais pas, tout est possible. Palermo, montrez-moi où se trouvent les scaphandres autonomes.

Le détective entraîna le Sicilien au-dehors.

— Il va encore assassiner quelqu'un, je suppose, marmonna Marina. Il n'a rien d'humain.

Lord Worth lui lança un regard sans douceur.

— S'il se salit les mains, c'est pour que tu ne meures pas, dit-il. Il n'y a qu'une seule personne qui compte vraiment pour lui à bord de la *Sorcière*, tu le sais parfaitement. Je n'aurais jamais cru qu'un jour viendrait où j'aurais honte de ma fille.

Palermo comptait dans son équipe deux plongeurs chevronnés,

mais Mitchell n'en prit qu'un pour l'accompagner. Si le Sicilien ne se laissait pas impressionner facilement, il avait suffisamment pu apprécier les qualités du détective pour ne pas discuter sa décision. Quelques minutes suffirent à Mitchell et à Sawyers, le plongeur, pour revêtir leur scaphandre, attacher un poignard à leur ceinture et vérifier leur fusil pneumatique rechargeable. Une cage métallique fixée au sommet d'une grue les descendit jusqu'au ras de l'eau ; là, ils ouvrirent la porte à charnières, plongèrent et nagèrent vers le pied ouest de la plate-forme.

Simpson ne s'était pas trompé. Il y avait bien des visiteurs indésirables : deux scaphandriers, reliés par des câbles et des tuyaux à la masse sombre d'un navire situé six mètres au-dessus d'eux. À la lueur de deux puissants projecteurs, ils fixaient à l'énorme montant d'acier des mines magnétiques en nombre suffisant pour volatiliser la tour Eiffel. Mitchell songea que Cronkite envisageait réellement de détruire un des pieds de la *Sorcière* et qu'il devait avoir perdu l'esprit.

Les deux saboteurs étaient tellement absorbés par leur travail qu'ils ne virent pas Mitchell et Sawyers s'approcher d'eux, pas plus que les harpons qui les transpercèrent. Le détective et le plongeur rechargèrent leurs fusils puis, pour faire bonne mesure, ils tranchèrent les tuyaux d'alimentation en oxygène de leurs victimes.

À bord de l'*Astérie*, Easton s'aperçut immédiatement que quelque chose n'allait pas. Il fit remonter les cadavres des scaphandriers, qui surgirent hors de l'eau, les harpons encore plantés dans leur dos. Alors que Easton et ses hommes s'efforçaient de les hisser à bord, deux marins poussèrent un hurlement : Mitchell et Sawyers avaient fait surface et harponné deux nouvelles cibles. Sans même s'inquiéter du sort de ses deux matelots, Easton se précipita vers la passerelle et donna l'ordre de décamper, en utilisant cette fois les diesels, bien plus rapides que les moteurs électriques. La fuite de l'*Astérie* allait faire du vacarme mais, par une nuit aussi noire, il aurait fallu un miracle pour que les canonnières de la *Sorcière*, à présent alertés, réussissent à toucher le navire.

Les deux plongeurs retournèrent à l'endroit où étaient fixées les mines, les désamorcèrent puis remontèrent vers la cage métallique, qui les déposa quelques instants plus tard sur la plate-forme. Mitchell gagna la cabine-radio et dut remettre son rapport à plus tard car il trouva Lord Worth en conversation peu amicale avec Cronkite. Assise à l'écart, le visage livide, Marina releva la tête en entendant Michael, le dévisagea un moment puis détourna les yeux comme si elle ne pouvait plus supporter de le voir.

— Salaud ! Assassin ! tempêtait Cronkite, qui ignorait bien évidemment la présence de la jeune fille. Quatre de mes meilleurs hommes morts, harponnés dans le dos !

Etouffant un cri, Marina tourna vivement la tête vers Mitchell, qui eut soudain l'impression d'être un monstre échappé des enfers, ou, en l'occurrence, des profondeurs marines.

Lord Worth semblait aussi furieux que son ennemi.

— Je regrette simplement que vous ne fassiez pas partie du tableau de chasse, rétorqua-t-il.

Cronkite s'étrangla puis déclara :

— J'avais simplement l'intention d'endommager la *Sorcière* sans blesser personne à bord. Puisque vous voulez jouer un autre jeu, je vous avertis que dans vingt-quatre heures, vous pourrez vous mettre à la recherche d'une nouvelle plate-forme... à condition, bien sûr, que vous surviviez à la destruction de la *Sorcière des Mers*. Je vais vous projeter dans l'atmosphère, vous et votre île flottante.

— J'aimerais savoir comment vous comptez vous y prendre, demanda Lord Worth, rasséréiné. On m'a informé que vos destroyers avaient reçu l'ordre de regagner leurs bases.

— J'ai plus d'un moyen de vous pulvériser, répliqua Cronkite, apparemment très sûr de lui. En attendant, je vais vider le *Torbello* de son pétrole et le couler.

En fait, Cronkite n'en avait nullement l'intention. Le pétrolier battait pavillon panaméen et Cronkite ne manquait pas d'amis au Panama, pays où l'on pouvait aisément vendre un tanker pour une somme considérable.

La conversation – si l'on peut donner ce titre à un échange de propos aussi acrimonieux – prit fin abruptement sur ces menaces de Cronkite.

— Il ment, affirma Mitchell. Il ne peut pas se trouver près de l'Amérique centrale, nous le recevons trop bien. Et souvenez-vous qu'il disait à Durand préférer ne pas être du voyage, qui durerait un *quart d'heure*. Il se cache derrière la ligne d'horizon, j'en suis sûr.

— Comment s'est déroulée votre petite excursion sous-marine ? s'enquit l'Ecossais.

— Sans ennuis, comme vous l'avez entendu.

— Vous croyez qu'il mijote autre chose ?

— Certainement. Je le trouve bien sûr de lui.

— Quoi, à votre avis ?

— J'en sais autant que vous, soupira le détective. Il pourrait même renouveler sa tentative.

— Après un tel échec ?

— Justement. Il pense peut-être que nous n'attendons plus d'attaque de ce côté-là. Une chose est sûre : il utilisera une tactique différente, ne serait-ce que parce qu'il a perdu les hommes capables de conduire une opération aérienne ou sous-marine. Je ne crois donc pas qu'il faille surveiller les écrans du radar et du sonar cette nuit. À ce propos, votre opérateur radio aurait lui aussi besoin de se reposer. En revanche, je demanderai à Simpson de rester à son poste, au cas où nos amis s'intéresseraient de nouveau à l'un des pieds de la plate-forme.

— Mais cette fois, ils vous attendraient, objecta Palermo. Ils opéreraient près de la surface, avec des hommes armés protégeant leurs plongeurs, peut-être même des projecteurs à infra-rouges invisibles de la plate-forme. Vous avez eu de la chance parce que vous les avez pris par surprise, mais vous n'en aurez pas autant la prochaine fois.

— Nous procéderons autrement, répondit Mitchell. Je suppose que vous n'auriez pas amené à bord autant de grenades sous-marines si vous n'aviez sous la main un homme capable de s'en servir ?

— Evidemment. Il s'appelle Cronin ; c'est un ancien sous-officier de la marine. Pourquoi ?

— Pourrait-il régler les détonateurs de façon que les grenades explosent en touchant l'eau ou une seconde après ?

— Je crois bien. Mais je répète ma question : pourquoi ?

— Nous disposons trois grenades le long de la plateforme à, disons, vingt mètres de chaque pied. Votre ami Cronin nous dira si cette distance lui paraît bonne. Si Simpson détecte des mouvements suspects, nous poussons les grenades à la mer. À une distance de vingt mètres, leur explosion ne devrait pas endommager les pieds de la

plate-forme ; par contre, un plongeur n'y résisterait pas.

Palermo regarda le détective avec des yeux pleins d'admiration.

— Pour un type censé respecter la loi, vous n'y allez pas de main morte, Mitchell.

— Disons que je sais faire preuve du détachement nécessaire. Faites venir Cronin, nous allons installer les grenades.

Mitchell regardait Palermo, Cronin et deux autres hommes disposer les fûts métalliques au bord de la plate-forme quand Marina vint le rejoindre.

— Il va y avoir encore des morts ? demanda-t-elle.

— J'espère que non.

— Mais tu te prépares à tuer, n'est-ce pas ?

— Je me prépare à survivre. Je fais tout pour qu'aucun d'entre nous ne perde la vie.

— Tu aimes tuer ? fit-elle en lui prenant le bras.

— Non.

— Alors, pourquoi es-tu aussi bon tueur ?

— Il en faut.

— Pour protéger l'humanité, je suppose ?

— Rien ne t'oblige à me parler.

Il marqua une pause puis reprit lentement :

— Les flics tuent, les soldats tuent, les pilotes de bombardier aussi, mais cela ne veut pas dire qu'ils aiment ça. Le maréchal Foch, responsable de la mort de millions d'hommes, a été le militaire le plus décoré de la Première Guerre mondiale. Le fait que la plupart des victimes aient appartenu à sa propre armée n'y change rien. Je ne chasse pas, je ne pêche même pas. J'aime le gigot, comme tout le monde, mais je n'aurais pas le cœur d'égorger un agneau. Je ne fais qu'exterminer la vermine et pour moi, tous les truands, armés ou non, sont de la vermine.

— C'est pour cette raison qu'on vous a radiés de la police John et

toi ?

— Pour aucune autre.

— As-tu jamais tué ce qu'on appelle, ce que j'appelle quelqu'un de bien ?

— Jamais, mais si tu continues à m'énervier...

— Tout compte fait, il n'est pas exclu que j'accepte de t'épouser.

— Je ne te l'ai jamais demandé, remarqua Mitchell.

— Eh bien, qu'attends-tu ?

Mitchell soupira, sourit puis commença :

— Lady Marina, voudriez-vous me faire l'honneur de...

Lord Worth interrompit la demande en mariage en annonçant sa présence par un toussotement. La jeune fille se retourna d'un trait.

— Papa ! fulmina-t-elle. Tu as le chic pour arriver au mauvais moment.

— Au bon moment, répondit l'Ecossais en souriant. Toutes mes félicitations. Mitchell, on peut dire que vous avez pris votre temps pour vous décider. Tout est en ordre, pour cette nuit ?

— Nous sommes parés... tout au moins dans la mesure où nous pouvons l'être sans connaître les intentions de Cronkite.

— Je vous fais confiance, mon garçon. Je vais aller me coucher ; je me sens très fatigué et cela n'a rien de surprenant.

— Moi aussi, dit Marina. Bonne nuit, cher fiancé.

Elle donna à Mitchell un rapide baiser puis partit avec son père.

Pour une fois, Lord Worth avait eu tort de faire confiance totalement au détective, qui avait commis une erreur en envoyant l'opérateur radio se reposer. Car si cet officier n'avait pas quitté son poste, il aurait sans doute appris cette nuit-là la nouvelle du cambriolage de l'arsenal A.N.T. de Netley Rowan. Et à bord de la *Sorcière des Mers*, on aurait eu ainsi une idée plus précise des intentions de Cronkite.

Tandis que Lord Worth dormait paisiblement, Mulhooney avait déployé une intense activité. Il avait déchargé ses cinquante mille tonnes de pétrole puis regagné la haute mer, pour revenir ensuite au port, une heure plus tard, dans un canot de sauvetage à moteur, avec deux marins. Il avait raconté qu'une explosion avait détruit le *Torbello* et tué tout l'équipage, à l'exception de lui-même et de deux autres survivants. Au moment même où Mulhooney récitait cette fable, ses marins, bien en vie, conduisaient le pétrolier vers Panama.

On prodigua au capitaine du navire naufragé force condoléances, apparemment sincères mais en fait totalement hypocrites : chacun savait que l'explosion d'un pétrolier ne laisse jamais intact le canot de sauvetage à moteur. Peu importait d'ailleurs aux autorités de cette République, qui n'avait pas de relations diplomatiques avec les Etats-Unis et qui n'aurait jamais consenti à y extraditer un criminel, à moins qu'il n'eût le choléra et la peste bubonique.

Un avion à réaction privé attendait les trois « survivants » au minuscule aéroport de la capitale. Leurs passeports dûment tamponnés, Mulhooney et ses deux marins s'envolèrent pour le Guatemala, du moins d'après leur plan de vol.

Quelques heures plus tard, leur avion atterrissait à l'aéroport international de Houston. Avec dix millions de dollars à sa disposition, Cronkite ne lésinait pas sur les frais de déplacement. Les trois hommes louèrent aussitôt un hélicoptère et décollèrent en direction du golfe du Mexique.

*

Ce ne fut pas l'explosion sous-marine qui réveilla Lord Worth mais la sonnerie du téléphone, suivie des vociférations de Cronkite l'accusant d'avoir assassiné deux autres de ses hommes. Le magnat raccrocha sans se donner la peine de répondre, fit venir Mitchell et apprit que son ennemi avait effectivement tenté une nouvelle fois de saboter le pied Ouest de la plate-forme. La grenade sous-marine avait apparemment rempli son office puisque les projecteurs avaient révélé deux cadavres de plongeurs flottant à la surface. L'Ecossais se rendormit, le sourire aux lèvres.

Lord Worth aurait dormi d'un sommeil moins paisible s'il avait eu connaissance de certaines activités étranges se déroulant dans un motel isolé de Louisiane, propriété de la compagnie Worth Hudson. C'était là que les foreurs de la plate-forme passaient leurs journées de repos, à boire, manger, regarder la télévision et fréquenter un bordel

de haute volée. Tout ce que les ouvriers pouvaient désirer après plusieurs semaines en mer, le motel le leur offrait et, d'ailleurs, aucun d'entre eux ne souhaitait franchir les grilles les séparant du monde extérieur : lorsqu'on est recherché par la police, on apprécie doublement les endroits tranquilles et retirés.

Les intrus, une vingtaine au total, firent irruption au milieu de la nuit. Ils avaient à leur tête un homme – un humanoïde, plutôt – nommé Gregson. De tous les complices de Cronkite, c'était le plus dangereux, le plus cruel, le moins sensible à la pitié ou à toute autre considération humanitaire. Les employés du motel dormaient quand Gregson et ses hommes envahirent les lieux et ils furent chloroformés sans même avoir ouvert les yeux.

Les foreurs de la *Sorcière* dormaient également mais d'une façon différente et pour des raisons différentes. Du fait de l'interdiction de boire sur l'île flottante, la veille du retour sur la *Sorcière* était invariablement l'occasion d'une beuverie gigantesque. Il fallut près de cinq minutes pour les réveiller et les faire se lever, certains recommençant d'ailleurs à dormir debout. Deux membres de l'équipe de forage, moins soûls que leurs camarades, tentèrent d'opposer aux intrus une faible résistance. Gregson les abattit comme des chiens enragés avec un Beretta muni d'un silencieux.

Les prisonniers furent entassés dans un camion de déménagement volé la veille et emmenés jusqu'à un entrepôt abandonné des faubourgs de la ville. L'endroit manquait pour le moins de confort, mais il répondait très exactement aux besoins de Gregson. Les captifs ne furent ni ligotés ni bâillonnés mais confiés à la surveillance de deux gardiens armés de mitraillettes. Cette dernière précaution s'avéra d'ailleurs superflue car l'équipe de forage se rendormit comme un seul homme quelques minutes après son arrivée à l'entrepôt.

Le propriétaire de la *Sorcière des Mers* dormait lui aussi tandis que Gregson obligeait le pilote d'un des hélicoptères de la Worth Hudson à l'emmener, lui et ses hommes, sur la plate-forme. Dans une discussion, un Beretta constitue un argument des plus convaincants.

Il dormait encore lorsque Mulhooney et ses deux acolytes se posèrent sur la piste du *Georgie*. Cronkite, dont l'hélicoptère personnel se trouvait bloqué sur la *Sorcière*, n'hésita pas à réquisitionner l'appareil de location et son infortuné pilote.

Au même moment, un autre hélicoptère se posait sur la *Sorcière des Mers*. L'unique passager qui en descendit avait l'air exténué : c'était le docteur Greenshaw, qui se rendit directement à l'infirmerie et se laissa

tomber sur un lit de camp sans même se déshabiller. Il aurait sûrement dû informer Lord Worth que sa fille Melinda et son ami John Roomer se trouvaient en mains sûres mais, après tout, les bonnes nouvelles pouvaient attendre.

Lorsque l'aube se leva, Lord Worth s'éveilla, s'étira avec volupté, enfila un peignoir de soie brodé et alla faire quelques pas sur la plateforme. La pluie avait cessé, le soleil pointait à l'horizon : tout promettait une belle journée. Se félicitant d'avoir eu raison de prévoir une nuit calme, le milliardaire retourna dans ses appartements pour procéder à ses ablutions matinales.

Le nabab du pétrole s'était félicité trop vite. Un quart d'heure plus tôt, l'opérateur-radio avait entendu, en reprenant l'écoute, une nouvelle qui ne lui plaisait guère et qu'il avait immédiatement transmise à Mitchell. Comme tout le monde à bord, y compris Larsen et Palermo, il considérait le détective comme l'homme à prévenir en cas d'urgence. L'idée d'alerter Lord Worth ne l'avait même pas effleuré.

Le radio trouva Mitchell en train de se raser. Le détective avait l'air fatigué, ce qui n'était guère surprenant puisqu'il avait veillé une grande partie de la nuit.

— Pas d'ennuis, j'espère ?

— Je ne sais pas, répondit l'opérateur en lui tendant un télex annonçant :

« Deux armes nucléaires tactiques volées hier après-midi à l'arsenal Netley Rowan. Selon les services secrets, elles auraient été transportées vers le golfe du Mexique. Alerte générale déclenchée. Toute personne pouvant fournir des renseignements est priée... »

— Bon Dieu ! s'écria Michael. Contactez immédiatement l'arsenal par un moyen ou un autre. Servez-vous du nom de Lord Worth en guise de formule magique. Je reviens dans une minute.

Il revint en fait une demi-minute plus tard et interrogea le radio du regard.

— J'ai la communication, répondit l'opérateur, mais on ne se montre pas très coopératif là-bas.

— Passez-moi le téléphone... Je m'appelle Mitchell. À qui ai-je l'honneur ?

— Colonel Price.

Le ton n'était pas exactement hautain mais typique d'un officier supérieur s'adressant à un civil.

— Je travaille pour Lord Worth. Vous pouvez vérifier auprès de la police de Lauderdale, du Pentagone ou du secrétariat d'Etat.

Le détective se tourna vers le radio et poursuivit, assez fort pour être entendu aussi par Price :

— Allez me chercher Lord Worth. Sortez-le de sa baignoire, s'il le faut, mais ramenez-le-moi immédiatement... Colonel, vous savez certainement qu'on a enlevé les filles de Lord Worth. J'ai été engagé pour les retrouver, ce que j'ai fait d'ailleurs. La *Sorcière des Mers*, la plate-forme de forage sur laquelle nous nous trouvons, est menacée de destruction ; deux tentatives dans ce sens ont déjà échoué. Si vous prenez contact avec le Pentagone, on vous confirmera que deux destroyers et un sous-marin avaient été lancés contre la *Sorcière*. J'ai toutes les raisons de croire que les armes nucléaires volées à l'arsenal vont être utilisées contre nous. Je veux des renseignements sur ces armes et je dois vous prévenir que Lord Worth prendrait très mal un refus de coopération de votre part.

— Inutile de me menacer, fit le colonel, d'une voix condescendante.

— Un instant, je vous passe Lord Worth.

Mitchell résuma la situation à l'Ecossais.

— Des bombes atomiques ! s'écria le milliardaire en prenant le téléphone des mains du détective. Voilà pourquoi Cronkite parlait de nous projeter dans l'atmosphère ! Ici Lord Worth. Je peux obtenir le Dr Belton, le secrétaire d'Etat, en quinze secondes. Dois-je l'appeler ?

— Ce ne sera pas nécessaire, Sir.

— Alors, décrivez-nous ces sales engins et dites-nous comment ils fonctionnent.

Le colonel s'empressa de donner des deux armes une description analogue à celle que le capitaine Martin avait faite à Farquharson, en précisant toutefois certains points et en corrigeant certaines erreurs : les deux engins dérobés ne possédaient pas, comme d'autres modèles, un bouton permettant d'empêcher leur explosion en cas d'urgence ; leur temps maximum de retardement était de quatre-vingt-dix minutes et non de soixante ; enfin, on pouvait les déclencher par radio.

— Par un système compliqué, je suppose ? hasarda Lord Worth. Très haute fréquence ou quelque chose dans ce genre ?

— Par un système des plus simples. Il suffit d'ôter une capsule de plastique pour accéder à un bouton noir qu'il faut tourner de trois cent soixante degrés. Pour désamorcer l'engin il suffit de tourner le bouton dans l'autre sens.

— Nous avons un réservoir de pétrole ancré non loin de la plateforme. Pensez-vous que l'explosion provoquerait une gigantesque marée noire ?

— Le pétrole est combustible et bien plus facilement vaporisé que l'acier...

— Je vois. Je vous remercie.

— Je crois qu'il conviendrait d'envoyer dans votre secteur une escadrille de chasseurs-bombardiers supersoniques mais il faut d'abord que j'obtienne l'autorisation du Pentagone, fit le colonel.

— Merci encore.

Lord Worth et Mitchell quittèrent la cabine-radio pour gagner les appartements du milliardaire.

— Ne nous affolons pas, fit l'Écossais. D'abord, nous ne sommes pas absolument certains que Cronkite a l'intention d'utiliser ces armes contre nous ; ensuite, je ne vois pas comment il pourrait s'approcher de la *Sorcière* sans être détecté par notre radar ou notre sonar.

— Je ne vois pas non plus, mais je me méfie de l'ingéniosité dont un cerveau malade comme le sien peut faire preuve.

À bord de l'hélicoptère de la Worth Hudson, Gregson appela le *Georgie*.

— Nous nous trouvons à quinze milles, annonça-t-il.

Cronkite en personne lui répondit :

— Dans dix minutes, nous nous poserons sur la *Sorcière*.

« Hélicoptère s'approchant au nord-est », fit une voix dans le haut-parleur encastré dans le mur du salon de Lord Worth.

— Il n'y a pas de danger, répondit le milliardaire. C'est l'équipe de forage qui vient prendre la relève.

Lord Worth était déjà retourné à ses ablutions lorsque l'hélicoptère se posa sur la plate-forme. Dans le laboratoire, Mitchell, vêtu d'une blouse blanche, trompait l'attente en feuilletant une revue scientifique. À l'infirmerie, le docteur Greenshaw dormait encore.

Lorsque les passagers descendirent de l'appareil, les foreurs au travail sur la plate-forme les regardèrent sans curiosité particulière. On leur avait appris à se montrer discrets, à ne pas poser de question. En outre, ils n'avaient pas l'habitude de fraterniser sur-le-champ avec des inconnus et les nouveaux venus étaient des inconnus. Lord Worth ne possédait pas moins de neuf plates-formes, dont il permutait régulièrement les équipes de forage, pour des raisons connues de lui seul.

Les inconnus portaient sur l'épaule le traditionnel sac de toile, mais les quelques vêtements qui s'y trouvaient avaient uniquement pour fonction de dissimuler un contenu beaucoup moins traditionnel : des pistolets, des mitraillettes et autres armes à feu.

Grâce aux renseignements fournis par Cronkite, via Durand, Gregson savait exactement où il devait aller. Il remarqua deux gardes arpentant nonchalamment la plate-forme et les condamna mentalement à mort.

Gregson conduisit ses hommes vers le quartier des Orientaux, les fit s'arrêter, poser leurs sacs et les ouvrir. Ce qui suivit fut un véritable massacre. Après avoir brisé les fenêtres, les tueurs de Cronkite jetèrent à l'intérieur du dortoir des grenades lacrymogènes puis mitraillèrent tout ce qui bougeait. Les deux gardes patrouillant à l'extérieur furent fauchés par une rafale avant même d'avoir pu dégainer leur arme. Lorsque la fusillade et les cris cessèrent, Palermo et ses hommes étaient morts. Seul Larsen, retiré dans sa cabine personnelle, avait survécu.

Quatre personnes surgirent presque au même moment au bout du bâtiment : deux hommes en blouse blanche, un autre en peignoir de soie et un garde enveloppé dans une serviette de bains. L'un des tueurs tira deux coups de feu en direction de la silhouette en blouse blanche la plus proche. Mitchell trébucha et tomba à la renverse. Gregson tordit brutalement le poignet de l'homme qui avait tiré. Le tueur lâcha son arme en poussant un cri de souffrance.

— Imbécile ! fit son chef. Les hommes de Palermo seulement, a dit M^r Cronkite.

Gregson, qui avait le sens de l'organisation, constitua quatre

groupes de deux hommes. Le premier emmena l'équipe de forage aux quartiers des Occidentaux ; les second et troisième allèrent aux cabines radar et sonar, dont ils ligotèrent les opérateurs, avant de briser le matériel d'une rafale de mitraillette. La *Sorcière des Mers* était maintenant aveugle et sourde. Le quatrième groupe s'occupa de l'opérateur radio mais laissa son équipement intact.

— C'est vous le chef ? demanda Greenshaw en s'approchant de Gregson.

— Oui, c'est moi.

— Je suis docteur, reprit Greenshaw avec un signe de tête en direction de Mitchell, étendu sur le sol, la blouse tachée de sang. Il est gravement blessé. Puis-je le transporter à l'infirmerie pour le soigner ?

— Allez-y, grommela Gregson.

Avec l'aide de Marina, le docteur emmena un Mitchell chancelant jusqu'à l'infirmerie et ferma la porte. Aussitôt, le grand blessé retrouva toute sa vigueur. Marina le regarda, stupéfaite et bientôt furieuse.

— Espèce de sale hypocrite ! Me faire croire...

— Doucement, doucement. Tu parles à un convalescent, dit Michael en enlevant sa blouse et sa chemise. D'ailleurs, regarde, je saigne vraiment.

Se tournant vers le médecin, il poursuivit :

— Rien de grave : une blessure superficielle à l'épaule gauche et une égratignure à l'avant-bras droit. Faites-moi du travail soigné, Docteur : le bras droit bandé du coude au poignet, le gauche de l'épaule au coude, avec une belle écharpe en prime. Marina, tu pourrais me trouver du talc ?

Toujours fâchée, la jeune fille acquiesça de la tête sans quitter son air boudeur.

— Va m'en chercher, s'il te plaît.

Quelques minutes plus tard, le détective, pâle comme la mort, le bras en écharpe, l'épaule enveloppée dans des kilomètres de bande, allait jusqu'au laboratoire.

— Où étais-tu passé ? lui demanda Marina lorsqu'il réapparut.

Mitchell plongea la main dans son écharpe et en sortit son 38 muni

d'un silencieux.

— Tu n'abandonnes jamais, n'est-ce pas ? fit la jeune fille, à la fois amère et admirative.

— Surtout quand je risque de me faire vaporiser.

— Qu'est-ce que vous racontez ? demanda Greenshaw.

— Notre bon ami Cronkite a subtilisé deux armes nucléaires tactiques avec lesquelles il a l'intention d'anéantir la *Sorcière des Mers*. Il doit probablement se trouver à bord, maintenant. Docteur, je vais vous demander de m'aider. Prenez la plus grande mallette que vous puissiez dénicher et dites à Gregson que vous voulez secourir les survivants de la fusillade ou même au besoin mettre fin à leurs souffrances. Vous trouverez dans le quartier des Orientaux, ou ce qu'il en reste, des grenades, que vous me rapporterez ici.

— Entendu. Mais Dieu que vous avez l'air mal en point ! Vous allez me faire passer pour un exécration médecin.

Ils sortirent au moment où un autre hélicoptère se posait sur la *Sorcière*. Cronkite en descendit, suivi de Mulhooney, des trois faux officiers, du pilote, et enfin d'Easton, le capitaine de l'*Astérie*, dont le navire avait été gravement endommagé par la grenade sous-marine lancée depuis la plate-forme. À quelques milles de là, un cotre se dirigeait droit vers la *Sorcière des Mers*. On aura deviné sans peine qu'il s'agissait de l'ancien *Questar*, du *Hammond* disparu, bref du *Georgie*.

Le docteur Greenshaw s'approcha de Gregson.

— Vous permettez que j'aille faire un tour dans les décombres ? Il y a peut-être des survivants qui souffrent. Je ne suis pas opposé à l'euthanasie quand il n'y a pas d'autre solution.

Gregson indiqua de la main une porte métallique.

— Je m'intéresse plus au type qui se trouve là-dedans, dit-il. Spicer, tire-moi un coup de bazooka dans la porte.

— Ce n'est pas la peine, plaida le médecin. Si je frappe, il m'ouvrira. C'est le commandant Larsen, le chef de l'équipe de forage. Il n'a rien contre vous mais il doit avoir peur.

Greenshaw frappa quelques coups à la porte.

— Commandant Larsen ? C'est moi, Greenshaw. Vous feriez mieux de sortir avant qu'on fasse voler votre cabine en éclats.

On entendit une clef grincer dans sa serrure puis Larsen apparut, l'air ahuri.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il.

— Nous avons pris le commandement de la place, fit Gregson. Fouillez-le.

Le nommé Spicer s'empessa de palper la grosse veste de bûcheron que portait Larsen mais n'y trouva aucune arme.

— Où est Scoffield ? s'enquit le commandant.

— Dans l'autre quartier, répondit le médecin. Il doit être indemne.

— Et Palermo ?

— Mort. Ainsi que tous ses hommes, du moins je le suppose. Je vais aller voir.

Greenshaw s'avança dans le couloir en traînant les pieds et en arrondissant les épaules mais il aurait bien pu s'épargner cette petite comédie du vieux médecin accablé : Cronkite venait de rejoindre Gregson et les deux hommes s'étaient lancés dans une conversation animée.

Le médecin avait à peine fait quelques pas qu'il comprit qu'il ne pouvait y avoir de survivant dans ce charnier. Enjambant les cadavres, il finit par trouver ce qu'il était véritablement venu chercher : une caisse de grenades intacte et deux mitraillettes aux chargeurs pleins. Il fourra quelques grenades au fond de sa mallette puis, passant la tête par une des fenêtres de derrière, il trouva une zone de pénombre où il déposa quelques autres grenades et les deux mitraillettes.

À en juger par l'état dans lequel il se trouvait, Lord Worth avait rencontré Cronkite pendant que Greenshaw inspectait les décombres. Etendu sur le dos, un filet de sang coulant de ses lèvres tuméfiées, il avait le nez brisé et les joues couvertes de bleus ; le milliardaire respirait avec difficulté. Penchée au-dessus de son père, Marina essuyait le sang qui coulait de ses blessures avec un mouchoir en papier. Les jointures écorchées mais le visage intact, Cronkite attendait que son ennemi se relevât pour le frapper à nouveau.

— Pardon, ma chérie, murmura Lord Worth. Pardon, tout est de ma

faute. C'est la fin, maintenant.

— La fin, oui, mais pas pour nous, répondit Marina à voix basse. Michael est encore vivant.

— Que peut-il faire avec ses blessures ?

— Il tuera Cronkite et tous ses complices, affirma la jeune fille avec une conviction farouche.

— Je croyais que tu détestais toute forme de violence, fit son père en tentant de sourire.

— Pas contre une telle vermine. Pas contre ceux qui osent frapper mon père.

Mitchell et Greenshaw échangèrent quelques mots à voix basse puis les deux hommes s'approchèrent de Cronkite et Gregson, qui mirent fin à leur discussion animée.

— Vous avez trop bien fait votre sale boulot, Gregson, fit Greenshaw. Il n'y a pas un seul survivant.

— Qui est-ce ? demanda Cronkite.

— Un docteur.

— Et cette momie ? fit-il en regardant Mitchell.

— Un scientifique, blessé par erreur.

— Il souffre beaucoup, expliqua le médecin. Je n'ai pas d'équipement radio mais je crois qu'il a le bras cassé juste sous l'épaule.

— Dans une heure, il ne sentira plus rien, répondit Cronkite, désinvolte.

— Je ne comprends pas, dit Greenshaw d'une voix lasse. Laissez-moi simplement l'emmener à l'infirmierie pour lui faire une piqûre contre la douleur.

— Mais certainement, fit joyeusement Cronkite. Je tiens à ce que tout le monde profite pleinement de ce qui va se passer.

— À savoir ?

— Tout à l'heure, tout à l'heure.

Appuyé sur le docteur, Mitchell gagna lentement l'infirmierie et en franchit la porte. Une fois à l'intérieur, les deux hommes se précipitèrent vers la cabine-radio. Greenshaw resta en faction sur le seuil tandis que Mitchell, ignorant le malheureux opérateur ficelé sur son siège, s'affairait sur l'émetteur. Quelques secondes plus tard, il avait établi le contact avec le *Vagabond*.

— Le capitaine Conde, je vous prie.

— C'est lui-même.

— Quand vous arriverez au réservoir, continuez droit devant à toute vapeur au lieu de faire demi-tour. Une bande de pirates a pris la *Sorcière* à l'abordage, mais je suis sûr qu'aucun d'entre eux ne sait se servir d'un canon. Arrêtez-vous à une vingtaine de milles et avertissez tous les navires et avions se trouvant dans les parages de ne pas s'approcher à moins de vingt milles de la *Sorcière*. Vous connaissez ses coordonnées ?

— Oui, mais pourquoi...

— Parce qu'il va y avoir un énorme boum ! Ne discutez pas nom d'un chien.

— Ne discutez pas de quoi ? fit une voix derrière Mitchell.

Le détective se retourna lentement. L'homme qui braquait vers lui un pistolet grimaçait un sourire menaçant. D'une bourrade, il fit reculer Greenshaw, de façon à le tenir lui aussi en joue.

— J'ai l'impression que Gregson aimerait vous dire un mot, à tous les deux.

Mitchell se leva, se tourna sur le côté et chancela en plongeant son bras droit dans l'écharpe.

— Mais vous ne voyez pas qu'il est blessé ! protesta le médecin. ;

L'homme tourna la tête vers Greenshaw et Mitchell ne laissa pas passer l'occasion. La balle du 38 à silencieux l'atteignit en plein cœur. Le détective entrouvrit la porte et regarda à l'extérieur : personne en vue. Quelques secondes plus tard, le cadavre du malfrat basculait par-dessus bord.

Mitchell et Greenshaw retournèrent auprès des autres en passant de nouveau par l'infirmierie. Cronkite et Gregson discutaient toujours ; Larsen se tenait à l'écart, l'air abattu.

— Comment vous sentez-vous ? lui demanda le médecin.

— Comment vous sentirez-vous quand vous saurez qu'ils ont l'intention de nous tuer tous, sans exception ?

— Vous irez mieux dans quelques instants : derrière le bâtiment, sur le sol, j'ai caché quelques grenades qui devraient se glisser sans peine sous votre grosse veste. Vous trouverez également deux mitraillettes chargées. J'ai moi aussi quelques grenades dans ma mallette et Mitchell cache un 38 dans son écharpe.

Le commandant prit soin de garder son air morose et se contenta de marmonner entre ses dents :

— Bon sang de bon sang de bon sang !

Mitchell s'approcha de Lord Worth, qui se tenait debout, appuyé sur sa fille :

— Comment vous sentez-vous, Sir ?

— En pleine forme, zézaya le milliardaire.

Se tournant vers Marina, le détective reprit à voix basse :

— Quand je te ferai signe, demande l'autorisation d'aller aux toilettes. Tu feras seulement semblant d'y aller et tu iras dans la salle du générateur, où tu verras une manette rouge, surmontée du mot « PONT ». Tu l'abaisseras, tu compteras vingt secondes puis tu la relèveras.

Cronkite et Gregson venaient de mettre un terme à une discussion qui, à en juger par leurs mines, avait tourné à l'avantage du premier. Lord Worth, Marina, Larsen et Mitchell formaient un petit groupe pitoyable. En face d'eux s'alignaient Cronkite, Mulhooney, Easton, les faux colonel Farquharson, lieutenant-colonel Dewings et major Breckley, Gregson et ses tueurs, tous armés jusqu'aux dents.

— Vérifie, ordonna Cronkite à l'un des truands.

L'homme prononça quelques mots dans un talkie-walkie puis écouta.

— Les charges sont en place, dit-il.

— Parfait, fit Cronkite. Dis-leur de remonter d'une vingtaine de milles vers le nord et de s'arrêter.

Il se tourna vers Lord Worth.

— C'est la fin du voyage, pour vous et pour la *Sorcière des Mers*. Même les milliardaires peuvent perdre, quand ils s'attaquent à plus fort qu'eux. Il y a deux bombes atomiques fixées au pied ouest de la plateforme.

Plongeant la main dans l'une de ses poches, il en sortit une boîte métallique noire en forme de poire.

— Le système de déclenchement par radio, expliqua-t-il. Voilà déjà quarante minutes que je l'ai branché et dans cinquante minutes, boum ! Plus de *Sorcière*, plus de Lord Worth, plus rien ni personne. Tout le monde sera vaporisé. Rassurez-vous, vous ne sentirez absolument rien.

— Vous avez l'intention de tuer tous ceux qui se trouvent à bord ? Mais ils ne vous ont rien fait ! dit Lord Worth. Vous êtes devenu complètement fou, Cronkite.

— Je n'ai jamais été plus sain d'esprit. Croyez-vous que je vais laisser derrière moi des témoins qui pourraient m'identifier ? Nous allons rendre deux des hélicoptères inutilisables, saboter la grue, détruire votre radio et prendre congé avec les deux autres appareils. Bien entendu, il vous restera la ressource de plonger dans le golfe mais je doute que vous puissiez éviter de vous rompre le cou.

Mitchell donna un coup de coude à Marina.

— Puis-je aller aux toilettes ? demanda-t-elle d'une voix blanche.

— Certainement, fit joyeusement Cronkite. Mais dépêchez-vous.

Quinze secondes plus tard, la plate-forme était plongée dans l'obscurité. Trouvant son chemin dans le noir comme un chat, Mitchell courut derrière le bâtiment en ruine, prit les deux mitraillettes (il laissa les grenades) revint vers le petit groupe et glissa une des deux armes dans les mains de Larsen. Douze secondes s'étaient écoulées mais il n'en fallait pas plus de huit à deux hommes armés de mitraillettes pour faire un véritable carnage. Larsen tirait à l'aveuglette mais Mitchell distinguait les silhouettes de ses ennemis, qu'il visait avec soin. Le docteur Greenshaw leur vint en aide en lançant au hasard deux grenades qui ne firent aucune victime mais achevèrent de détruire ce qui restait du bâtiment.

Lorsque la lumière revint, le groupe de Cronkite était réduit à sept membres valides : Cronkite lui-même, Mulhooney, Easton, Gregson et

trois de ses hommes.

— Jetez vos armes, leur ordonna Mitchell.

Bien que complètement abasourdis, les sept survivants eurent l'intelligence d'obéir sur-le-champ. Marina, qui revenait de la salle du générateur, se sentit prise de nausées en découvrant les cadavres jonchant la plate-forme. Mitchell confia la mitraillette à Larsen et s'avança vers Cronkite.

— Donnez-moi la boîte, fit-il.

Cronkite la sortit lentement de sa poche, tourna soudain le bouton et leva le bras pour la jeter à la mer. Il poussa un cri lorsque la balle tirée par le 38 de Mitchell lui fracassa l'avant-bras. Le détective rattrapa la boîte au vol avant même qu'elle ne touchât le sol.

— Pouvez-vous les enfermer dans une cabine sans fenêtre, avec une porte métallique et aucune possibilité d'ouvrir de l'intérieur ? demanda-t-il à Larsen.

— J'ai ce qu'il vous faut, répondit le commandant.

— Fouillez-les soigneusement. Ne leur laissez même pas une lime à ongles.

Après une fouille minutieuse, Larsen et Mitchell poussèrent les sept hommes à l'intérieur d'une cabine qui évoquait fortement une cellule de pénitencier.

— Vous n'allez pas nous abandonner ici ! cria Cronkite.

— C'est ce que vous comptiez faire de nous, n'est-ce pas ? remarqua Mitchell. Et rassurez-vous, vous ne sentirez rien.

Il ferma la porte à double tour puis glissa la clef dans sa poche.

— Mais c'est de la folie, protesta Lord Worth. Pourquoi voulez-vous détruire la *Sorcière* maintenant qu'il n'y a plus de danger ?

Le détective ignore la question. Jetant un coup d'œil à la boîte en forme de poire, il indiqua :

— Plus que vingt-neuf minutes, pressons-nous.

Il posa la boîte sur le sol d'une autre cabine, dont il ferma la porte et jeta la clef à la mer.

— Evacuation immédiate et générale, ordonna-t-il en consultant sa montre.

— Pourquoi tant de précipitation ? Nous avons le temps, dit Larsen.

— Rien ne vous dit que le cadran donne des indications exactes, répondit Mitchell. Pressons-nous.

Treize minutes avant l'heure H, le dernier hélicoptère quittait la *Sorcière des Mers* et s'envolait vers le sud. Le premier à se poser sur la piste du *Vagabond* transportait Mitchell, Larsen, Lord Worth et sa fille, ainsi que le médecin et plusieurs foreurs.

Les autres appareils tournaient autour du navire en attendant que la piste fût dégagée. Le *Vagabond* ne se trouvait qu'à quatorze milles de la plate-forme mais Mitchell estimait la marge de sécurité amplement suffisante. Il vérifia auprès de Conde qu'on avait bien averti toutes les embarcations naviguant dans le secteur de se tenir à l'écart de la zone dangereuse.

Lorsque la *Sorcière des Mers* explosa, exactement à l'heure prévue, un champignon miniature s'éleva à l'horizon. Dix-sept secondes plus tard, le bruit de l'explosion parvint aux passagers du *Vagabond*, qui se mit à tanguer sous l'effet des ondes de choc.

— Il n'y a plus de *Sorcière*, fit Marina à Michael. Tu es content ?

— Quel ton amer ! Parfaitement, je suis content. J'ai fait du bon travail et je le dis puisque personne ne semble disposé à le dire à ma place.

— Mais pourquoi ? Pourquoi ?

— Ceux qui sont restés sur la plate-forme étaient tous des assassins, des tueurs. Ils auraient pu se réfugier dans un pays n'ayant pas d'accord d'extradition avec les Etats-Unis. Et même si on avait réussi à les capturer, leur procès aurait duré des années ; ils auraient été acquittés, faute de preuves, ou libérés sur parole après quelques années. J'ai agi comme je l'ai fait pour les empêcher de tuer de nouveau un jour ou l'autre.

— Fallait-il pour autant détruire une île flottante qui faisait la joie et la fierté de mon père ?

— Ecoute, bécasse. Mon futur beau-père...

— Il ne le sera jamais.

— Bon, d'accord. Ce vieux gredin a presque autant de crimes à se reprocher que Cronkite : il s'est acoquiné avec des criminels notoires ; il a cambriolé deux arsenaux, il a transporté les armes volées sur la *Sorcière*. Si la plate-forme n'avait pas été détruite, des enquêteurs fédéraux auraient été l'inspecter aujourd'hui même et auraient réuni assez de preuves pour envoyer ton père quinze ou vingt ans sous les verrous. Autrement dit, Lord Worth, le magnat du pétrole, aurait fini ses jours en prison !

Il s'arrêta un instant puis poursuivit :

— Mais maintenant les preuves de sa culpabilité reposent au fond du golfe du Mexique, en fragments minuscules. On ne peut plus rien lui reprocher.

— C'est la raison pour laquelle tu as laissé la *Sorcière* exploser ?

— Je n'ai pas d'explications à donner à mon ex-fiancée.

— À la future M^{me} Michael Mitchell, corrigea Marina en souriant.

FIN